SALLY HEPWORTH

LA BELLE-MÈRE

SUSPENSE

l'Archipel

SALLY HEPWORTH

LA BELLE-MÈRE

traduit de l'anglais
par Maryline Beury

l'Archipel

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
www.editionsarchipel.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
www.facebook.com/larchipel

Ce livre a été publié sous le titre
The Mother in Law
par Hodder & Stoughton, Londres, 2019.

E-ISBN 978-2-8098-2897-9

© Sally Hepworth, 2019.
© L'Archipel, 2020, pour la traduction française.

À ma belle-mère, Anne,
que je n'ai jamais songé à assassiner.
Et à mon beau-père, Peter,
qui m'a parfois donné envie de le faire.

1

LUCY

Aujourd'hui

Je suis occupée à plier du linge sur la table de la salle à manger quand la voiture de police se gare devant la maison. Elle arrive sans fanfare, ni gyrophare ni sirène hurlante, mais je ressens malgré tout un subtil pincement au ventre, cette alarme naturelle signalant que quelque chose ne va pas. La nuit commence à tomber, et, dehors, les lumières s'allument peu à peu aux porches des voisins. C'est l'heure du dîner. La police ne débarque pas chez vous à l'heure du dîner quand tout va bien.

Je jette un œil en direction du salon où mes flemmards d'enfants sont vautrés çà et là, concentrés sur leurs appareils respectifs. Vivants. Indemnes. Et en bonne santé, à part, peut-être, une légère addiction aux écrans. Archie, sept ans, regarde une famille jouer à la Wii sur le grand iPad ; sur le petit iPad, Harriet, quatre ans, est fascinée par une vidéo où, quelque part en Amérique, des petites filles déballent des jouets. Même Edie, du haut de ses deux ans, fixe la télévision, bouche bée. J'éprouve un certain réconfort à l'idée que ma famille soit rassemblée sous ce toit. Du moins, une bonne partie de ma famille. *Papa,* me dis-je brusquement. *Oh non, pitié, pas papa.*

Je me retourne vers la voiture de police. Une légère bruine scintille dans le faisceau de ses phares.

Au moins, il ne s'agit pas des enfants, murmure une petite voix coupable dans ma tête. *Au moins, il ne s'agit pas d'Ollie.* Mon mari est sur la terrasse à l'arrière de la maison, occupé à faire griller des burgers. En sécurité. Il est rentré du travail de bonne heure aujourd'hui ; apparemment, il ne se sentait pas bien, même s'il ne paraît pas franchement malade. Quoi qu'il en soit, il est en vie, et j'en remercie le Ciel.

La pluie s'est un peu intensifiée, transformant maintenant la

bruine en gouttes plus grosses, bien distinctes. Les policiers coupent le moteur mais ne sortent pas tout de suite du véhicule. Je roule en boule une paire de chaussettes d'Ollie et les pose sur le haut de sa pile de linge avant d'attraper une autre paire. Je devrais me lever et me rendre à la porte, mais mes mains poursuivent leur ouvrage en mode pilote automatique, comme si, en continuant d'agir normalement, j'allais voir la voiture de police disparaître et que tout rentrerait dans l'ordre. Ça ne fonctionne pas. Un policier en uniforme ouvre la portière côté conducteur.

— Mamaaaan ! crie Harriet. Edie regarde la télé !

Il y a deux semaines, une célèbre journaliste a exprimé publiquement son « indignation » à l'idée qu'on laisse des enfants de moins de trois ans devant la télévision, allant jusqu'à taxer le fait de « maltraitance ». Comme nombre de mères australiennes, j'ai été outrée par ses propos et ai réagi par une diatribe du genre « Qu'est-ce qu'elle en sait, celle-là ? Je te parie qu'elle a toute une brigade de nounous et qu'elle ne s'est jamais occupée des siens un seul jour de sa vie ! », avant de m'empresser d'instaurer la règle du « Pas d'écran pour Edie ». Règle qui a tenu jusqu'à ces vingt dernières minutes, alors que j'étais au téléphone avec le fournisseur d'électricité et qu'Edie a commencé à se lamenter dans mes jupons ; j'ai fini par céder et la mettre devant un épisode des *Wiggles* avant de me retrancher dans ma chambre pour terminer mon coup de fil.

— C'est bon, Harriet, dis-je sans quitter la fenêtre des yeux.

Sous ses cheveux bruns et son épaisse frange hirsute, la petite tête de Harriet apparaît devant moi, perplexe.

— Mais, tu as dit que…

— Ne t'occupe pas de ce que j'ai dit. Quelques minutes, ce n'est pas grave.

L'agent de police semble avoir dans les vingt-cinq ans, trente maximum. Il tient sa casquette à la main puis la cale sous l'un de ses bras pour tirer sur l'avant de son pantalon trop serré. Une policière d'environ le même âge, petite et rondelette, sort du côté passager, sa casquette bien vissée sur la tête. Ils contournent le véhicule et remontent l'allée de la maison, côte à côte. C'est clair maintenant : ils viennent bien chez nous. *Nettie,* me dis-je subitement. *Ce doit être pour Nettie.*

C'est tout à fait possible. La sœur d'Ollie a eu pas mal de

problèmes de santé, ces derniers temps. À moins qu'il ne s'agisse de Patrick ? ou bien de tout autre chose ?

En réalité, quelque part en moi, je sais qu'il ne s'agit ni de Nettie ni de Patrick ni de papa. C'est étrange ce que l'on peut *deviner* parfois, sans comprendre pourquoi.

— Les burgers sont prêts.

La porte moustiquaire s'ouvre sur Ollie qui entre, une assiette entre les mains. Les filles se ruent vers lui et il fait claquer ses pinces « crocodile », tandis qu'elles sautillent devant lui en hurlant presque assez pour couvrir le bruit des coups frappés à l'entrée.

Presque.

— On a frappé ?

Ollie hausse un sourcil, plus curieux qu'inquiet. Il a même l'air assez content. *Un invité surprise un soir de semaine ! Qui cela peut-il bien être ?*

Dans notre couple, c'est Ollie le plus sociable. C'est lui qui se porte volontaire pour participer aux réunions de parents d'élèves, parce que cela représente « une bonne occasion de rencontrer des gens », qui se penche au-dessus de la barrière au fond du jardin pour dire bonjour aux voisins s'il les entend parler, qui aborde les personnes qu'il croit vaguement connaître pour tenter de confirmer qu'ils se sont déjà vus. Ollie aime les gens. Pour lui, une visite inattendue en pleine semaine est une promesse de plaisir plus que de malheur.

Sauf que, bien entendu, il n'a pas vu la voiture de police.

Edie part en courant dans le couloir.

— J'y vais, j'y vais !

— Attends une minute, Edie-puce, lance Ollie en cherchant un endroit où poser son assiette de burgers.

Mais le temps qu'il trouve un espace libre, Edie a déjà ouvert.

— Oh ! La peulice ! fait-elle, stupéfaite.

Normalement, c'est là que j'aurais dû courir derrière elle, accueillir la police et m'excuser ; seulement, mes pieds sont restés comme cloués au sol. Par chance, Ollie s'empresse de la rejoindre et lui ébouriffe gentiment les cheveux.

— Bonsoir, dit-il aux policiers.

Il lance un rapide coup d'œil derrière lui, encore absorbé par ce qu'il faisait l'instant d'avant, se demandant peut-être s'il a bien fermé la bonbonne de gaz ou s'il a posé l'assiette chaude en

lieu sûr. Le comportement classique d'une personne de bonne volonté s'apprêtant à recevoir de mauvaises nouvelles. De mon côté, j'ai l'impression de nous voir comme dans un film à la télé – le père, séduisant et totalement innocent, la petite fille, adorable. Une famille ordinaire sur le point de voir sa vie basculer… pour ne plus jamais redevenir ce qu'elle était.

— Que puis-je faire pour vous ? demande enfin Ollie en se retournant vers les policiers.

— Je suis l'agent Arthur, répond la voix de la femme, que je ne peux pas voir, la silhouette d'Ollie faisant écran. Et voici l'agent Perkins. Êtes-vous Oliver Goodwin ?

— Oui, c'est moi.

Ollie sourit à Edie et lui adresse même un clin d'œil. Cela suffit à me convaincre que je dramatise beaucoup trop. Ce ne doit pas être si grave. D'ailleurs, il ne s'agit peut-être même pas de mauvaises nouvelles pour nous, mais pour d'autres que nous : peut-être l'un des voisins a-t-il été cambriolé ? On dit toujours que la police passe les environs au peigne finaprès ce genre d'événement.

J'ai brusquement hâte de me retrouver quelques minutes plus tard, quand je serai assurée que tout va bien. J'imagine déjà comme Ollie et moi allons rire de ma paranoïa. « Tu ne croiras jamais ce qui m'a traversé l'esprit », lui dirai-je, et il lèvera les yeux au ciel en souriant. « Toujours à t'inquiéter, me répondra-t-il. Comment peux-tu vivre en te faisant autant de mauvais sang ? »

Mais en avançant de quelques pas, je me rends compte que mon inquiétude n'est pas si infondée. Je le vois à la gravité de l'expression du policier, au dessin sinistre des coins de sa bouche.

Je distingue maintenant la policière, qui regarde Edie puis lève les yeux vers Ollie :

— Peut-on parler… en privé, Monsieur ?

Un premier signe de doute apparaît sur le visage d'Ollie. Ses épaules se crispent et il se redresse légèrement. Peut-être sans même s'en rendre compte, il écarte Edie de la porte pour la faire passer derrière lui, la protégeant d'on ne sait quoi.

— Ma chérie, tu veux venir regarder les *Wiggles* ? dis-je en approchant enfin.

Edie secoue la tête avec vigueur sans quitter les policiers des

yeux. Sa petite bouille ronde est visiblement piquée de curiosité, et ses courtes jambes potelées fermement ancrées au sol.

— Allez, viens, ma puce, lui dis-je en passant une main sur ses cheveux blond pâle. Que dirais-tu d'une glace en même temps ?

Voilà qui l'intéresse davantage. Elle lève les yeux vers moi et m'observe longuement, comme pour évaluer si elle peut me faire confiance. Je finis par crier à Archie de sortir les esquimaux du congélateur, et Edie détale dans le couloir.

— Entrez, dit Ollie aux agents.

Ils franchissent le seuil en m'adressant un petit sourire poli. Poli et navré. Ce sourire fait monter mon angoisse d'un cran. Il ne s'agit pas des voisins ; la mauvaise nouvelle est pour nous.

Il n'y a pas beaucoup d'endroits où avoir une conversation privée dans cette partie de la maison. Ollie les emmène donc dans la salle à manger, et tire deux chaises. Avant de lui emboîter le pas, je jette mon linge fraîchement plié dans un panier. Les piles s'effondrent les unes sur les autres comme des immeubles dynamités. Les agents prennent place sur les chaises, Ollie se campe sur un accoudoir du canapé et je reste plantée debout, raide comme un piquet. Me préparant au pire.

— Tout d'abord, nous souhaitons avoir confirmation que vous êtes bien de la famille de Diana Goodwin.

— Oui, répond Ollie. C'est ma mère.

— Alors, je suis au regret de vous informer… commence la policière.

Je ferme les yeux, parce que je sais déjà ce qu'elle va dire.

Ma belle-mère est morte.

2

LUCY

Dix ans plus tôt

Un jour, quelqu'un m'a dit qu'on avait deux familles dans la vie : celle où l'on naît, et celle que l'on se choisit. Il me semble pourtant que ce n'est pas tout à fait vrai. Certes, on choisit généralement son partenaire, mais on ne choisit pas ses enfants, par exemple. On ne choisit pas ses beaux-frères ou belles-sœurs, pas plus que la vieille tante aigrie et alcoolique de son conjoint, ou le cousin avec son défilé de petites copines qui ne parlent pas anglais. Mais avant tout, on ne choisit pas sa belle-mère. Seules les armées de mercenaires du destin décident de cela.

— Ohé ! lance Ollie. Il y a quelqu'un ?

Plantée dans l'immense hall d'entrée des Goodwin, je contemple le marbre qui nous entoure de toutes parts. Un escalier en colimaçon s'élève vers l'étage sous un superbe lustre à pampilles de cristal. J'ai l'impression d'être tombée dans les pages d'un magazine people, du genre où l'on voit ces ridicules photos de célébrités prenant la pose devant du mobilier chic ou sur un beau gazon vert, en bottes de cheval, un golden retriever à leurs pieds. J'ai toujours imaginé que l'intérieur du palais de Buckingham devait ressembler à cela, ou peut-être d'autres résidences royales, comme St James ou Windsor.

J'essaie de capter le regard d'Ollie, quoiqu'un un peu perdue dans mes intentions. Ai-je envie de le rabrouer, de l'encourager ? Franchement, je ne sais pas trop, mais c'est inutile puisque de toute façon, il s'est déjà engagé dans la maison en annonçant notre arrivée. Dire que je ne suis pas préparée à cela est un euphémisme. Lorsque Ollie avait proposé que je vienne dîner chez ses parents, j'avais imaginé un plat de lasagnes avec salade dans une modeste maison de brique jaune, plus ou moins semblable à celle où j'avais grandi. En compagnie

d'une mère aimante sortant un album contenant des photos de bébé pâlies par le temps, et d'un père fier et un peu revêche, se cramponnant à sa bière avec un sourire prudent. Au lieu de quoi, je me retrouvais maintenant parmi des tableaux et des sculptures superbement éclairés, et les parents, revêches ou pas, n'étaient pas encore en vue.

— Ollie !

Je l'attrape par le bras et m'apprête à lui avouer mon malaise quand un homme rond au teint coloré accourt soudain par une immense arche au fond de la maison, une bouteille de vin rouge à la main.

— Ah, papa ! s'écrie Ollie. Tu es là !

— Tiens, tiens, qui voilà !

Physiquement, Tom Goodwin est l'exact opposé de son fils, grand et brun. Petit, gros et sans style, il porte une chemise écarlate enfoncée dans un pantalon droit ceinturé sous sa panse rebondie. Il ouvre les bras à son fils, qui lui donne de bonnes tapes dans le dos.

— Vous devez être Lucy, dit Tom après avoir lâché Ollie.

Il prend ma main tendue et la serre avec vigueur tout en émettant un petit sifflement.

— Eh bien. Félicitations, fiston.

— Ravie de vous rencontrer, monsieur Goodwin, dis-je en souriant.

— Tom ! Appelez-moi Tom.

Il me sourit comme s'il venait de gagner au Loto puis semble se ressaisir.

— Diana ! Diana, où es-tu ? Ils sont arrivés !

Quelques instants plus tard, la mère d'Ollie émerge du fond de la maison. Elle est vêtue d'un chemisier blanc sur un pantalon bleu marine décontracté et époussette l'avant de sa chemise pour en chasser quelques résidus invisibles. Je doute soudain du choix de ma tenue, une robe rouge à pois blancs des années cinquante qui a appartenu à ma mère. Je pensais que ce serait charmant, mais j'ai maintenant l'impression de faire tache dans le décor, surtout au vu de la tenue simple et discrète de la mère d'Ollie.

— Désolée, dit-elle à quelques pas de nous. Je n'ai pas entendu sonner.

— Maman, je te présente Lucy.

Nous échangeons une poignée de main. Je remarque que Diana fait presque une tête de plus que son mari malgré ses chaussures plates, et qu'elle est très mince, excepté un léger épaississement de la taille dû à l'âge. Ses cheveux argentés sont coupés en un élégant carré court. Le nez est fin, classique. À la différence de Tom, elle ressemble beaucoup à leur fils.

Je note également qu'elle a les mains froides.

— Enchantée, madame Goodwin, dis-je en lâchant sa main pour lui offrir le bouquet de fleurs que j'ai apporté.

J'avais insisté pour en acheter en venant, même si Ollie m'avait prévenue que sa mère n'était « pas très fleurs ».

— Toutes les femmes aiment les fleurs, avais-je répliqué en roulant des yeux.

Mais en considérant l'absence de bijoux de cette femme, ses ongles sans vernis et ses chaussures plates, je commence à avoir le sentiment de m'être trompée.

— Bonjour, maman, dit Ollie en donnant une franche accolade à sa mère, que celle-ci accepte plus qu'elle ne rend.

Pour en avoir souvent discuté avec lui, je sais qu'Ollie adore sa mère. Sa fierté saute aux yeux quand il évoque l'association caritative qu'elle dirige pour venir en aide aux réfugiés en Australie – dont beaucoup de femmes enceintes ou avec de jeunes enfants. Je prends brusquement conscience de ce que je ne pouvais pas la toucher en lui offrant des fleurs. *Évidemment.* Je suis trop bête. Peut-être aurais-je plutôt dû apporter des vêtements ou du matériel pour bébé ?

— C'est bon, Ollie, dit-elle au bout d'un moment, comme son fils ne la lâche pas. Je n'ai même pas pu saluer Lucy convenablement !

— Passons donc au salon prendre un verre, comme ça on pourra commencer à faire connaissance, intervient Tom.

Nous nous dirigeons tous vers l'arrière de la maison. C'est alors que j'aperçois un visage qui nous observe dans un angle.

— Nettie ! s'écrie Ollie.

S'il n'y a guère de ressemblance entre Ollie et Tom, il ne fait en revanche aucun doute qu'Antoinette est la fille de son père. Dotée des mêmes joues rouges et du même embonpoint, elle possède cependant beaucoup de charme. Et du style aussi, avec sa robe en laine grise et ses bottes de daim noir. Aux dires d'Ollie, sa cadette est mariée, sans enfant, et travaille comme

cadre dans une entreprise de marketing où elle s'exprime régulièrement lors de conférences sur les femmes et le « plafond de verre ». À trente-deux ans – soit seulement deux de plus que moi –, j'avoue trouver cela assez admirable et impressionnant, mais elle semble le balayer d'un geste en m'accueillant d'une étreinte plus que chaleureuse. Apparemment, les Goodwin sont très fans de ce genre d'accolade.

Sauf Diana, peut-être.

— J'ai tellement entendu parler de vous ! dit-elle.

Elle passe un bras sous le mien, et je suis engloutie dans un nuage de parfum de luxe.

— Venez, je vais vous présenter mon mari, Patrick.

Nettie m'entraîne sous une porte en arche et nous passons devant ce qui semble être un ascenseur – un ascenseur dans une maison particulière ! Œuvres d'art, compositions florales et photos de vacances en famille à la plage ou au ski défilent à nos côtés comme nous marchons vers le salon. Je remarque une photo de Tom, Diana, Nettie et Ollie sur des dromadaires dans le désert avec une pyramide en arrière-plan ; tous se tiennent la main et lèvent les bras vers le ciel. Moi, quand j'étais petite, j'allais à la plage de Portarlington pendant les vacances, à moins d'une heure de route de chez nous.

Nous nous arrêtons dans une pièce qui doit faire la taille de mon appartement, remplie de canapés et de fauteuils, d'immenses tapis somptueux et de lourdes tables basses en bois. Là, un homme gigantesque se lève d'un fauteuil.

— Patrick, se présente-t-il.

Sa poignée de main est moite, et il paraît gêné, alors je fais semblant de ne rien remarquer.

— Lucy. Enchantée.

Je ne savais pas trop à quoi m'attendre pour Nettie – peut-être à quelqu'un de petit, vif et désireux de plaire, comme elle l'est. Avec son mètre quatre-vingt-douze, je trouvais qu'Ollie était grand, mais Patrick le dépasse largement. Il doit mesurer plus de deux mètres zéro cinq. Sa taille mise à part, il me rappelle un peu Tom, avec sa chemise à carreaux et son pantalon droit, son visage rond et son sourire engageant. Il porte un pull posé sur les épaules, aux manches nouées sur l'avant, bon chic bon genre.

Une fois les présentations faites, Ollie, Tom et Patrick

s'enfoncent dans le grand canapé tandis que Diana et Nettie se dirigent vers le bar. J'hésite un instant, avant de talonner les deux femmes.

— Allez vous asseoir, Lucy, m'ordonne Diana.

— Oh, ça me fait plaisir de vous aider si…

Elle hausse une main pour m'interrompre.

— Je vous en prie. Asseyez-vous.

Diana s'efforce certainement d'être courtoise, mais je ne peux m'empêcher de me sentir un brin rejetée. Naturellement, elle ignore que j'avais imaginé copiner avec elle dans la cuisine, voire affronter à ses côtés un petit problème de salade que j'aurais réglé en dégainant ma super recette de vinaigrette (je ne sais pas faire grand-chose de plus). Elle ne peut pas savoir que j'avais cru bientôt pouvoir me serrer contre elle tandis qu'elle me montrerait les albums de photos de famille et me ferait le récit de leur arbre généalogique en me racontant des anecdotes qui feraient grimacer Ollie. Elle ne peut pas savoir que j'avais prévu de passer en sa compagnie toute la soirée, qu'elle aurait terminée aussi conquise par moi que moi par elle.

Mais non. Il fallait juste que je m'assoie.

— Alors comme ça, vous travaillez ensemble, Ollie et vous ? me demande Tom tandis que je prends place près de mon homme sur le canapé.

— En effet. Depuis trois ans.

— Trois ans ? répète Tom en feignant la surprise. Tu as pris ton temps, fiston, dis donc.

— Oui, on a appris à se connaître d'abord, répond Ollie.

Ollie avait été un super collègue. Celui qui se montrait toujours disponible pour écouter mes pires récits de rencards ratés et m'offrir une épaule réconfortante. À la différence des connards arrogants que j'avais tendance à fréquenter, Ollie était joyeux, discret et fondamentalement gentil. Et surtout, il m'adorait. Il m'avait fallu un certain temps pour m'en rendre compte, mais être adorée était bien plus agréable que de se faire manipuler par des salauds charismatiques.

— Ce n'est pas votre supérieur hiérarchique, au moins ? me lance Tom avec un clin d'œil.

La remarque est affreusement sexiste, mais il est difficile d'en vouloir à un homme comme lui.

— Tom ! gronde gentiment Diana.

De toute évidence, elle ne lui en veut pas vraiment, elle non plus. Elle arrive avec nos verres et fait la moue, telle une mère s'efforçant de discipliner son petit dernier, aussi adorable que désobéissant. Diana me tend un verre de vin rouge et s'assoit de l'autre côté d'Ollie.

— Non, nous sommes juste collègues, dis-je à Tom. Je suis chargée du recrutement des techniciens, et lui des informaticiens. On travaille en étroite collaboration.

Très étroite, même, depuis quelque temps. Curieusement, c'est grâce à un rêve que ça a commencé. Un rêve bizarre, nébuleux, qui avait débuté par un barbecue chez ma grand-tante Gwen et s'était terminé dans la maison où vivait ma meilleure copine de l'école primaire, sauf qu'elle n'était plus une petite fille mais une vieille dame. Et quelque part au milieu de ce rêve, il y avait Ollie. Différent, lui aussi. Plus sexy. Le lendemain, au boulot, je lui avais envoyé un email en lui disant que j'avais rêvé de lui. La réponse attendue – « Que se passait-il ? » – n'avait pas tardé, suivie d'autres échanges. Le bureau d'Ollie était juste à côté du mien, mais nous communiquions souvent par mail – un commentaire sur la coiffure à la Donald Trump de notre patron, sur un comportement suspect lors de l'arbre de Noël de la boîte, ou à propos d'une commande de sushis pour le déjeuner. À la fin de la journée, mon cœur battait la chamade chaque fois que je voyais son nom apparaître dans ma boîte de réception.

J'avais malgré tout gardé la tête froide pendant un certain temps. C'était du flirt, un petit jeu… pas une vraie relation, et certainement pas celle de mes rêves. Mais lorsque je remarquai qu'il donnait de l'argent tous les matins au poivrot du coin – même après que ledit poivrot l'eut insulté et accusé de lui voler sa bibine –, ou lorsqu'il repéra un petit garçon perdu dans un centre commercial et le monta immédiatement sur ses épaules en lui demandant s'il apercevait sa maman, puis lorsqu'il commença à occuper de plus en plus mes pensées, jour et nuit, l'évidence s'imposa. C'était lui, l'homme de ma vie.

Je résume l'histoire à la famille d'Ollie – sans le rêve – en agitant les bras et en parlant trop vite, sans répit, comme je le fais souvent quand je suis stressée. Tom se montre captivé par mon récit et donne de temps en temps de petites tapes dans le dos de son fils.

— Et vous, alors… ? Parlez-moi de vous tous, dis-je une fois le sujet épuisé.

— Nettie est directrice financière chez Martin Holdsworth, annonce Tom, fier comme un paon. Elle dirige un service entier.

— Et vous, Patrick ?

— Je gère une société de comptabilité. Petite, mais nous grossissons peu à peu.

— Et vos parents, intervient soudain Diana. Que font-ils dans la vie ?

— Mon père était professeur d'université. Il est retraité, maintenant. Ma mère est décédée. Cancer du sein.

Sa mort remonte à dix-sept ans, je suis donc plus gênée que troublée d'en parler. Mais je me sens surtout gênée pour les autres, qui ont toujours du mal à savoir quoi dire en apprenant cette nouvelle.

— Oh, j'en suis navré, dit Tom de sa voix puissante.

— J'ai perdu ma mère moi aussi, il y a quelques années, enchaîne Patrick. On ne s'en remet jamais totalement.

— C'est vrai, dis-je en éprouvant une soudaine proximité avec Patrick. Pour répondre à votre question, Diana, ma mère était femme au foyer, mais elle avait été institutrice avant.

Je suis toujours fière de dire que ma mère a été enseignante. Depuis sa mort, de nombreuses personnes m'ont dit quelle formidable pédagogue elle était, et à quel point elle était dévouée à ses élèves. Quel dommage qu'elle n'ait jamais recommencé à travailler après m'avoir eue !

« À quoi bon faire un enfant si on ne prend pas le temps d'en profiter ? » disait-elle souvent, ce qui est assez drôle quand on pense qu'elle n'a guère eu le temps de profiter de moi, puisque j'avais treize ans seulement quand elle est morte.

— Elle s'appelait…

Je commence ma phrase en même temps que Diana se lève. Nous cessons tous de parler et la suivons des yeux. Pour la première fois de ma vie, je comprends réellement le sens du mot « matriarche », et la puissance qu'il recèle.

— Bien, dit-elle. Je pense que le repas va être prêt, si vous voulez bien passer à table.

Sur ce, la discussion concernant ma mère semble close.

Au menu, un rôti d'agneau que Diana découpe et sert elle-

même. Vu le style de la maison, je m'attendais presque à un service traiteur ; voilà au moins une partie de la soirée qui me met un peu plus à l'aise.

— J'ai été très impressionnée en apprenant ce que vous faites avec votre association, dis-je une fois que Diana a fini de servir tout le monde. Ollie est très fier de vous, il en parle constamment.

Diana sourit vaguement tout en tirant vers elle le plat de gratin de chou-fleur.

— Ah oui ?

— Je vous assure. J'aimerais beaucoup en savoir davantage.

Elle se sert en gratin avec une attention extrême, comme si elle se livrait à quelque geste chirurgical.

— Ah ? Et qu'aimeriez-vous apprendre à ce sujet ?

— Eh bien…

Je sens tous les regards se braquer sur moi.

— Parexemple, qu'est-ce qui vous a donné l'idée de commencer cela ? Comment le projet a-t-il vu le jour ?

Diana hausse les épaules.

— Il y avait un besoin évident, c'est tout. Ce n'est pas bien sorcier de collecter des articles pour enfants, vous savez.

— Elle est d'une nature humble.

Tom pique un nouveau morceau d'agneau sur sa fourchette tout en mâchant encore sa précédente bouchée. Il l'enfourne et continue de parler la bouche pleine :

— Éducation catholique…

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Je me rends compte qu'Ollie ne me l'a jamais raconté.

— Ils se sont connus au cinéma, répond Nettie. Papa a aperçu maman dans le hall, et ç'a été le coup de foudre.

Tom et Diana échangent un regard. Il y a de l'affection dans leurs yeux, mais aussi autre chose, que je ne saurais identifier.

— Que dire ? J'ai tout de suite su que c'était la femme de ma vie. Diana ne ressemblait à personne. Elle était… plus intelligente. Plus intéressante. Et trop bien pour moi, ai-je pensé.

— Maman vient d'une famille aisée, explique Nettie. Bourgeoisie catholique. Papa, lui, a grandi à la campagne, dans une famille sans réseau, sans argent. Il n'avait rien d'autre que sa force de travail.

Je prends quelques instants pour réviser le jugement que

j'avais émis en entrant dans la maison – selon lequel Diana avait épousé Tom pour son argent. Idée sexiste dans l'absolu, mais pas insensée vu la disparité de leurs looks. Le fait qu'elle l'ait épousé par amour la remonte un peu dans mon estime. Je poursuis la discussion :

— Et vous, Diana ? L'avez-vous su aussi vite que lui ?

— Évidemment ! répond Tom en mettant les mains autour de son visage. Comment aurait-il pu en être autrement, devant une beauté pareille ?

Et tous d'éclater de rire.

— En fait, ça fait trente-cinq ans que j'essaie de lui dire que je ne suis pas intéressée, mais il ne cesse de parler plus fort que moi, lance Diana avec ironie.

Tom et elle échangent un sourire complice.

J'apprécie de voir cette facette de Diana après la froideur dont elle a fait preuve auparavant, et je m'autorise à espérer qu'une fois que nous aurons passé plus de temps ensemble, elle me laissera pénétrer dans son sanctuaire intérieur. Peut-être même qu'un jour, je pourrai m'investir un peu dans son association ? Diana n'est certainement pas facile à approcher, mais j'y arriverai. Bientôt, nous serons les meilleures amies du monde.

J'avais treize ans quand ma mère, Joy, est morte. Son nom lui allait comme un gant – elle s'amusait constamment, sans jamais se prendre trop au sérieux. Elle portait des foulards colorés, de longues boucles d'oreilles, et chantait à tue-tête dans la voiture quand une chanson qu'elle aimait passait à la radio. Lors de mes fêtes d'anniversaire, elle se déguisait, alors qu'aucun autre adulte ne le faisait, et elle avait une paire de chaussures pour faire des claquettes qu'elle aimait porter de temps en temps, sans jamais avoir appris à danser.

Voilà le genre de personne qu'était ma mère.

Les seules fois où je la voyais vêtue de noir – à part un bandeau, un postiche ou autre accessoire – c'était à l'occasion de conférences ou de dîners professionnels avec mon père. L'exact opposé de maman : conservateur, sérieux, posé. C'était uniquement pour lui que de temps en temps elle bridait un peu sa personnalité extravertie. Lorsque mon père décida de changer de fonction au milieu de son parcours professionnel – une

situation délicate susceptible de saper sa carrière universitaire et notre mode de vie –, elle le soutint sans condition. « Le boulot de papa, c'est de prendre soin de nous ; notre boulot, c'est de prendre soin de lui », déclara-t-elle.

Mon père ne s'est jamais remis de sa mort. D'après les statistiques, la plupart des hommes se remarient dans les trois ans qui suivent la fin d'une union, mais, vingt ans plus tard, le mien est toujours content d'être seul. « Ta mère était ma partenaire de vie, dit-il toujours, et une partenaire de vie, c'est pour la vie ! »

Après la disparition de ma mère, il avait pris une employée de maison qui se chargeait de cuisiner, de faire le ménage et les courses. Maria devait avoir dans les cinquante ans, mais avec ses cheveux gris noués en chignon, elle aurait aussi bien pu en avoir cent. Elle portait des jupes, des collants et des souliers vernis, ainsi que des tabliers qu'elle cousait elle-même. Ses enfants étaient déjà grands et ne lui avaient pas encore donné de petits-enfants. Elle venait chez nous de midi à 18 heures, tous les jours. J'ignore quel était le rôle officiel de Maria en ce qui me concernait, mais elle était toujours là quand je rentrais de l'école, et cela semblait être le meilleur moment de sa journée. C'était également le meilleur moment de la mienne. Elle vidait mon cartable, lavait mes boîtes à repas et me coupait des morceaux de fruits ou de fromage pour le goûter – tout ceci ne serait jamais venu à l'esprit de ma mère. Avec le recul, je pense qu'elle m'a fait beaucoup de bien.

Je me sentais maternée.

Un jour que j'avais la grippe, Maria était venue pour la journée entière. Elle allait et venait pour vérifier l'évolution de mon état, m'apportant de l'eau, du thé ou un linge frais à poser sur le front. À deux ou trois reprises, alors que je somnolais et l'avais entendue entrer dans la chambre, j'avais poussé un petit gémissement qui lui avait arraché des soupirs inquiets. Après un baiser sur mon front, elle m'avait donné à boire. Elle m'avait même fait manger de la soupe en maniant elle-même la cuillère.

Honnêtement, je crois que cela a été l'un des plus beaux jours de ma vie.

J'avais dix-huit ans lorsque Maria nous a quittés. Elle était alors devenue grand-mère pour la première fois, et elle avait un chien âgé souffrant désormais d'un glaucome ; en outre, j'étais

assez grande pour que nous n'ayons plus besoin d'elle. Après cela, mon père a embauché une simple femme de ménage et commencé à faire les courses lui-même en rentrant du travail. Maria garda le contact en envoyant des cartes d'anniversaire, mais elle finit par se consacrer exclusivement à sa propre famille. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience d'une chose importante : moi aussi, je voulais avoir une famille à moi. Un mari, des enfants, un vieux chien aveugle. Mais surtout, il me fallait une Maria. Quelqu'un avec qui échanger des recettes, des leçons de sagesse et des bouffées d'amour maternel. Quelqu'un qui ne partirait pas pour retourner dans sa famille, parce que je serais sa famille.

Je n'avais plus de mère. Mais un jour, peut-être, j'aurais une belle-mère.

Une fois le dîner terminé, Tom nous invite à passer au « fumoir », une pièce à l'impressionnant plafond cathédrale, avec une bibliothèque couvrant les murs, et du cuir partout. Elle me fait penser à un genre de club pour hommes, à l'ancienne. Dans un coin, une immense télévision est posée sur un buffet, non loin d'un authentique bar bien garni en spiritueux. Ollie a été appelé dans la cuisine pour aider à servir le café et le dessert (et probablement pour parler un peu de moi, je présume). Je me retrouve donc au club des gentlemen en compagnie de Nettie et Patrick.

— Alors, lance Patrick depuis le bar.

Il nous prépare un cocktail quelconque dont je n'ai aucune envie, ayant déjà bu deux verres de vin, mais il semble si content de jouer avec les alcools que je n'ai pas le cœur de l'en dissuader.

— Que pensez-vous de Diana ?

— Patrick, le gronde Nettie.

— Quoi ? fait-il avec un demi-sourire. Ce n'est pas une question piège.

Je cherche désespérément quoi répondre à cela, sans succès. Diana a passé l'essentiel du repas à demander si quelqu'un voulait encore du gratin ou de l'agneau. Elle a détourné l'attention de toutes les questions que je lui posais et, à part son petit rire sur sa rencontre avec Tom, elle est restée affreusement distante toute la soirée. Pour tout dire, s'il n'y avait eu Tom,

Nettie et Patrick, ce moment n'aurait rien eu de convivial. Tout ce que je sais, c'est que Diana n'est absolument pas telle que je l'espérais.

— Eh bien… Je trouve qu'elle est…

Plusieurs mots convenus me viennent à l'esprit – gentille, intéressante, agréable – mais aucun ne me paraît juste, et je n'ai pas envie de mentir. Après tout, je ne suis pas là dans le seul but de faire bonne impression aux parents. Si tout se passe bien entre Ollie et moi, je passerai mes Noëls avec Nettie et Patrick pendant le reste de ma vie, alors autant être sincère. Le problème, c'est qu'il est un peu tôt pour être trop sincère. Je me rends compte que rencontrer une famille est un vrai travail de politicien. Il faut savoir où et quand se procurer des appuis pour obtenir un résultat optimal. Je décide donc de faire comme ma mère me l'a toujours conseillé et de chercher quelque chose de vrai à dire.

— Je trouve que c'est une excellente cuisinière.

Patrick rit un peu trop fort. Nettie le fusille du regard.

— Oh, ça va, Nets.

Il lui donne un petit coup de coude dans le bras.

— Ça aurait pu être pire, non ? Au moins, on a Tom avec nous, c'est déjà ça.

C'est un piètre réconfort. J'avais une telle attente quant à ce que j'espérais d'une belle-mère qu'aucun beau-père, pas même Tom, ne pouvait s'y substituer. Patrick, quant à lui, semblait avoir accepté son glaçon de belle-mère sans trop de difficulté, même s'il était évident qu'il ne l'appréciait guère.

— Bon, dis-je après quelques minutes sans voir Ollie, tandis que Nettie paraissait avoir envie d'un moment seule avec Patrick. Je vais voir où en est le dessert.

Je franchis des doubles portes pour passer dans une grande pièce débouchant sur l'immense cuisine où trône un gigantesque îlot central de granit. Ollie et Diana y sont réunis, me tournant le dos, et semblent disposer des formes sur un plateau de fromages.

— Mon avis importe peu, dit Diana.

— Pour moi il compte, répond Ollie.

— Eh bien, il ne devrait pas.

Diana a prononcé ces mots à la manière d'une bibliothécaire ou d'une professeure de piano, sèchement, avec une articulation

nette et affirmée. Je m'arrête au niveau de la porte.

— Tu veux dire que tu ne l'aimes pas ?

Diana marque un silence bien trop long.

— Je dis que mon avis importe peu.

Je fais marche arrière et me réfugie dans un recoin. J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre. Parmi tous les tourments qui me troublaient, dans ma déception, je n'avais même pas envisagé le fait qu'elle puisse ne pas m'apprécier.

— Franchement, maman ? Tu ne veux pas me dire ce que tu penses de Lucy ?

— Oh, Ollie !

Je l'imagine agitant une main devant elle comme pour chasser une mouche.

— Elle est bien, voilà.

« Bien ». Je prends quelques instants pour digérer ça. Je suis « bien ».

Je cherche des bons côtés à ce terme fourre-tout, sans y parvenir. Se faire qualifier de bien, c'est comme de s'entendre dire qu'on n'a pas l'air grosse, dans cette robe. Comme un sandwich de la veille qui ne vous rend quand même pas malade. Ou comme être une belle-fille pas terrible, mais qui aurait pu être pire.

— Ah, vous êtes là, Lucy !

Je fais volte-face. Tom arrive derrière moi, rayonnant.

— Venez donc m'aider à choisir un vin pour le dessert. Je ne sais jamais quoi prendre.

— Oh, je ne m'y connais pas beaucoup en…

Mais Tom m'entraîne déjà vers une cave dotée d'une impressionnante collection de vins. Et me voilà embarquée dans une dégustation de moelleux, contente que la pénombre dissimule les larmes qui me montent aux yeux.

Pour moi, « bien » est aussi flatteur que « minable ».

3

LUCY

Aujourd'hui

Les policiers sont dans ma cuisine. L'homme, Simon, a trouvé des tasses et des sachets de thé sans avoir à demander où ils étaient rangés, et il me prépare maintenant un thé. La femme, Stella, est à ses côtés, en train de remplir le lave-vaisselle d'assiettes en plastique et de jeter les restes de burgers et de ketchup dans la poubelle.

Ollie est en ligne avec Nettie dans le couloir. Je l'entends expliquer qu'il n'est pas sûr… Il répète que c'est tout ce qu'il sait… Ça, il l'ignore, il vient de lui dire… Elle n'a qu'à venir parler elle-même à la police.

Il parle de Diana. De Diana, qui est morte. Notre mésentente semble s'évaporer face à cela, ou, du moins, s'en trouver adoucie, et je me surprends à me sentir envahie par une profonde tristesse. Comme si la disparition de Diana l'avait élevée à un statut plus élevé, presque noble – rendant du même coup nos différends triviaux, presque mesquins. Après tout, qui s'entend vraiment bien avec sa belle-mère ? Personne ! La belle-mère de mon amie Emily refuse de croire que le petit Poppy est intolérant au lactose – « C'est n'importe quoi, tout ça, personne n'avait ces soi-disant "intolérances" de mon temps », déclare-t-elle. Celle de Jane ne comprend pas que sa belle-fille utilise des couches jetables, surtout après en avoir acheté tout un jeu de lavables pour Henry. Celle de Sasha lui parle constamment de l'héritage qu'elle ne devrait pas tarder à toucher, en ne manquant pas de rappeler la chance qu'elle a. Celle de Danielle a toujours un bon conseil à donner, et celle de Kena se mêle de tout ce qui ne la regarde pas. Sara est la seule qui adore sa belle-mère, et il y a de bonnes raisons à cela : Marg garde les enfants de Sara deux jours par semaine, s'occupe aussi de la lessive de

toute la famille, du repassage, et leur prépare des petits plats qu'elle congèle. (Marg est ce qu'on appelle une « belle-mère licorne ».)

Les enfants sont enfin couchés. Malheureusement, ils ont réclamé notre attention juste après que la police venait de nous annoncer la nouvelle, si bien que Simon et Stella ont gentiment proposé de rester jusqu'à ce que les petits aient mangé et soient couchés. Simon a même pris la peine de les faire manger et de discuter avec eux pendant leur repas. C'était l'enfer pour nous que de devoir attendre pour avoir des détails, mais nous ne voyions pas comment faire autrement. L'heure venue, Ollie s'est occupé d'Edie – la plus facile des trois à coucher, qui ne demande rien de plus qu'un refrain de « Brille, brille, petite étoile », son mouton et une tétine – et je l'ai laissé faire, car après tout, c'est quand même lui qui vient de perdre sa mère. Je me suis chargée des deux plus grands, lesquels semblaient avoir compris que la police n'était pas venue chez nous sans raison. Désemparée, je leur ai dit qu'il s'agissait d'une histoire de vélo volé.

— Le vélo de qui ? a demandé Archie, alors que j'essayais de le border. Pas le mien ?

— Non, non, pas le tien.

— Celui de Harriet ? a-t-il dit en se redressant dans son lit. Si ça se trouve, elle l'a jeté quelque part pour faire semblant qu'on l'a volé, parce qu'elle en veut un neuf. Si elle en a un neuf, j'en veux un aussi.

Je l'ai remis à plat dans son lit.

— Non, personne n'aura de vélo neuf.

Il m'a dévisagée, sceptique, mais est resté allongé. Je m'apprêtais à lui embrasser le front quand, *hop !* il s'est de nouveau redressé.

— Alors ils croient que c'est *moi* qui ai volé le vélo ?

— Mais non, Archie.

Il a fallu le convaincre qu'Harriet n'aurait pas de nouveau vélo pour qu'il daigne enfin se poser.

Les préoccupations de sa sœur étaient un peu différentes. Tandis que je la bordais à son tour, elle s'est mise à gigoter pour se rapprocher de moi.

— Pourquoi la police vient *chez nous* pour un vélo qui n'est même pas à nous ?

— Eh bien… Ils se sont dit qu'on saurait peut-être où il se trouve.

— Pourquoi ?

Il y avait un je-ne-sais-quoi d'omniscient dans ses grands yeux bleus. Harriet me désarme régulièrement avec ce regard.

— Peut-être, a-t-elle ajouté avant que je puisse répondre, peut-être qu'ils *disent* qu'ils sont là à cause d'un vélo, alors qu'en fait, ils sont en quête d'indices ?

Harriet a regardé *Spy Kids* chez une copine, le week-end dernier ; je soupçonne que c'est de là qu'elle sortait cette expression, « quête d'indices ». Mais qui sait ? Harriet a toujours été très réceptive. Elle est bien trop mûre pour ses quatre ans.

— Il n'y a qu'une manière de le savoir, lui ai-je répondu. Je vais aller leur parler, et je te dirai ça demain. Dors, maintenant.

Elle a lentement hoché la tête et s'est glissée sous les couvertures sans manifester la moindre envie de dormir. Elle paraissait plutôt remuée. Chose curieuse, considérant qu'elle ne savait pas encore que sa grand-mère était morte.

Je lève les yeux au moment où Ollie débouche du couloir, son téléphone dans la main. Il se laisse tomber sur une chaise de cuisine et je descends de mon tabouret de bar pour prendre place à côté de lui.

— Comment a réagi Nettie ?

Il pose les coudes sur la table et met le front dans sa main gauche.

— Elle arrive.

— Ici ?

— Oui. Avec Patrick.

J'inspire à fond en ignorant le léger accès de panique que provoque en moi cette nouvelle. Mais enfin ! Évidemment que Patrick et Nettie allaient venir. La mère de Nettie venait de mourir, tout de même. Et c'est bien que nous soyons forcés de nous retrouver ainsi. Moi qui espérais depuis des semaines qu'elle vienne vers nous.

Simon pose une tasse de thé devant moi, puis il s'assoit autour de la table, en même temps que Stella. Nous respirons un bon coup pour nous préparer. Les choses sérieuses vont commencer.

— Alors… ? lance Ollie.

— Je vais aller à l'essentiel, dit Simon. Nous n'avons pas

encore toutes les informations, on enquête toujours sur les causes du décès. Ce qu'on sait, c'est qu'une voisine a prévenu la police peu après 17 heures, en disant avoir vu par la fenêtre le corps inanimé de votre mère. Quand la police est arrivée, apparemment, elle était morte depuis plusieurs heures déjà.

— D'accord, mais quelle est la cause du décès ?

Ollie ne peut contenir le soupçon de colère dans sa voix. Je pose une main sur la sienne.

— On ne peut pas se prononcer avant les résultats de l'autopsie, répond Simon. Mais on a trouvé des objets ainsi qu'une lettre qui semblent indiquer que votre mère ait pu se suicider.

Un silence s'installe, et mes sens s'aiguisent soudain. J'éprouve une conscience aiguë du léger scintillement dû à la pluie ou à la sueur sur les tempes de l'agent de police, de la présence de la mouche prisonnière entre le rideau et la vitre, du sang qui bat fébrilement dans ma tête.

— Ce doit être un choc pour vous, compatit Stella.

— En effet, dis-je.

Je regarde Ollie, qui est étrangement silencieux. Je pose un bras sur ses épaules et lui frotte le dos avec des mouvements circulaires, comme je le fais avec les enfants lorsqu'ils tombent et se font mal. Il ne bouge pas d'un pouce pour autant.

— Vous êtes sûrs ? demande-t-il enfin. Qu'elle a…

— Le message était assez clair sur ses intentions. Et les… objets ont dû être achetés à l'avance, ce qui indique que le geste n'a pas été commis sur un coup de tête.

Ollie se lève tout à coup et commence à marcher avec détermination dans un sens puis dans l'autre, avant de se camper fermement face au policier.

— Quels objets avez-vous trouvés ?

— Malheureusement, nous n'avons pas le droit de vous en faire part pour le moment. Tant que le médecin légiste n'a pas établi la cause de la mort, nous devons traiter ce cas comme un homicide potentiel.

— Quoi ? Un…

Ollie reste bouche bée, incapable de finir sa phrase.

— C'est la procédure, on ne peut rien y faire. Je comprends que ce soit difficile à entendre.

L'attitude de Simon est parfaitement professionnelle, mais j'ai

du mal à le prendre au sérieux. Il est si jeune. Que peut-il réellement comprendre, avec son visage juvénile ?

— Avez-vous connaissance de raisons qui auraient pu pousser votre mère à mettre fin à ses jours ? demande Stella.

Elle regarde davantage Ollie, mais ses yeux se posent sur moi de temps en temps, furtivement.

— Peut-être était-elle déprimée ? ajoute-t-elle. Souffrait-elle d'une maladie mentale, ou physique ?

— Elle a un cancer du sein, répond Ollie. Avait un cancer… Mais il en était à un stade précoce. Elle ne se serait pas suicidée. Je n'y crois pas.

Sa tête tombe entre ses mains. Il la relève quelques instants plus tard, quand la lueur de phares illumine la fenêtre. La voiture de Patrick s'engage dans l'allée.

— Les voilà, dis-je avec un à-propos remarquable.

— Allez-y, suggère Stella.

Ollie et moi nous dirigeons vers la porte. Patrick déroule son immense carcasse en sortant du côté conducteur et fait le tour de la voiture pour aller ouvrir la porte à Nettie, qui en émerge lentement. Je suis choquée en la voyant. Son visage est émacié ; ses orbites paraissent creusées. Quelques semaines seulement se sont écoulées depuis la dernière fois où je l'ai vue, mais elle semble avoir perdu plus de cinq kilos.

— Nettie, dis-je en l'accueillant sur le seuil. Je suis… vraiment désolée.

— Merci.

Elle garde les yeux baissés, si bien qu'elle se fait surprendre quand Ollie la serre dans ses bras. En raison de la surprise peut-être, elle le laisse faire. Patrick attend quelques pas derrière elle et me salue d'un bref hochement de tête.

Je me retourne et rentre dans la maison.

À l'intérieur, Simon et Stella rangent les tasses en parlant tout bas. Je me faufile dans la salle de bains. Des jouets en plastique jonchent le sol et les brosses à dents des enfants sont alignées sur le meuble du lavabo, encore sèches – nous avons oublié de leur dire de se brosser les dents. Je les range dans leurs gobelets. J'ouvre le meuble sous le lavabo et attrape une serviette, une vieille serviette jaune si usée que je ne la garde que pour les cas où cela peut servir – laver le sol, lustrer des chaussures ou nettoyer du vomi. Bien sûr, Ollie ne comprend pas le principe de

garder une vieille serviette pour un tel usage et, régulièrement, c'est celle-ci qu'il sort lorsque nous avons des invités. Tout cela n'a évidemment aucune importance, parce que Diana est morte.

— Lucy ? appelle Ollie dans la pièce d'à côté. Lucy, où es-tu ?

— Une minute !

Je presse la vieille serviette jaune contre mon visage pour que personne ne m'entende pleurer.

4

DIANA

Passé

— Mais au fait, lance Jan, tu as rencontré la nouvelle copine d'Ollie hier soir ! Alors, comment ça s'est passé ?

Kathy, Liz, Jan et moi sommes en terrasse du Baths, abritées par une vitre en verre bleuté. Nous avons commandé un plateau de fruits de mer, des frites allumette et une bouteille de Bollinger ; tout cela est extrêmement agréable et affreusement prétentieux. Une mouette s'attarde à la verticale de l'épaule de Jan, reluquant les frites avec intérêt.

Je lève la main pour abriter mes yeux du soleil et constate que mes amies ont le regard braqué sur moi.

— Allez, raconte, Diana, dit Kathy.

Elles se penchent en avant, et je me sens un peu gênée d'être ainsi le centre de l'attention. Un peu fâchée également. L'une des raisons pour lesquelles j'ai choisi ces quelques amies – les femmes des amis de Tom – est qu'elles sont généralement trop préoccupées par leurs petites affaires pour se soucier des miennes. Et s'il y a bien une chose que je déteste, c'est qu'on s'occupe de mes affaires.

— Oui, j'ai vu Lucy, dis-je évasivement. C'était bien.

Je sirote mon champagne. C'est le premier mercredi du mois, jour où nous nous retrouvons au Baths de Brighton. Il fut un temps où nous nous retrouvions plutôt pour un genre de club de lecture, idée qui me plaisait beaucoup. Le premier livre que j'avais proposé était une biographie de Clementine Churchill, et j'étais venue au Baths avec une liste de sujets de discussion, avant de me rendre compte que personne n'avait lu l'ouvrage en question. À la fin de la rencontre, aucune de mes amies n'avait suggéré d'autre livre et, depuis lors, Jan avait appelé ce rendez-vous notre « club de picole ».

— Bien ? répète Jan avant de siffler. Oh, la vache.

— Pourquoi « Oh, la vache » ? Qu'y a-t-il de mal à dire que c'était bien ?

— On peut faire plus élogieux, marmonne Liz.

— Rien de très positif ne commence jamais par un simple « bien », renchérit Kathy.

Je ne comprends pas. De mon point de vue, « bien » est un terme suffisamment positif pour évaluer la nouvelle copine d'un fils. Que dire d'autre ? Je ne peux pas dire que je l'aime beaucoup, ni même que je l'apprécie ; ce serait très exagéré après une seule soirée avec elle. Dieu me garde d'être l'une de ces femmes envahissantes qui lèchent les bottes de la nouvelle copine de leur fils, espérant devenir sa meilleure amie, faire du shopping ou aller au spa avec elle. En ce qui me concerne, si Lucy aime mon fils et qu'il l'aime aussi, cela suffit amplement pour que je trouve que c'est bien.

— Attendez, les filles, on parle de Diana, quand même, dit Kathy en sortant du seau à glace la bouteille de champagne vide.

Elle fait signe au serveur d'en apporter une autre tandis que mes amies gloussent. Je reste perplexe. Quel mal y a-t-il à dire que c'était bien ? C'est toujours le problème, avec les nouvelles connaissances. Nouvelles n'est peut-être pas le terme adéquat, considérant que je connais Jan, Kathy et Liz depuis presque trente ans ; mais je veux dire par là que rien ne vaut les amis qu'on connaît depuis l'enfance, ceux à qui il n'est jamais nécessaire d'expliquer la situation. Cynthia, elle, aurait compris ce que je voulais dire par « bien ». Elle me manque encore.

— Tu lui as mené la vie dure ? demande Kathy. Est-ce que tu l'as questionnée sur ses intentions envers ton fils chéri ?

Juste Ciel. Pourquoi tout le monde se soucie-t-il autant de ce que je pense ? La seule chose qui compte, à ce sujet, c'est l'opinion d'Ollie, non ? Honnêtement, il me semble que mon avis n'a que peu d'importance. Certains parents – y compris les miens, Maureen et Walter – accordaient un peu trop de valeur à leurs opinions, si vous voulez mon avis. J'ai reçu une éducation catholique, avec une mère qui scrutait de près tout ce qui se passait dans le quartier, mais surtout du côté de ses enfants. Je me suis promis il y a bien longtemps de ne jamais être comme elle. Et effectivement, je ne le suis pas.

— As-tu été agréablement surprise ? demande Jan. Ou horrifiée ?

— Ni l'un ni l'autre.

Lucy est exactement telle que je m'y attendais – jolie, névrosée, avide de plaire. Tout à fait le genre d'Ollie. Intelligente, séduisante et un peu décalée depuis toujours, elle a dû passer sa vie à être adorée – par ses parents d'abord, puis par les garçons. Elle devait être la chouchoute des profs, déléguée de classe et championne en sport. La vie est facile pour les filles comme elle. J'aurais aimé être contente pour elle, seulement j'ai vu trop de femmes avoir eu moins de chance pour ne pas m'en sentir agacée.

— Pas assez bien pour ton fils, c'est ça ? relance Jan, qui me connaît sur le bout des doigts.

— C'est normal, ça, approuve bizarrement Liz, elle qui n'a pas d'enfants.

— Je ne sais pas, dit Kathy. Moi, je serais prête à payer quelqu'un pour sortir Freddie de mes jupons. Je suis terrifiée à l'idée que mon fils revienne vivre avec moi un de ces quatre, rien que pour pouvoir quitter son boulot de merde et se la couler douce toute la journée devant la télé, sous prétexte de « s'occuper de moi ». Je donnerais cher pour avoir une belle-fille. Quelqu'un qui voudrait bien m'épiler les poils du menton et me mettre mon rouge à lèvres quand je serai presque croulante. Les garçons sont nuls pour ce genre de trucs.

Je grignote quelques frites en espérant que mes amies vont poursuivre entre elles cette conversation. Il faut toujours quelques ajustements quand une nouvelle femme entre dans une famille. Ces femmes-là ont d'autres valeurs, d'autres histoires, d'autres opinions. Cela peut se passer merveilleusement bien, certes, mais ce n'est pas toujours le cas. Patrick est parmi nous depuis quelques années maintenant, et, s'il ne m'a jamais emballée, nous avons trouvé notre mode de fonctionnement. Je ne doute pas qu'il en sera de même avec Lucy, si elle reste. Mais il me paraît naturel de garder un peu de distance – un changement se profile, et nous allons tous marcher sur des œufs pendant quelque temps.

— Tu crois qu'elle est vénale ?

Jan pose une main sur mon bras, rendant ainsi sa question un peu plus grave et théâtrale.

— Non.

La déception se lit sur le visage de mes amies.

— Pas de Patrick numéro deux, alors ?

Je m'abstiens de répondre. J'ai mon propre avis sur la petite affaire de comptabilité de Patrick, qu'il dirige avec l'enthousiasme de celui qui s'attend à toucher un jour un bel héritage. Cela ne me regarde pas, et cela regarde encore moins Jan. En outre, quelle que soit son honnêteté dans le travail, Patrick fait partie de la famille et Nettie l'aime. À partir de là, je lui dois une certaine loyauté.

— De toute façon, la seule chose qui compte, c'est qu'elle rende Ollie heureux, déclare Kathy après un long silence.

Et toutes d'émettre un marmonnement d'approbation. Toutes sauf moi.

Personnellement, j'estime que les parents se préoccupent un peu trop du bonheur de leurs enfants. Demandez à quiconque ce qu'il souhaite pour ses enfants, la réponse sera toujours la même : qu'ils soient heureux. Heureux ! Pas des citoyens avertis, soucieux du bien-être d'autrui. Pas humbles, sages et tolérants. Pas forts face à l'adversité, ou reconnaissants de leur chance. Moi, a contrario, j'ai toujours souhaité que mes enfants se frottent aux difficultés de la vie. À des défis assez sérieux pour les rendre raisonnables et empathiques. Les femmes enceintes réfugiées auxquelles j'ai affaire tous les jours, par exemple. Elles ont traversé des épreuves défiant l'imagination, et ici, ce sont de grandes travailleuses, qui se montrent reconnaissantes et contribuent activement au développement de la société.

Que peut-on espérer de plus pour ses enfants ?

Les fiançailles ont eu lieu plus vite que je ne l'avais imaginé – avant la fin de l'année. Ollie nous a annoncé la nouvelle un soir, au dîner, fier comme un chat qui rapporte du jardin un oiseau mort. Naturellement, Tom avait explosé de joie, avant de se mettre à pleurer.

Juste Ciel ! C'était il y a cinq mois déjà. Avant que nous nous lancions dans les préparatifs du mariage.

— Prêts, papa, maman ?

Je suis assise à côté du père de Lucy, Peter, dans un fauteuil Louis XV tourné vers un rideau de velours rouge. De temps à autre, Lucy surgit de derrière le rideau et occupe la scène, tandis

que Rhonda, la vendeuse du magasin, s'affaire autour d'elle. Honnêtement, c'est un spectacle affligeant, pour diverses raisons – notamment parce que Rhonda continue de nous donner du « papa et maman », même si je lui ai rappelé deux fois que je ne suis pas la mère de Lucy, et encore moins la sienne.

— Prêts ! répondons-nous en chœur.

Je songe à ce que ma mère aurait dit si je l'avais invitée dans ce genre d'endroit. (« N'importe quoi ! C'est moi qui vais te faire ta robe de mariée, avec l'aide d'Ida, et de Norma, de la paroisse. Ida a confectionné de magnifiques rosettes pour la robe de mariée de sa nièce Mary, tu aurais dû voir ça ! Bien sûr, elle a dû les enlever parce que la pauvre chérie avait pris du ventre, le grand jour venu. Ça a fait jaser, vous imaginez… »)

J'avoue avoir été surprise par l'invitation de Lucy aujourd'hui. Apparemment, la fille de la demoiselle d'honneur s'était cassé un bras en jouant dans un parc, et sa mère attendait maintenant l'opération à l'hôpital ; or, Lucy voulait avoir l'avis d'une autre femme pour sa robe. Le groupe que nous formions ici n'était pas très orthodoxe, puisque le père de la future mariée se trouvait parmi nous, mais Lucy avait été ferme à ce sujet : « Il a été ma mère aussi bien que mon père depuis mes treize ans, je crois qu'il a largement mérité sa place ici. »

Je trouvais cela assez juste également, quoique je me sois abstenue de m'exprimer à ce sujet. Les mères avaient un avis de poids en la matière. Les belles-mères, elles, devaient se contenter de porter du beige et de la fermer.

Curieusement, c'est avec une certaine timidité que Lucy m'avait proposé de venir.

— Je suppose que vous êtes très occupée, mais si jamais vous êtes libre, je serais ravie que vous puissiez venir.

Il se trouvait que j'étais libre, et je n'ai jamais été douée pour m'inventer des excuses. Nettie avait été invitée également, mais elle était prise par un rendez-vous médical, à son grand regret.

— Et voici… la mariée ! s'exclame Rhonda en écartant le rideau rouge d'un geste théâtral.

Lucy apparaît sur l'estrade, vêtue d'une robe strictement semblable à la précédente – avec bustier et jupe longue, façon Barbie plantée dans un gâteau d'anniversaire pour enfant. Rhonda force Lucy à effectuer un ridicule tour sur elle-même.

— Est-ce qu'elle vous plaît ? demande Lucy timidement.

Sans surprise, Peter fond en larmes et se lève d'un bond. Avec sa veste en tweed, sa barbe blanche et ses chaussures à lacets, c'est l'archétype même du prof à la retraite. Il sort un mouchoir de sa poche et s'éponge les yeux.

— Je pense qu'on peut prendre ça pour un oui, dit Rhonda, tout excitée. Et qu'en dit maman ?

Tout le monde me regarde.

Pour ma part, je trouve tout cela grotesque. La robe, le rideau en velours, les fauteuils Louis XV. Mais que puis-je dire ?

— Elle est ravissante, n'est-ce pas ? insiste Rhonda.

Lucy est une jolie fille, certes, mais je me suis rendu compte que ce qu'elle possède de plus intéressant, c'est son style bizarre – les imprimés qui jurent entre eux ; les couleurs mal assorties ; les sequins à tout-va. Aujourd'hui, en arrivant à la boutique de mariage, elle portait un immense chapeau de paille et des sabots. Des sabots ! C'est un chouïa exagéré, si vous voulez mon avis, mais on ne peut nier qu'elle a fait son petit effet. Dans cette robe blanche, en revanche, elle est parfaitement ordinaire. Une mariée classique, semblable à toutes les autres.

— Eh bien, je trouve que c'est…

— Qu'en penses-tu, Lucy ? lance Peter en émergeant de son mouchoir. Est-ce qu'elle te plaît, à toi ?

Un sourire prudent se dessine sur les lèvres de l'intéressée.

— Oui.

Sur ce, Rhonda retourne en coulisses et revient avec un voile qu'elle fixe sur la tête de Lucy, ainsi qu'un bouquet de roses en plastique qu'elle lui tend. La démarche commerciale est si évidente que je ne peux m'empêcher de la dévisager. Non qu'il y ait quoi que ce soit de mal à faire du commerce – il faut bien gagner sa vie. Mais la manière, presque agressive, laisse à désirer.

Peter se racle la gorge.

— D'accord, Rhonda. Combien, la douloureuse ?

Rhonda se rend devant son ordinateur et y tape pendant un moment qui me paraît bien long. Apparemment, il est fort compliqué de fournir un prix, dans ce genre de boutique. Je me détourne et fais semblant de regarder des chaussures garnies de satin. C'est Peter qui paie la robe, comme le reste de la noce d'ailleurs, il a refusé toutes nos propositions d'en régler la moitié. Tom, horrifié, l'a pratiquement supplié de revenir sur

cette décision, mais j'ai fini par le convaincre que Peter pouvait trouver cela insultant. Qui plus est, Ollie et Lucy ne se lancent pas dans un mariage à grands frais, à mon vif soulagement ; je pense donc que Peter aura les moyens de s'en acquitter. Du moins le pensais-je jusqu'à ce que j'entende Rhonda annoncer le montant de la facture – de quoi s'offrir une belle voiture neuve.

Peter blêmit.

— Mon Dieu, fait Lucy. Tant que ça ?

Rhonda acquiesce d'un hochement de tête.

— Ce sont d'authentiques bijoux Swarovski. Et c'est une robe de bal, avec beaucoup de tissu et de travail.

— Je vais essayer autre chose, dit immédiatement Lucy. Une des robes sur les portants, ou une plus simple…

J'attrape un magazine de mariage et m'y plonge avec une attention exagérée. Voilà pourquoi les belles-mères ne sont normalement pas invitées à ce genre de rendez-vous. Ma présence met sans doute Peter affreusement mal à l'aise, il doit se sentir acculé. Si Tom était là, il aurait déjà bondi en brandissant sa carte American Express, forçant Rhonda à la prendre. Personnellement, je serais plutôt du genre à suggérer à Lucy qu'elle trouvera sûrement une autre robe, tout aussi jolie mais moins chère.

Je pense à Amina, que je suis allée voir au foyer, un peu plus tôt. Elle est arrivée du Soudan il y a trois mois, enceinte de jumeaux, avec trois autres enfants de moins de cinq ans. Ce matin, je lui ai apporté une poussette d'occasion à deux places ; elle a fondu en larmes et demandé à Allah de nous bénir, ma famille et moi. Elle s'en servira pour emmener ses deux plus petits au supermarché, m'a-t-elle dit, parce qu'à deux et trois ans, ceux-ci fatiguent énormément sur leurs petites jambes pour effectuer le trajet. Certains jours, il leur faut une heure pour parcourir ce kilomètre à pied.

— C'est vraiment celle qui te plaît le plus ? demande Peter.

— Papa… tu es sûr ? Ça fait beaucoup d'argent, quand même.

— Je n'ai qu'une fille. Et on ne se marie qu'une fois.

— Prendrez-vous aussi le voile ? dit Rhonda, tel un vautour survolant sa proie. Je préfère vous demander, parce que c'est le dernier qu'on a en stock… Je peux vous faire une remise de dix pour cent dessus, ajoute-t-elle en recommençant à taper sur son ordinateur.

Quelques instants plus tard, elle annonce un prix à pleurer.

— Non, je n'ai pas besoin du voile, dit Lucy.

— Dommage, ça complète vraiment bien la tenue, pas vrai, maman ? insiste-t-elle en tentant de m'entraîner dans son odieuse manœuvre. Et ce n'est quand même pas le bout du monde financièrement, quand on veut offrir un beau mariage à sa fille, n'est-ce pas ?

Rhonda vient de franchir un nouveau cap dans l'abjection. Elle culpabilise le père pour le pousser à acheter un voile qu'il n'a pas les moyens de payer. Puis elle tente de me rallier à sa cause pour faire front contre ce pauvre homme, en insinuant que s'il n'achète pas ce bout de dentelle ridiculement cher, cela signifie qu'il n'aime pas sa fille ou ne souhaite pas que son mariage soit réussi. Si cela ne tenait qu'à moi, cette fille serait traînée dans la rue pour s'y faire fouetter publiquement.

— Franchement, à part la famille royale, je ne vois pas qui pourrait trouver ce montant dérisoire, lui dis-je. C'est du vol caractérisé, vous devriez avoir honte. Je ne sais pas comment vous pouvez dormir la nuit, Mademoiselle.

Peter et Lucy se tournent pour me regarder tandis que Rhonda arbore la mine rouge et offusquée d'une adolescente convaincue que le monde entier est contre elle alors que rien, strictement rien, n'est de sa faute.

— Autre chose, dis-je en profitant de l'attention de chacun. Comme je vous l'ai signalé à plusieurs reprises, je ne suis pas la mère de Lucy.

Je croise les mains sur mes genoux.

— Je suis sa belle-mère.

5

LUCY

Présent

— Quelqu'un veut un thé ?

Personne ne répond à ma proposition, mais je pars tout de même vers la cuisine pour mettre la bouilloire sur le feu.

Diana est morte. Intellectuellement, je comprends cela, et pourtant, je ne parviens pas à l'assimiler. Je connais cette sensation bizarre, proche de l'anesthésie : elle me rappelle la mort de ma propre mère, quand je marchais dans un brouillard, déconnectée de la date ou de l'heure. Ce n'est que quelques jours plus tard que la souffrance avait éclaté, avec force et soudaineté, comme chargée dans une fronde et lancée sur moi. J'avais fini par craquer sous son poids au moment de l'enterrement, pleurant si violemment que mon pauvre père ne savait pas quoi faire.

J'attrape des tasses sur l'étagère et les pose sur le plan de travail. Le ciel est noir de l'autre côté de la fenêtre. Patrick, Nettie et Ollie sont assis dans le salon, le regard perdu dans des directions différentes. J'ai l'impression que Patrick et Nettie aimeraient repartir mais qu'ils n'osent pas, comme si cela pouvait être un signe de manque de respect envers Diana. Après tout, c'est le genre de moment qu'on est censés passer en famille.

Simon et Stella sont remontés dans leur voiture il y a environ une heure, laissant derrière eux deux cartes de visite et une maison muette. Depuis lors, Nettie semble avoir reconsidéré l'étreinte d'Ollie et elle se tient aussi loin de lui que possible dans la même pièce. Patrick est assis à côté d'elle et lui tapote affectueusement le genou d'un geste sans doute sincère, mais dénué d'émotion. Sa femme est en larmes.

Je suis surprise qu'Ollie, lui, ne pleure pas. Il semble osciller

entre sidération et irritation, secouant ou hochant la tête, quoique cela puisse signifier. Curieusement, cela correspond à ce que moi-même je ressens : *non, Diana ne peut pas être morte* ; puis *oui, elle est morte, et ce n'est pas le drame du siècle.* Je n'ai jamais fait mystère de mon peu d'affinités avec ma belle-mère. Notre relation était tendue. À un moment, elle a même été violente. Je me demande si la police l'apprendra en enquêtant sur sa mort.

Tout en préparant mon « thé de courtoisie » (car il me semble que Nettie ne dirait pas non à une camomille), je ne peux m'empêcher de repenser au jour où Tom est mort. Nous avions tous été appelés, en milieu de matinée, à la maison ou sur notre lieu de travail, pour venir lui faire nos derniers adieux ; sur les coups de minuit, il était encore parmi nous. Ce n'était pas la première fois que nous recevions un appel de ce genre. Nous lui avions déjà fait nos adieux à deux reprises auparavant, et Tom s'était accroché. Mais ce jour-là, les médecins nous avaient indiqué que la fin était imminente. Probablement.

Vingt-quatre heures plus tard, il luttait encore, et Ollie avait demandé à l'infirmière si elle pouvait donner à Tom de quoi « abréger ses souffrances ». Celle-ci lui ayant expliqué qu'elle ne disposait d'aucune substance – alors que Tom pouvait encore tenir quelques jours –, Ollie s'était emparé d'un oreiller et avait annoncé qu'il aimerait passer quelques minutes seul avec son père.

Tout le monde était parti d'un petit rire nerveux et épuisé – même Diana, contre toute attente, avait souri en expliquant à l'infirmière que son fils plaisantait. Mais l'humeur n'est pas à la blague, aujourd'hui. Tout est affreusement sombre.

J'apporte les boissons chaudes au salon et tends une tasse à Nettie, qui ne semble rien remarquer. Au bout d'une ou deux secondes, Patrick la prend et la pose sur la table basse.

— Il est peut-être un peu tôt pour parler des funérailles ? dis-je.

Il est trop tôt, en effet, mais je ne supporte plus ce silence, et de quoi d'autre pourrions-nous parler ? Nettie fixe l'écran noir de la télévision. Ollie, ses chaussures.

Seul Patrick me regarde et hausse légèrement les épaules.

— Je suppose que ça va dépendre du délai avant qu'ils ne nous remettent le corps, dit-il.

Nettie se raidit visiblement.

Je m'assois près d'Ollie, sur l'accoudoir du canapé.

— On peut l'envisager pour quand ?

— Il va sûrement y avoir une autopsie, répond Patrick. Ça prend du temps.

— Mais… pourquoi font-ils une autopsie ? interroge Nettie.

Elle balaie la pièce du regard, un peu hébétée, comme si elle venait juste de se réveiller.

— La police a dit qu'ils traitaient l'affaire comme s'il s'agissait d'un homicide, explique Ollie.

Les yeux de Nettie s'écarquillent. Tout le monde semble avoir oublié qu'on ne se regardait plus dans les yeux depuis un moment. Nous nous dévisageons, maintenant.

— Ils ont dit qu'ils étaient obligés de le traiter comme un homicide, dit Patrick, mais qu'ils ne pensaient pas que c'en était un. Les choses avaient l'air assez claires. La lettre, les… les objets.

— À ton avis, de quel genre d'objets s'agit-il ? demande Ollie. Une corde ? un pistolet ?

— Ollie !

Nettie est devenue si pâle qu'elle semble sur le point de défaillir. Le téléphone d'Ollie se met à sonner dans la pièce d'à côté. Ce doit être Eamon, son associé, pour appeler si tard. Je suis soulagée de voir qu'Ollie ne bouge pas pour aller répondre.

— S'ils pensent que ce peut être un homicide, dit Nettie, vont-ils aller interroger des gens ? Mener une enquête ?

— Je suppose que oui, répond Patrick, tête baissée.

— Mais qui vont-ils interroger ? demande Ollie. Qui aurait pu vouloir tuer maman ?

Lentement, un par un, Patrick, Ollie et Nettie tournent les yeux vers moi. Je baisse les yeux sur ma tasse de thé.

6

LUCY

Passé

— Pour respecter la tradition, dis-je à Claire, ma demoiselle d'honneur, il me faudrait aussi « quelque chose d'emprunté à un proche ».

Elle est assise dans le fauteuil de la chambre de mon père avec sur ses genoux Millie, sa fille de trois ans. Millie sera chargée de porter des fleurs pendant le mariage, rôle dont elle se réjouissait il y a quelques minutes encore, avant de se rendre compte que pour cela, elle doit passer par la case brossage de cheveux. Claire la tient maintenant fermement entre ses genoux en s'efforçant de démêler la tignasse de la petite rebelle, qui se tortille en pouffant comme si on la chatouillait avec des plumes.

— C'est bon, laisse-la, dis-je à Claire en regardant leur reflet dans le miroir. Ses cheveux feront bien l'affaire comme ça.

— Comment ça, tu n'as rien « d'emprunté » ? s'exclame Claire en lâchant sa fille, avant de reposer la brosse. C'est ton mariage, ça compte ! À ce propos, aurais-tu la moindre velléité de fuir en courant ? Vais-je devoir ouvrir cette fenêtre et te trouver un cheval pour t'enfuir au galop, façon Julia Roberts ?

— Absolument pas.

— Tu es sûre ? Sinon, je peux réserver une jument, au cas où l'envie de détaler te prendrait d'un coup. Pour fuir ta belle-mère, par exemple.

Je vérifie que je n'ai pas de rouge à lèvres sur les dents. Un rouge vif risqué pour un jour de mariage, mais je pense que ça ira.

— Laisse juste tourner le moteur de la voiture, ça devrait suffire.

Mes copines sont au courant de toute l'histoire de ma relation avec Diana, du moment où elle m'a qualifiée de « bien » à celui

où elle a précisé avec insistance ne pas être ma mère, au magasin de robes de mariée – sans oublier son insinuation quant au choix de ma robe, trop frivole, trop chère. Je lui concède qu'elle a eu raison sur ce dernier point. Je savais que je risquais de m'emballer au moment de choisir, mais quelle future mariée échappe à cela ? Au moins, j'étais assez raisonnable pour l'admettre ! Après le coup d'éclat de Diana dans la boutique, j'avais convaincu mon père, au grand dépit de la vendeuse, de me laisser le temps de réfléchir. Quelques jours plus tard, je convenais que Diana avait raison et que ce prix était ridiculement élevé – du vol caractérisé, comme elle l'avait dit. Peu après, en regardant l'album de mariage de mes parents, j'avais été séduite par la robe de ma mère. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt, moi qui avais toujours adoré porter ses vêtements ? Il ne se passait pratiquement pas un jour sans que je mette un manteau, un foulard ou un bijou issu de sa garde-robe. Cela me donnait l'impression d'être proche d'elle. Les jours où elle me manquait beaucoup, je pouvais porter plusieurs de ses affaires en même temps.

Je recule de quelques pas devant le miroir et contemple mon reflet. La robe de ma mère correspond au petit côté « rétro » conforme à la tradition. Une robe de soie ivoire des années soixante-dix, avec un col montant, des manches longues, une taille Empire et des boutons garnis partant de l'épaule pour remonter jusque sous le menton. Aussitôt que j'en avais parlé à papa, il avait sorti du grenier le précieux vêtement, soigneusement enveloppé dans du papier de soie trente ans auparavant. Le tissu comportait quelques taches jaunes, mais elles se trouvaient au niveau de la taille et pouvaient être dissimulées sous la large ceinture vert menthe que j'avais ajoutée à ma tenue. Le chapeau tambourin à voilette que j'ai finalement acheté dans la boutique de mariage représente, lui, le petit côté « actuel ». Et les boucles d'oreille en saphir qu'Ollie m'a offertes pour mon anniversaire apporte la « touche de bleu ».

— Bon, « quelque chose d'emprunté à quelqu'un », ensuite, dit Claire en désignant les diamants à ses oreilles. Tu veux prendre mes boucles d'oreille ?

— Pas possible, puisque les miennes et leurs saphirs constituent ma « touche de bleu »…

— Mes chaussures, alors ?

Claire fait deux pointures de plus que moi. En outre, ses escarpins sont roses, comme sa robe.

— Mon rouge à lèvres ? Ma pince à cheveux ?

Claire se démène, en vain. Mon maquillage, réalisée par une professionnelle, est parfait, et mes cheveux détachés en boucles souples n'attendent plus que mon chapeau à voilette. Millie, qui saute maintenant sur le lit de mon père, portera une couronne de fleurs, comme Claire.

On frappe doucement à la porte.

— Entre, papa !

J'ai beau avoir répété à mon père que cela ne lui porterait pas malheur de me voir avant le mariage, chaque fois que nous nous sommes croisés, ce matin, il s'est couvert les yeux. J'attends de voir apparaître sa tête barbue, aux paupières closes, mais la porte reste fermée.

— Papa ? Tu peux entrer !

— Lucy, c'est Diana Goodwin.

Claire et moi nous regardons, médusées. Diana est derrière la porte. Qu'est-ce qu'elle peut fabriquer ici ?

— Oh, bonjour Diana, dis-je d'une voix tremblante.

Pourquoi diable n'existe-t-il pas une règle qui interdit à la belle-mère de voir sa future belle-fille avant le mariage ?

— Vous… vous voulez entrer ?

Un bref silence, puis la poignée pivote, et le visage de Diana apparaît dans l'entrebâillement.

— Pardon de m'imposer comme ça. J'ai juste une petite chose à vous donner.

— Ah ?

J'ouvre en grand. Diana adresse un long sourire à Claire, et un autre un peu moins franc à Millie, qui s'interrompt au milieu d'un bond sur le lit de mon père, pour fixer ma belle-mère. On dirait qu'elle est aussi terrifiée que moi.

— Je vous laisse une minute, dit Claire en embarquant Millie, avant de filer vers le couloir.

Diana attend qu'elles partent pour entrer vraiment dans la pièce.

— Vous êtes ravissante, lui dis-je.

Je le pense sincèrement. Vêtue d'un haut en lin bleu marine sans manches et d'une jupe longue bleu clair, elle est pour une

fois maquillée – lèvres rouges, yeux charbonneux – et embaume comme un bouquet de fleurs fraîchement coupées. J'entraperçois tout à coup une Diana jeune, belle, et je comprends pourquoi Tom est toujours si fier à ses côtés.

— Merci, répond-elle. Vous aussi. J'ai appelé votre père ce matin pour voir si je pouvais être utile, et il m'a dit que vous n'aviez rien d'emprunté à quelqu'un.

Diana fouille dans sa pochette et en sort une boîte à bijoux en cuir bleu foncé à la bordure dorée.

— Je portais ça le jour de mon mariage.

Elle ouvre la boîte et en extrait un collier en argent avec un petit pendentif plat.

— C'est un nœud celtique qui symbolise la force. S'il ne va pas avec votre robe, vous pouvez le cacher sous le corsage.

— Oh, non, j'adore ! dis-je immédiatement. Pas question de le cacher. Je le porterai bien en évidence autour de mon cou.

Diana paraît aussi contente qu'elle puisse l'être. Elle passe derrière moi et je soulève mes cheveux pour lui permettre d'attacher le collier. Une fois le bijou en place, elle désigne mon chapeau et sa voilette.

— Voulez-vous un coup de main pour ajuster ça ?

— Oh… avec grand plaisir, oui.

Diana est grande, presque une tête de plus que moi. Je regarde ses yeux plissés par la concentration tandis qu'elle s'occupe de fixer le petit chapeau sur mes tempes. Elle arrange ensuite le petit voile autour de mon visage puis lisse l'arrière de ma robe. Naturellement, je pense alors à ma mère. Si elle avait été là, c'est elle qui aurait attaché mon collier et lissé ma robe. Une boule se forme dans ma gorge.

— Merci, dis-je en me tournant pour la serrer dans mes bras.

Elle se raidit légèrement, sans me rendre mon étreinte ni s'en dégager, mais je maintiens mon geste malgré tout. Diana est fine, osseuse. J'ai l'impression d'enlacer un sac de cintres. Au bout de quelques secondes, je m'écarte d'elle.

— Bien, fait-elle en se raclant la gorge. Je vais aller retrouver Ollie.

D'accord. Nous en resterons donc là. J'essaie de ne pas focaliser sur le fait qu'elle ne m'a pas rendu mon étreinte. Elle est tout de même venue me voir ! Et elle m'a apporté un magnifique bijou qui compte pour elle, celui qu'elle a porté pour

son propre mariage. Il y a déjà du progrès. Il faudra fêter cela.

Diana s'arrête juste devant la porte et se retourne brusquement.

— Dites, Lucy…

— Oui ?

— Ce collier, c'est votre « quelque chose d'emprunté à quelqu'un ».

— Oui, je sais.

Je le contemple à nouveau dans le miroir, émerveillée de sa perfection. Quand je pense que j'ai failli ne pas l'avoir !

— Bon, dit-elle. Parce que « emprunté », ça veut dire qu'il faudra le rendre.

Un silence s'installe.

— Bien sûr, j'avais compris, dis-je lentement.

Sur ce, Diana m'adresse un petit hochement de tête et sort de la chambre.

— Les filles prendront du champagne, dit Eamon à la serveuse en chemise blanche et pantalon noir. Je ne comprends pas grand-chose aux filles, mais je sais qu'elles veulent toujours du champagne.

Julia, la femme d'Eamon, approuve avec enthousiasme. Elle lève la tête vers la serveuse et désigne une bouteille de Dom Pérignon sur la carte.

— Excellent choix, dit l'employée du restaurant.

Ollie blêmit. Avant même que nous arrivions, il stressait déjà en pensant au coût du repas – avec Eamon, on ne donnait jamais dans le bon marché –, mais en arrivant dans la salle de l'Arabella's, avec ses nappes blanches et ses menus sans prix affichés… je l'ai vu paniquer. Et maintenant, du Dom Pérignon. Ce choix est d'autant plus frustrant que je suis enceinte de huit semaines. Je ne vais donc pas pouvoir en boire ni non plus révéler que je ne peux pas boire d'alcool, ce qui veut dire que je laisserai un verre plein hors de prix sur la table.

— Alors, où en est cette recherche d'une maison ? demande Julia une fois que la serveuse s'est éloignée.

Elle arbore une expression inquiète, comme pour prendre des nouvelles d'une maladie rare qu'on nous aurait récemment diagnostiquée.

— Vous savez, ajoute-t-elle, on est passés par un super notaire

quand on a acheté à South Yarra. On pourrait vous donner ses coordonnées.

Le fait qu'Ollie et moi soyons locataires ne cesse de surprendre tous les amis d'Ollie. Je crois qu'au bout d'un moment, ils ont dû penser que nous ne parvenions simplement pas à trouver ce qui nous convenait, en partant du principe que les parents d'Ollie règleraient la note dès que nous aurions sélectionné l'endroit qu'il nous fallait. Ce n'est malheureusement pas le cas. En réalité, depuis un an que nous sommes mariés, Ollie et moi économisons autant que nous le pouvons pour fournir un premier apport. En ce moment, avec nos deux salaires, nous gagnons correctement notre vie, mais bientôt, si tout se passe comme prévu, je resterai à la maison avec le bébé. Et aucun notaire ne nous accompagnera si nous n'avons pas déjà un apport conséquent.

S'il ne tenait qu'à moi, je répondrais illico que nous ne pouvons pas compter sur les parents d'Ollie pour payer la note, mais il se montre étrangement pudique sur ce genre de sujet. Je me contente donc d'un silence neutre.

— Pourquoi pas ? répond Ollie. Ça ne peut pas faire de mal.

Julia hoche la tête, ravie de pouvoir être utile, cependant qu'Eamon consulte déjà son téléphone pour transmettre le contact à Ollie. Parfois, j'ai vraiment du mal à comprendre à quel jeu jouent les amis d'Ollie, avec leur façon de toujours considérer un échec ou une déconvenue comme une « formidable opportunité pour prendre un nouveau départ dans la vie ». J'adorerais voir la tête de Julia et Eamon si nous leur disions : « En fait, nous avons du mal à payer notre loyer en ce moment, et je suis sûre que votre super notaire ne propose aucun bien dans les quartiers modestes que nous ciblons. Ha ha ha ! »

— Bien, revenons à nos moutons, fait Eamon en remettant son portable dans la poche de sa veste. Ça s'appelle S'meals !

Depuis que nous sommes arrivés, Eamon tente en vain d'expliquer à Ollie sa nouvelle activité. Allez savoir pourquoi, chaque fois que je le croise, cet homme semble concocter une nouvelle affaire géniale qui « va faire un tabac ». Il a un moment franchisé des sociétés de douches autobronzantes, avant de se lancer dans la fabrication de kits d'empreintes digitales pour enfants. D'après Ollie, il a rencontré plus ou moins de succès

dans ce genre d'opérations, mais on ne peut lui reprocher de ne pas être tenace. J'aurais juste aimé qu'il s'abstienne d'exposer son nouveau projet dans les moindres détails durant le repas, alors que tout le monde voyait bien qu'Ollie ne pensait qu'à sortir de ce restaurant en ayant moins de 500 dollars à régler.

— C'est un smoothie qui fait office de repas, reprend Eamon, à mon grand désespoir. On te livre les aliments frais, chez toi, dans des sacs sous vide, tu n'as plus qu'à les mettre dans ton blender, et le tour est joué !

Je hausse les sourcils.

— Donc… ce sont des fruits et des légumes livrés dans des sacs ? C'est tout ?

— Pas juste des fruits et des légumes, répond Eamon avec une touche de triomphe dans la voix. Des repas équilibrés sur le plan nutritionnel. Qu'on peut boire facilement à son bureau. Et voilà ! Tu as déjeuné.

— Comme les substituts de repas liquides, quoi ?

— Mais avec de vrais aliments frais, pas des trucs chimiques. Des superaliments.

Eamon a prononcé le mot « superaliment » au moins quinze fois depuis notre arrivée, et je brûle d'envie de lui demander ce que c'est, parce que je le soupçonne de ne pas le savoir. Mais une fois encore, pour Ollie et au nom de leur très vieille amitié, je m'abstiens.

— Intéressant. Eh bien, bonne chance ! dis-je à la place.

Il va en avoir besoin.

Mais Eamon ne m'écoute pas, il est concentré sur Ollie.

— Et toi, mon vieux, comment ça va ? Ça se passe bien, dans le monde du recrutement ?

— Pas mal, oui. J'ai fait un beau placement la semaine dernière, par exemple. Le type, Ron, avait soixante ans et ne bossait plus depuis six mois. Il avait vraiment besoin de cinq années de travail en plus pour pouvoir partir à la retraite, et tout le monde lui disait qu'il n'avait aucune chance, comme il était spécialiste d'un système informatique qui est maintenant obsolète. Je lui avais promis de lui trouver quelque chose et, un jour, la semaine dernière, *bam !* je tombe sur un client qui veut mettre à jour son progiciel de gestion intégrée d'un système que Ron a carrément créé dans les années quatre-vingt. Et maintenant, il est chef de la conversion des données dans cette

boîte. Ni Ron ni le type de la boîte n'arrivaient à y croire, tellement c'était inespéré.

Ollie rayonne littéralement. J'adore le voir ainsi. Il vit pour ça, pour trouver le bon poste au bon candidat, surtout ceux qui sont difficiles à placer. Pendant l'entretien, il écoute attentivement la personne qu'il a en face de lui, et au moment de se séparer, ils sont devenus copains. Malheureusement, cette façon de faire est peu valorisée dans un secteur qui fonctionne surtout en termes de chiffres et d'objectifs, raison pour laquelle la plupart des collègues d'Ollie ont pris du galon à des postes de management alors que lui reste à se démener pour trouver du travail à des candidats comme Ron.

— Super, fait Eamon. Mais ça fait un moment que tu es là-bas, non ? Tu ne songes jamais à aller voir ailleurs ? Tu as un bon carnet d'adresses, maintenant. Il ne faudrait pas t'enfermer, quand même… Tu ne vas pas bosser pour eux toute ta vie.

Ce petit discours sent le sous-entendu intéressé à plein nez. J'attends la suite.

— Vas-y, crache le morceau, dit Ollie, qui a visiblement interprété les choses de la même manière que moi. Tu veux m'associer à ton affaire, c'est ça ? ou qu'on lance un nouveau truc ensemble ? ou que j'investisse ?

Eamon tente d'avoir l'air offusqué.

— Quoi ? On ne peut plus s'intéresser à la carrière d'un vieux pote, maintenant ? Mais, puisque tu en parles… il n'est pas exclu que je cherche un partenaire, dit-il avec un grand sourire.

— Dans ton business de smoothies ?

— De substituts de repas, rectifie Eamon. Avec superaliments !

— Comment veux-tu que je puisse être utile là-dedans ?

En lui filant de l'argent, me dis-je. *Plus exactement, l'argent de ton père.* Voilà ce que doit penser Eamon.

— Ne te sous-estime pas comme ça, répond Eamon. Tu serais un super atout pour n'importe quelle boîte. Tu as le sens des relations humaines. Toutes les entreprises ont besoin de ça.

Ollie ne répond pas immédiatement et, l'espace d'un instant, je redoute qu'il envisage de considérer l'offre de son ami. Je le regarde. Il semble réfléchir. Sauf que cette proposition ne mérite pas un seul instant de réflexion. À moins que je sois passée à côté de quelque chose ? Son travail l'épanouit, non ? Cela

semblait évident tout à l'heure, alors qu'il racontait le placement de Ron. Un homme satisfait de son travail ne peut quand même pas envisager de changer de boulot sur un coup de tête, juste parce qu'un ami en parle pendant un dîner ?

— Avez-vous fait votre choix ? demande la serveuse qui apparaît soudain à notre table.

Hélas, non. Personne n'a eu l'occasion de jeter un œil au menu. Personnellement, j'ai soigneusement évité de le faire, par peur de découvrir les prix. Mais cette question me semble désormais bien dérisoire.

— Puis-je vous indiquer les spécialités du jour ? propose la serveuse devant notre silence. Nous avons une excellente poitrine de porc ce soir, et en poisson, du hoki avec sa croûte de parmesan.

— Donnez-nous quelques minutes de plus, s'il vous plaît, répond Eamon sans quitter Ollie du regard.

Il bave presque, prêt à fondre sur sa proie. Ollie regarde en l'air, les lèvres pincées, comme s'il cogitait intensément.

— Ollie, dis-je, dans une tentative désespérée pour intervenir avant de l'entendre lâcher une phrase qu'il regrettera.

— J'hésite… Porc ou poisson ?

Eamon explose :

— Comment ça, porc ou poisson ? Je croyais qu'on parlait de S'meals !

— De quoi ? fait Ollie en fronçant les sourcils. Ah, ton affaire de smoothies. Non, franchement, j'espère pour toi que ça cartonnera, mais je ne suis pas partant. Mélanger l'amitié et les affaires, c'est rarement une bonne idée, pas vrai ? Tout le monde le sait.

La main d'Ollie presse ma jambe sous la table, et je respire enfin. Mon mari a sa fierté, certes, mais il n'est pas idiot. Et quand il s'agit d'argent, Ollie a peut-être encore plus de jugeote que je ne le crois.

7

LUCY

Présent

Le lendemain, je me concentre sur les enfants. En dépit du débarquement inopiné de la police hier soir, ils ne semblent s'inquiéter de rien, même si Edie a eu droit à sept sucettes glacées (alors que la règle est de deux par jours maximum) et qu'Archie et Harriet ne sont allés ni au karaté ni à la gym ; nous leur avons même laissé leurs écrans jusqu'à midi. Mais il faut leur avouer, maintenant. Sans forcément rentrer dans les détails, nous devons au moins les informer de la mort de Diana. Nous pouvons leur dire que nous ne savons pas encore pourquoi, que les docteurs se penchent sur le sujet. Cela devrait leur suffire. D'ailleurs, ils se satisferont sûrement d'un simple « Elle était très vieille ».

Je regarde Ollie. Après son incrédulité d'hier, il semble avoir plongé dans le stade suivant du deuil, que je ne saurais identifier pour autant. Il est resté muet toute la matinée, exception faite de quelques étranges réactions émotionnelles. Comme tout à l'heure, quand Harriet a glissé sur un coussin en effectuant un genre d'arabesque improvisée, pour se retrouver cul par-dessus tête. Tombée à la renverse, elle s'est mise à pleurer. Ollie l'a regardée une seconde ou deux, et, bizarrement, il s'est mis à rire. Le temps que je rejoigne Harriet pour la consoler, il était littéralement plié en deux.

J'intercepte le regard d'Ollie, sur le canapé, et articule silencieusement : « On leur en parle maintenant ? »

Je m'attends à moitié à ce qu'il reste perdu dans ses pensées, mais il hoche la tête, s'empare de la télécommande et éteint la télévision.

— Hé ! s'indigne Archie.

Harriet et Edie nous dévisagent. Je m'assois sur l'accoudoir

du canapé tandis que les yeux des enfants retournent vers l'écran noir, plus rassurant que nos têtes.

— Les enfants, on a deux mots à vous dire.

— Quoi ? marmonne Archie en se débarrassant de la télécommande de la box.

— Une nouvelle très triste.

Archie et Harriet font volte-face. Ces derniers mots ont retenu toute leur attention. Ils ont vu suffisamment de films pour enfants pour savoir ce que cela peut signifier – d'ailleurs tous les parents ne meurent-ils pas dans ces films-là ?

Ils ont été très perturbés par la mort de Tom. Archie a recommencé à faire pipi au lit, et Harriet s'est mise à avoir des crises d'angoisse lorsque Ollie rentrait un peu en retard du travail. « Est-ce qu'il est mort ? » me demandait-elle en me fixant gravement, les yeux ronds comme des soucoupes. Edie a été moins touchée, mais c'est différent, cette fois : elle est plus grande, et elle adore Dido – c'est le petit nom que Diana voulait qu'on lui donne. Ils adorent tous Dido. Ils l'adoraient.

Je respire à fond.

— Dido est décédée hier.

Harriet est la première à réagir. Elle porte les deux mains à sa bouche et se met à respirer bruyamment. Il y a quelque chose de factice dans son attitude, comme si elle rejouait une scène vue à la télévision.

Archie ne bronche pas. Je me tourne vers lui.

— Tu as entendu, mon chéri ?

Il acquiesce. Son visage est sombre, mais moins que si je l'avais privé de glace pour le dessert, par exemple.

— Dido est décédée, répète-t-il en hochant la tête.

Harriet ôte les mains de son visage et éclate de rire.

— Dido décédée. Ça rime !

Elle se laisse tomber à la renverse sur le canapé en riant comme une folle.

— Mais non, ça rime pas, andouille, dit Archie.

— Si, ça rime.

— Non.

— Si !

— Les enfants ! Vous avez compris ce que je viens de dire ? Vous vous souvenez de la mort de papy ? Quand il est parti au ciel et qu'on ne pouvait plus le voir ? Eh bien… c'est au tour de

Dido, maintenant. Dido est décédée.

Harriet se remet à rire.

— Pardon, mais je trouve ça trop rigolo !

Un gloussement s'échappe de la bouche d'Archie. Et, bien sûr, Edie se joint alors à eux, quoiqu'elle n'ait pas la moindre idée de ce qui se passe.

— Vous n'êtes pas tristes de savoir que Dido est morte ? lance soudain Ollie d'une voix un peu tremblante.

Je me tourne vers lui, craignant qu'il se mette à pleurer. Ce qui ne serait pas mauvais en soi – le moment serait juste mal choisi. Les enfants s'aperçoivent de sa peine et cessent de rire l'un après l'autre.

— Si, dit Archie sans paraître vraiment attristé.

Il semble dire ce qu'on attend de lui ; et Archie a toujours été un enfant obéissant. Edie fixe ses pieds, fascinée par l'endroit où son gros orteil perce sa chaussette. Harriet roule des yeux en inspectant ses ongles couverts d'un vernis rose à paillettes.

— Moi, je suis pas triste, murmure-t-elle.

Je la regarde, perplexe.

— Et pourquoi est-ce que tu n'es pas triste, Harriet ?

Elle hausse les épaules.

— Dido était pas gentille avec toi. J'aime pas les gens qui sont méchants avec ma maman.

Ollie et moi échangeons un regard.

— Ça va être bien mieux maintenant qu'elle est plus là, hein, maman ? continue Harriet.

Elle se lève d'un bond et s'élance en étendant bras et jambes, tentant probablement une nouvelle figure. Mais elle rate son coup et, cette fois, tombe à plat ventre, face contre terre. Elle hurle. Edie pousse un cri perçant. Et Archie, avec un temps de retard, éclate brusquement en sanglots.

8

DIANA

Passé

Je m'arrête au feu tricolore, tourne la tête et regarde l'énorme ours en peluche sur le siège passager. Évidemment, c'est Tom qui a acheté ce truc ridicule, et en plus, il a tenu à ce que ce soit moi qui l'emporte à la maternité pour l'offrir à Lucy.

— Mais pourquoi ? lui ai-je dit au téléphone. Ce n'est pas comme si Archie allait pouvoir jouer avec dans quelques jours !

— C'est notre premier petit-fils, a-t-il rétorqué. Et je suis sûre que Lucy va adorer ce nounours.

Sur ce point, il avait sûrement raison. Sa parfaite compréhension de la psychologie de notre belle-fille n'avait d'égale que mon incompréhension pour elle. Lucy a donné naissance à Archie très tôt ce matin, après un travail bref et compliqué. Tom a voulu se rendre à l'hôpital dès que la nouvelle est tombée, mais je suis parvenue à le convaincre d'attendre quelques heures, pour les laisser un peu seuls avec le bébé. Mais maintenant, même moi, j'ai hâte d'y être. Tom passera directement en sortant du travail, nous nous retrouverons là-bas.

Mon téléphone sonne. Je sélectionne le mode « haut-parleur » et décroche.

— Allô ?

Une respiration laborieuse se fait entendre, suivie d'un :

— Madame Diana ?

Je reconnais tout de suite cette voix.

— Ghezala ?

Cette jeune femme enceinte de vingt-deux ans est arrivée d'Afghanistan en Australie il y a cinq mois. Je lui ai rendu visite régulièrement ces dernières semaines, pour lui donner un landau, un couffin ou des habits pour nourrisson ; à chaque fois, Ghezala m'a offert du thé, et nous en avons profité pour

papoter. Son anglais étant dans un premier temps assez limité, nos conversations se résumaient souvent à la liste de ce qu'elle mangeait au petit déjeuner, aux prévisions météo des prochains jours ou à ce qu'elle avait regardé à la télévision. Et pourtant, j'appréciais la simplicité de ces moments.

— Madame Diana ? répète-t-elle en haletant. Le bébé…

Je me gare sur le bord de la route tout en procédant à un rapide calcul. Nous sommes quelques semaines en avance sur le terme ; rien de dangereux a priori, mais ce serait tout de même une naissance prématurée. Et Ghezala n'a ni famille ni amis en Australie. Seul son compagnon, Hakem, est sur place. Seulement, je doute de ses capacités à accompagner un accouchement.

— Vous devez aller à l'hôpital, Ghezala. Vous vous souvenez du bon que je vous ai donné, pour prendre un taxi ? Appelez-les et servez-vous de ce papier pour payer le chauffeur. Ghezala ? Vous vous rappelez où est ce bon ?

J'entends les gémissements typiques d'une nouvelle contraction, et patiente. Ghezala est incapable de parler pendant qu'elles surviennent et cela m'inquiète ; je me demande si je ne devrais pas appeler une ambulance.

— Ghezala, dis-je quand son souffle se calme. Avez-vous le bon pour le taxi ?

— Je… je ne sais pas.

Elle semble épuisée. Sans réfléchir, j'ai déjà fait demi-tour pour prendre la direction de chez elle, mais il y a une bonne vingtaine de minutes de route.

— Ghezala, où est Hakem ?

— Dehors.

Je me retiens de pester « Qu'est-ce qu'il fiche dehors ? » et préfère lui demander :

— Sur une échelle de un à dix, à combien estimez-vous votre douleur ?

— Euh… quatre, peut-être.

J'ai l'impression que le quatre de Ghezala serait un onze pour la plupart des femmes. Une nouvelle contraction l'assaille au souffle suivant.

— Ghezala, écoutez-moi. Je vais appeler une ambulance.

— Non. Vous pouvez… vous pouvez venir, madame Diana ?

— Je suis en route vers chez vous. Ghezala…

La ligne est soudain coupée. J'essaie de rappeler, sans obtenir de réponse.

J'arrive chez elle vingt-cinq minutes plus tard et trouve Hakem devant la maison, en train de fumer une cigarette. Je bondis de ma voiture et cours vers lui.

— Hakem ! Où est Ghezala ?

Il désigne la maison d'un signe de tête.

— À l'intérieur.

— À l'intérieur ? Pourquoi n'y êtes-vous pas avec elle ?

Il me regarde comme si je venais de lui suggérer de prendre une semaine de vacances aux Bahamas. J'ai la nette impression qu'il fait preuve de mauvaise volonté.

— Avez-vous appelé une ambulance ?

Il se détourne et tire une bouffée de sa cigarette.

— Vous vous prenez peut-être pour notre sauveuse, mais vous ne savez rien. Vous n'êtes pas comme nous. Pas comme Ghezala.

— Hakem. Avez-vous appelé une ambulance ? répété-je entre mes dents, en détachant chaque mot.

Il fait un pas vers moi. Le blanc de ses yeux est jaune, parcouru de petites veines rouges.

— Non, je n'ai PAS appelé d'ambulance, répond-il en imitant mon intonation.

Hakem est costaud et doit bien avoir trente ans de moins que moi, mais je suis exactement de la même taille que lui. Je redresse mes épaules et le regarde droit dans les yeux.

— Inutile d'essayer de m'intimider, jeune homme. Vous n'en sortirez pas gagnant.

C'est faux, naturellement. Je ne fais évidemment pas le poids devant lui, mais s'il y a une leçon que j'ai apprise, dans la vie, c'est que les batailles se remportent avec la force de l'esprit, pas avec les muscles. Le bébé de Ghezala doit arriver dans de bonnes conditions ; voilà ce que j'ai en tête à cet instant, et rien ne pourra m'en détourner.

Je soutiens encore le regard de Hakem quand il lève enfin les mains en signe de capitulation.

— Appelez une ambulance, dis-je tandis que la porte moustiquaire claque entre nous. Tout de suite !

Je trouve Ghezala sur le carrelage de la cuisine, des coussins sous le dos. Je glisse et manque de chuter dans une flaque, puis me rends compte que la tête du bébé est déjà sortie. Trop tard

pour l'ambulance, me dis-je en tombant à genoux près d'une Ghezala tremblante. Elle pousse un profond gémissement, et j'ai juste le temps d'attraper un torchon avant qu'un petit bébé rose et souillé de sang ne me tombe littéralement entre les mains. C'est un garçon. Je l'enveloppe dans un torchon et le frictionne vigoureusement jusqu'à ce qu'il pousse un cri perçant.

Cela me propulse dans le passé. *Le lit une place avec le clair de lune entrant par la fenêtre. Le bruit bref et mat suivi d'un sentiment d'éclatement au plus profond de moi. La buée de mon souffle haletant dans la pièce.*

Hakem se trompe, je ne suis pas différente de Ghezala. Nous sommes exactement pareilles.

9

LUCY

Passé

— Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ?

Tom déplace un peu le petit Archie sur ses genoux et consulte sa montre. Diana devrait être à la maternité depuis une heure déjà, et elle apporte une surprise, m'a-t-il dit (avant de cracher le morceau trente secondes plus tard : c'est un nounours géant). Il frétille littéralement d'impatience à l'idée de l'offrir à son petit-fils, lequel n'a que six heures de vie derrière lui. Sacré Tom.

Depuis l'annonce de ma grossesse, Tom est l'incarnation même du grand-père dévoué – se mettant à genoux devant mon ventre à chaque visite pour « parler » au bébé, ou y posant une main pour le sentir bouger. Diana l'a rabroué plus d'une fois : « Laisse-la respirer un peu ! » Mais cela ne me dérange pas. À vrai dire, je préfère le côté tactile de Tom à la froideur de Diana, qui a à peine évoqué l'existence du bébé. Je m'étais préparée au fait que ma grossesse avait peu de chance de nous rapprocher, mais j'ai tout de même été déçue de ne constater aucun réchauffement dans nos relations à cette occasion.

L'alarme de mon téléphone se déclenche, me signalant un intervalle de trois heures depuis la dernière tétée d'Archie. Je pose un oreiller sur mes jambes et fais signe à Tom de me passer mon fils. Il s'exécute, manipulant le bébé comme s'il était en cristal, puis recule en détournant ostensiblement le regard tandis que j'ouvre mon soutien-gorge d'allaitement.

— Mais où peut-elle bien être, à la fin ? s'impatiente-t-il en regardant encore son téléphone.

— Coincée dans les bouchons ? suggère Ollie.

Il est étendu sur le lit près de moi, à regarder le match de foot à la télévision, mais ses yeux reviennent se poser sur Archie

toutes les trente secondes, comme pour s'assurer que son fils ne s'est pas enfui.

— Je lui ai envoyé deux messages, dit Tom. J'espère qu'elle n'a pas eu un accident.

Je lève Archie jusqu'à mon sein et essaie de le faire téter, mais le petit trésor dort encore profondément. Je souffle doucement sur son visage, comme me l'a montré l'infirmière ; sans succès. Il ne bronche pas.

— Vous n'avez qu'à l'appeler, dis-je à Tom. Au moins, vous serez rassuré.

À vrai dire, je suis pressée qu'elle arrive, moi aussi. J'ai des douleurs consécutives à l'accouchement, je me sens au bord des larmes et il y a un peu trop de testostérone dans cette chambre. Et avant l'arrivée de Tom, j'ai reçu une visite de mon père ; j'ai beau apprécier toute cette présence masculine, j'ai grand besoin d'une figure maternelle pour me réconforter.

En outre, au fond de moi, j'ai douloureusement conscience du fait que c'est un peu notre dernière chance, à Diana et moi. Si elle ne me témoigne pas plus d'affection après lui avoir donné son premier petit-fils, c'est qu'il ne restera plus guère d'espoir.

— Oui, répond Tom. Vous avez raison, je vais l'appeler.

Il s'apprête à le faire lorsque la porte s'ouvre brusquement sur Diana. Nous la regardons tous avec surprise. Elle a l'air agitée, et on se demande d'où elle sort. Son pantalon en lin est mouillé et taché aux genoux, sa chemise toute froissée. Je ne l'ai jamais vue aussi négligée.

— Di ! fait Tom en se levant. Ça va ? Tu n'as rien ?

— Ça va. Désolée pour le retard, j'ai eu un… bref, peu importe, je suis là maintenant. Oh.

Elle s'arrête à quelques pas du lit et inspire profondément.

— Le voilà.

Archie ne manifestant aucune intention de se réveiller ou de téter, je le tourne vers sa grand-mère, un sourire aux lèvres.

— Oui, le voilà.

Diana reste plantée sur place pendant un moment. Peut-être est-ce le fruit de mon imagination, mais il me semble que ses yeux sont humides. Ce qui illico fait monter les larmes aux miens.

— Vous voulez le prendre ?

Elle reste silencieuse quelques instants avant de hocher

lentement la tête. Puis elle se lave les mains à l'évier avec beaucoup de soin avant de s'asseoir au bord de mon lit. Je lui tends Archie ; elle le saisit délicatement, en maintenant bien sa petite tête.

— Salut, petit bonhomme, dit-elle tout bas. Je suis très contente de te voir.

Tom se lève de sa chaise et se poste à côté de Diana pour regarder son petit-fils. On n'entend plus que le souffle paisible de la respiration d'Archie. Pendant quelques instants, je me sens détendue et comblée.

— Où est le nounours ? demande soudain Tom à Diana.

— Oh.

Elle lève les yeux, l'air de nouveau perturbée.

— En fait, il se trouve que ma… ma protégée a accouché tout à l'heure. C'est la raison de mon retard. Et, comme…

Un silence pesant s'installe. La mâchoire de Tom se décroche.

— … comme elle n'avait aucun jouet pour le bébé, je me suis dit que… enfin…

Je ne sais pas pourquoi – n'ayant aucun goût particulier pour les nounours, et n'étant pas convaincue qu'Archie ait besoin d'en avoir un dès aujourd'hui –, mais je prends très mal le fait que Diana ait donné cet ours à un autre enfant. Cela me fait l'effet d'une trahison.

— On en rachètera un pour Archie, finit-elle par dire.

— Oui, renchérit Tom en essayant de se ressaisir. Évidemment. On va l'acheter cet après-midi même. Vous l'aurez dès ce soir !

— Eh, eh, on se calme avec ça, intervient Ollie en levant les mains. Archie n'a pas besoin d'un nounours géant, et encore moins dès maintenant, me semble-t-il.

Il sourit, content d'être l'homme raisonnable, le pacificateur du groupe.

— Personnellement, poursuit-il, je pense que ce nounours est bien mieux chez cette dame et son bébé. De toute façon, nous n'avons pas de place pour un ours géant à la maison, pas vrai, Lucy ?

Et tous de se tourner vers moi. Je baisse les yeux.

— Je vais reprendre Archie, dis-je en retirant mon bébé des bras de Diana. Il faut qu'il mange.

10

DIANA

Passé

Je frappe trois coups vifs à la porte d'Ollie et Lucy. Cette légère brusquerie est probablement le fruit des doutes qui me taraudent. Archie a déjà deux semaines. Lucy va-t-elle apprécier que je débarque ainsi sans prévenir ? ou pas du tout ? Qui sait ? Tom, lui, est déjà passé à plusieurs reprises, bien entendu, sans se demander s'il serait le bienvenu ou non. Son assurance fonctionne à merveille. On verra si mon manque d'assurance donne d'aussi bons résultats.

En vérité, c'est à cause de ce maudit nounours que je ne suis pas venue plus tôt. Lorsque je l'ai donné à Ghezala, j'étais certaine de faire ce qu'il fallait. Cet ours allait sûrement rester comme le plus beau jouet que l'enfant ait eu de toute sa vie. Devant les larmes versées par Ghezala à ce moment-là, j'ai su que mon geste était le bon.

Seulement, j'aurais dû me douter que Tom parlerait de ce nounours à Lucy et Ollie. J'avoue m'être sentie coupable quand je suis arrivée à la maternité, en retard et les mains vides. J'aurais dû faire mieux pour mon premier petit-fils. J'aurais dû faire mieux pour Lucy.

Alors aujourd'hui, je vais faire mieux.

Je frappe de nouveau à la porte, malgré une furieuse envie de retourner dans ma voiture et de rentrer chez moi. Mais que ferais-je alors du poulet ? Dubitative, je regarde sa forme grotesque dans le plastique bleu. Lucy doit dormir ou se reposer pendant que le petit fait la sieste. S'il fait une sieste. D'après Ollie, depuis sa naissance Archie dort très peu. L'infirmière pédiatrique dit qu'il souffre de coliques. La dernière chose que doit souhaiter Lucy, c'est bien de voir débarquer sa belle-mère à l'improviste.

Je devrais faire demi-tour avec mon poulet.

— Diana ?

Je lève les yeux. Vêtue d'un jogging gris et de gros chaussons roses, Lucy a ouvert la porte. Malgré son petit sourire, il est clair qu'elle n'est pas ravie de me voir. Archie est perché sur son épaule, pleurant tout ce qu'il sait.

— En voilà une surprise, ajoute-t-elle en écartant une mèche de cheveux de son visage.

— Oui. Je, euh… je vous ai apporté un poulet.

Je suis bien consciente que c'est un cadeau bizarre ; je ne suis pas idiote. Mais quand Ollie était bébé, quelqu'un m'a un jour apporté un poulet à la maison, et j'ai trouvé ce geste extrêmement touchant et attentionné. C'était bien avant l'époque des Uber Eats et autres livraisons à domicile, et la simple idée de devoir m'habiller et d'emmener le bébé au supermarché était pour moi une véritable épreuve. Alors je me suis dit qu'aujourd'hui, je pourrais raconter cela à Lucy, et… je ne sais pas… que cela pourrait devenir une sorte de tradition dans la famille Goodwin, d'apporter un poulet aux femmes qui viennent d'avoir un bébé. Sauf que là, maintenant, je me sens vraiment bête.

— Ah, fait-elle. Eh bien, entrez, je vous en prie.

Je la suis à l'intérieur, non sans remarquer la trace de vomi de lait sur l'épaule de Lucy, ainsi qu'une autre, plus bas, dans son dos. Archie étire ses petites mains et je suis aux premières loges pour regarder sa jolie petite bouille tandis qu'il continue de s'époumoner. Le petit chou.

Le salon est un véritable souk. Il y a du pop-corn renversé par terre, un bol de céréales en train de figer sur la table basse. Des paquets de lingettes pour bébé, des sachets pour couches usagées et de la vaisselle sale un peu partout. Dans un coin de la pièce, je vois une couche sale roulée en boule, sans sachet. Je dois me contenir pour ne pas laisser paraître mon dégoût.

— J'ai fait le ménage hier soir, se justifie Lucy, mais… Archie n'était pas bien… il a des coliques… et je n'ai pas le temps de…

— Je m'en charge.

Je ne peux pas rester au milieu d'un tel bazar une minute de plus. En outre, faire le ménage est dans mes cordes – bien plus qu'échanger des banalités. Et le petit Archie doit être affamé, pour pousser des cris pareils.

— Asseyez-vous et donnez-lui la tétée, Lucy.

— Vous êtes sûre que…

— Sûre, oui.

Je dépose le poulet dans la cuisine et me mets au travail. Je prends la couche usagée et l'emballe avant de la jeter dans la poubelle de dehors, puis ramasse la vaisselle sale et empile tout ça dans l'évier. Je ne comprends pas comment on peut vivre dans une bauge pareille. La dernière fois que je suis venue – c'était pour l'anniversaire d'Ollie, je crois –, les lieux ressemblaient pourtant à une véritable maison témoin, avec fleurs fraîches, coussins et musique douce. La pauvre Lucy avait passé la soirée entière à transpirer devant ses fourneaux pour nous préparer une sorte de banquet vietnamien absolument ridicule. J'avais prévenu qu'elle pourrait aussi commander et se faire livrer, mais elle avait insisté, disant qu'elle tenait à tester cette nouvelle recette.

Juste Ciel.

Je vide et remplis le lave-vaisselle puis m'apprête à le lancer quand je remarque quelque chose dans le four : une demi-douzaine de vieux nuggets de poulet. Durs comme la pierre. *Du Lucy tout craché, ça,* me dis-je. Famine ou festin, c'est selon.

Elle arrive derrière moi à l'instant où je sors du four le plateau de nuggets.

— Oh ! Oh mon Dieu… Ollie a dû les oublier, ça lui arrive tout le temps. Laissez-moi faire.

Elle me retire le plateau des mains, cependant qu'Archie hurle sur son épaule. J'ai envie de lui demander de s'occuper de son bébé et de me laisser gérer la cuisine, mais j'ai déjà essayé et, visiblement, ça ne marche pas. Que faire ? Il est si facile d'être à côté de la plaque, pour une belle-mère. On dirait qu'il existe mille lois à respecter, sauf qu'elles ne sont écrites nulle part. S'impliquer mais ne pas s'imposer. Soutenir mais ne pas envahir. Rendre service vis-à-vis des petits-enfants, mais sans empiéter sur le rôle des parents. Offrir sa sagesse, mais pas de conseils. De toute évidence, je ne maîtrise pas cette liste. Le poids des contraintes m'intimide au point de me décourager. Le plus agaçant, c'est de songer que le beau-père, lui, ne risque presque jamais le faux pas. Il doit se montrer accueillant, rien de plus.

Archie attend toujours son repas ; il remonte ses petites jambes vers son ventre tandis que Lucy se débat avec son

plateau gras. De près, je constate les traces de la fatigue sur son visage. Elle a des boutons au menton et, il faut bien le dire, elle ne sent pas la rose. Une vieille tache macule son tee-shirt… de la sauce spaghetti, on dirait.

— Lucy, laissez-moi faire, je vous en prie.

Il y a un soupçon de supplication dans ma voix, que cela me plaise ou non.

— Posez-vous donc et donnez à manger à ce bébé. Allez !

J'ai dû le dire comme il le fallait, car Lucy acquiesce et disparaît dans le salon. Je pousse un long soupir. Il est rare que j'agisse de façon appropriée avec Lucy, et ce n'est pourtant pas faute d'essayer. J'ai fait de mon mieux, par exemple, en lui prêtant mon bien le plus précieux, mon collier à pendentif celtique, le jour de son mariage. Ma propre belle-mère, Lillian, me l'avait prêté pour mon mariage. C'est un symbole de force – Lillian l'avait acheté pour tenir le coup pendant que le père de Tom était parti à la guerre. Elle me l'a légué dans son testament, avec un petit mot : « Pour que tu sois forte. » Je songe maintenant que j'aurais peut-être dû raconter cette histoire à Lucy quand je le lui ai prêté. Ce que je peux être bête.

— Il a pleuré comme ça toute la journée ? dis-je à Lucy une fois la cuisine rangée.

Je lui apporte une tasse de thé, que je pose sur la table basse. Archie est allongé sur les jambes de sa mère, rouge et hurlant toujours malgré la tétée qu'il vient de prendre.

— Toute la journée, tous les jours, dit-elle. Et toute la nuit, toutes les nuits.

— Avez-vous essayé des remèdes anti-coliques ? suggéré-je en m'asseyant près d'elle. Quand Ollie était bébé, ça lui faisait du bien.

— Oui. J'ai tout essayé.

— Vous permettez ?

— Allez-y, consent-elle avec un haussement d'épaules.

Je prends Archie et le place verticalement contre la poitrine de sa mère, afin que sa tête soit blottie sous le cou de Lucy. Puis, je lui tapote le dos assez fermement. Un rot lui échappe presque instantanément – un rot sonore, profond, caverneux, tout à fait disproportionné par rapport à la taille de son auteur. Force est d'admettre que la chose se révèle extrêmement satisfaisante. Pendant quelques instants, Archie semble sur le point de

pleurer ; mais il ferme bientôt les yeux et s'endort d'un coup.

— Voilà, dis-je gaiement.

Lucy me regarde comme si j'étais une extraterrestre.

— Comment avez-vous fait ?

— Pour le faire roter ? Oh, Lucy. Ne me dites pas que vous ne l'avez jamais fait roter.

Les larmes lui montent aux yeux. J'ai gaffé.

— Eh bien, il faut le faire roter après chaque repas, dis-je avec empressement. Parfois même pendant. Sinon, l'air se bloque à l'intérieur et ça lui fait mal au ventre.

— D'accord, dit-elle en opinant. Je vais le faire.

On dirait que personne ne lui a jamais donné le moindre conseil sur la manière de s'occuper d'un bébé.

— Bien. Maintenant, couchez-le et allez dormir un peu. Je vais mettre le lave-vaisselle en route avant de partir.

Lucy paraît surprise.

— Ah bon, mais… vous ne restez pas un peu ?

Je sais ce qu'il faut répondre à cela. Personne ne souhaite réellement que sa belle-mère s'attarde. Le bébé dort et la maison est rangée. C'est le moment de partir. Voilà au moins une chose dont je suis parfaitement sûre.

— Non, non. J'ai à faire. Il faut que je file.

Je rassemble mes affaires et lance le cycle de lavage. Une fois dehors, je me rends compte que je n'ai pas raconté l'histoire du poulet.

11

LUCY

Présent

Depuis trois jours que Diana est morte, je n'ai pas cuisiné une seule fois, fait la moindre lessive ou la moindre course au supermarché. Je n'ai pas rappelé une seule fois à l'ordre les enfants, ni ne les ai aidés à faire leurs devoirs, ni ajouté de légumes à la sauce spaghetti. Bref, je n'ai pas fait un seul truc normal. J'ai l'impression que nous sommes coincés dans un vide figé, hors du temps, pendant que le reste du monde continue de tourner autour de nous.

Les deux grands sont retournés à l'école aujourd'hui, mais Ollie n'a pas encore repris le travail. Cela me surprend, même si sa mère est morte. Depuis deux ans, mon mari, auparavant dépourvu d'ambition, est devenu un vrai malade du boulot, capable de travailler le soir, le week-end et les jours fériés. Et le voilà assis près d'Edie sur le canapé, le regard perdu. De temps en temps, je vais le voir et je lui fais part de ma tristesse et de mon désarroi, de mon regret de ne pouvoir rien faire pour améliorer la situation. Et chaque fois, je me demande : est-ce que je le regrette vraiment ?

Je vais dans la cuisine, décidée à réinstaurer un peu d'ordre et de saine routine. Je crois que c'est le moins que je puisse faire. Une pile de courrier non ouvert est posée au bout du plan de travail ; je commence par là et ouvre chaque enveloppe, avant d'en sortir chaque document, l'un après l'autre.

Le premier est un relevé bancaire. Habituellement, je ne les regarde même pas – étant la première à me charger de la tenue de la maison et des enfants, je suis contente de laisser Ollie gérer les aspects financiers, ce qui me semble être une juste répartition des tâches au foyer plus qu'un raisonnement sexiste. Seulement, lorsque j'aperçois le chiffre du bas de la colonne –

un débit, et non un crédit –, je ne peux m'empêcher de vouloir regarder ça de plus près. Je vérifie le titulaire du compte en haut de la page : Cockram Goodwin. Cockram est le nom d'Eamon, désormais l'associé d'Ollie. Comment diable ont-ils pu creuser un découvert pareil ? Et surtout, comment se fait-il qu'Ollie ne m'en ait pas parlé ?

Je m'apprête à lui poser la question quand on frappe à la porte d'entrée. Je regarde Ollie, qui ne semble pas réagir, trop perdu dans ses pensées.

— J'y vais, dis-je sans que personne m'écoute.

Deux personnes sont là, sur le seuil, sans uniforme mais clairement de la police. C'est ce que me dit mon intuition… ainsi que le badge porté par la femme.

— Bonjour, je suis l'inspecteur Jones, dit-elle. Et voici l'inspecteur Ahmed.

— Bonjour.

Ce ne sont pas Simon et Stella, les jeunes flics qui nous ont informés du décès de Diana. L'inspecteur Jones doit avoir une quarantaine d'années, elle est mince et de taille moyenne. Son visage est assez séduisant, légèrement masculin, encadré de cheveux châtain avec des reflets blonds, coupés au carré. Elle porte des vêtements simples et pratiques – chemise blanche, pantalon bleu marine – mais assez ajustés pour suggérer qu'elle est fière de sa silhouette.

— Et vous-même, vous êtes… ?

— Oh, pardon. Euh… Lucy Goodwin.

— La belle-fille, dit Jones en hochant la tête. Toutes nos condoléances.

Ahmed incline la tête. Il perd un peu ses cheveux noirs, on aperçoit le cuir chevelu au sommet de son crâne.

— Pouvons-nous entrer ? demande-t-elle.

Je m'écarte pour les laisser passer.

— Jolie maison, commente Jones.

— Merci, réponds-je sans trop y croire.

Notre maison n'est pas particulièrement jolie, mais j'imagine que les agents de police ont l'habitude d'en voir de beaucoup moins belles.

— Que puis-je faire pour vous ?

Une photo de mariage attire le regard de Jones, qui prend quelques instants pour la contempler.

— C'est une belle photo. Est-ce votre belle-mère, ici ?

Elle désigne Diana, qui prend la pause à la gauche d'Ollie.

— Oui. C'est Diana.

— J'imagine que c'est un moment difficile pour toute votre famille. Étiez-vous très proche de votre belle-mère ?

Jones continue de regarder la photo ainsi que les autres accrochées au mur, l'air peu intéressée par la réponse à venir.

— C'est compliqué.

— Comme toujours, non ? dit-elle avec un sourire. La mère de mon ex était un cas, j'arrivais à peine à rester dans la même pièce que cette peau de vache. Ça a fini par détruire mon couple. Et vous ? C'était à ce point-là aussi ?

— Oh, nous, c'était… un peu compliqué, c'est tout.

Jones et Ahmed avancent dans le couloir, s'arrêtant pour regarder toutes les photos. Il me semble que des deux, c'est elle qui est à la manœuvre, en dépit de son plus jeune âge et, surtout, bien sûr, du fait qu'elle est une femme. Au milieu de toutes mes angoisses, la féministe en moi parvient tout de même à se réjouir pour elle.

— Passiez-vous beaucoup de temps ensemble, en famille ? continue Jones. Les anniversaires, Noël, ce genre de moments ?

Je pense au dernier Noël que nous avons passé avec Diana. Aux paroles blessantes, aux mines renfrognées, aux cris autour de la dinde. Pas vraiment l'image d'une famille idéale.

— Excusez-moi, de quelle section de la police êtes-vous, m'avez-vous dit ?

L'espace d'un instant, j'ai l'impression d'être un personnage de *New York, unité spéciale* – ma seule référence en matière de flics se pointant à votre porte.

— Nous sommes de la brigade criminelle, répond posément Jones.

— Lucy ? lance Ollie depuis le salon. Qui est là ?

J'inspire à fond et pénètre dans la pièce, talonnée par les deux policiers. La porte donnant sur l'arrière de la maison est grande ouverte et Edie semble s'être évaporée – un ballon a dû atterrir dans le jardin ; elle adore les renvoyer par-dessus la clôture.

Ollie se lève, l'air confus.

— C'est la police, dis-je.

Ahmed s'approche d'Ollie et lui tend la main.

— Oliver Goodwin, je présume ?

— Ollie, répond mon mari en serrant la main qu'on lui tend.

Je regarde Ollie en me mettant à la place des policiers. Son allure n'est pas reluisante. Il porte un pantalon de jogging bleu marine et un sweat de rugby bordeaux, ses cheveux sont hirsutes et son teint est blafard, presque gris. Cela me rappelle l'époque où nos enfants venaient de naître et ne dormaient presque jamais, quand Ollie m'implorait de le laisser retourner dormir « une petite demi-heure », alors que c'était moi qui me levais durant presque toute la nuit.

— Je suis l'inspecteur Jones, et voici l'inspecteur Ahmed, dit la policière. Nous avons quelques questions à vous poser, si vous le voulez bien.

— À quel sujet ? demande Ollie.

Un bref silence se fait, puis Jones émet un léger gloussement.

— Euh… au sujet de la mort de votre mère, peut-être ?

Ollie me lance un regard auquel je réponds par un haussement d'épaules. Au bout de quelques instants, il finit par les inviter à s'asseoir sur le canapé.

— Alors en quoi pouvons-nous vous être utiles ? dis-je en prenant place près d'Ollie, en équilibre sur l'accoudoir du canapé. Avez-vous d'autres informations sur la mort de Diana ?

— Nous n'avons pas encore reçu le rapport du médecin légiste, répond Jones, mais ça ne devrait pas tarder. En attendant, nous allons à la pêche aux informations. Vous avez dit aux agents Arthur et Perkins que votre mère avait un cancer, c'est bien ça ?

— Tout à fait, dis-je en voyant qu'Ollie ne bronche pas. Diana avait un cancer du sein.

Jones ouvre un classeur noir marqué du sceau de la police en caractères dorés et pose un stylo dessus.

— Pouvez-vous me dire qui était son médecin ? s'enquiert-elle.

— Son généraliste était le Dr Paisley. À la Bayside Medical Clinic.

— Et son oncologue ?

Tout le monde me fixe, y compris Ollie.

— Eh bien… je ne sais pas. Elle ne m'a jamais dit son nom.

Jones referme son classeur. J'ai le sentiment qu'elle s'attendait à cette réponse.

— Je vois, dit-elle.

— Comment ça, vous voyez ? demande Ollie.

— Nous n'avons trouvé aucune trace du cancer de votre mère. Aucune visite chez un oncologue. Pas de mammographie ni d'échographie, pas de chimiothérapie. D'après nos informations, elle n'avait pas de cancer.

Jones semble irritée, comme si leur échec en la matière était de notre faute.

— Peut-être n'avez-vous pas cherché au bon endroit, dis-je. Vous n'avez sûrement pas pu vérifier auprès de tous les…

— Le Dr Paisley ne l'a envoyée chez aucun spécialiste, annonce Jones posément, les coudes posés sur les genoux et les mains jointes. Aucun examen en rapport avec un éventuel cancer n'a été effectué.

Je sens mon visage se décomposer. C'est absurde. On n'invente pas cela, à moins d'être hypocondriaque, victime du syndrome de Münchhausen, ou de vouloir attirer l'attention, la compassion, ou détourner quelque indemnisation financière. Or Diana avait une sainte horreur de la compassion et n'avait aucunement besoin d'argent. Quant à l'attention, elle détestait qu'on soit aux petits soins pour elle et qu'on lui propose ne serait-ce qu'un mouchoir. Si elle n'avait pas eu de cancer, jamais elle n'aurait dit cela. J'en suis aussi certaine que de ma propre existence.

Et pourtant…

— Il doit y avoir un problème administratif quelque part, dit Ollie. Pourquoi aurait-elle dit avoir un cancer si ce n'était pas le cas ?

— C'est ce que nous essayons de comprendre.

Ollie secoue la tête.

— Mais elle s'est suicidée. C'est ce que vous nous avez dit !

— Nous n'en sommes pas tout à fait sûrs.

Ollie semble se réveiller pour de bon.

— Attendez… on nous a bien précisé qu'il y avait une lettre ?

— En effet.

— Peut-on la lire ?

— Plus tard, oui. Pour l'heure, elle fait partie des éléments de notre enquête.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que nous vérifions les empreintes digitales qui s'y trouvent

et menons une analyse graphologique.

— Vous pensez que c'est un faux ?

— Nous préférons éviter toute conclusion hâtive avant d'en savoir davantage.

— C'est ridicule, tout ça ! lance Ollie en se levant pour arpenter la pièce. Complètement ridicule.

— Monsieur, pour le moment nous avons des éléments nous suggérant qu'elle s'est suicidée. Les objets, et la lettre que nous avons trouvée dans le tiroir de son bureau.

Je hausse les sourcils malgré moi.

— Dans le tiroir de son bureau ?

— Mamaaaaan, j'ai faaaaaaim !

Tous les regards se tournent vers Edie, qui vient de surgir par la porte du fond. Jones et Ahmed se lèvent du canapé.

— C'est qui, eux ? demande Edie en avançant vers Jones, pour ne s'arrêter que pratiquement entre ses cuisses.

— Je suis l'inspecteur Jones. Et lui, c'est mon partenaire, l'inspecteur Ahmed. On est de la police.

Edie fronce ses petits sourcils.

— Mais vous avez pas des habits de policiers.

— Certains policiers ne portent pas d'uniforme, tu sais. Mais j'ai un badge. Tiens, regarde.

Jones a radicalement changé d'attitude. D'un seul coup, elle se montre chaleureuse et sympathique, presque maternelle. Je devine cependant qu'elle n'a pas d'enfants, tout en me disant qu'elle est du genre à être la tante préférée.

— Bien, je pense qu'on va en rester là pour aujourd'hui, ajoute-t-elle, reprenant son badge des mains d'Edie pour le ranger dans sa poche. Si vous pensez à quoi que ce soit qui pourrait nous intéresser, ou si vous vous rappelez du nom de l'oncologue, n'hésitez pas à m'appeler.

À son intonation, on sent qu'elle n'en a guère l'espoir.

— Écoutez, tout ça n'a aucun sens, dit Ollie en les raccompagnant à la porte. Ma mère n'était pas du genre à s'inventer un cancer.

Mon esprit à moi est accaparé par une autre pensée, qui me titille et m'agace – comme quand on a le nom de quelqu'un sur le bout de la langue. Et j'ai beau la ressasser, je ne parviens pas à y trouver d'explication satisfaisante.

Si vous vous êtes suicidée, Diana, pourquoi avoir laissé une lettre

dans le tiroir de votre bureau ? Pourquoi ne pas l'avoir placée bien en évidence, là où on la trouverait à coup sûr ?

12

LUCY

Passé

Une ou deux semaines avant le premier anniversaire d'Archie, Ollie et moi arrivons chez Tom et Diana. On nous fait immédiatement passer dans le salon à l'avant de la maison, le « beau salon », comme ils disent, quoique tous leurs salons me paraissent très beaux. C'est un fait nouveau : habituellement, nous nous installons sur les tabourets autour de l'îlot central de la cuisine, ou dans le fameux « fumoir ».

— Une autre eau minérale, Lucy ? me propose Diana.

— Non, ça va, merci.

Le canapé est si moelleux que je dois me tenir à l'accoudoir pour conserver mon équilibre ; et je ne suis pas aidée par mon genou, qui ne cesse de tressauter. Diana ne fait rien pour me mettre à l'aise. Elle arbore sa posture classique, aujourd'hui – regard perçant et méfiant, jambes croisées, assise à l'autre bout du canapé. Nettie et Patrick étaient là à notre arrivée, mais ils se sont éclipsés après nous avoir salués avec un air d'excuse. J'aimerais pouvoir filer discrètement, moi aussi.

Diana et moi tentons d'entretenir une conversation de courtoisie. Nous parlons du travail (le mien, jamais le sien), de la santé de mon père (on lui a enlevé un grain de beauté suspect récemment), de la combinaison rayée des années soixante-dix que je porte (Diana l'a prise pour un pyjama), mais je sens bien qu'elle n'a pas le cœur à bavarder, et moi non plus. Nous aimerions toutes deux en venir à ce qui nous amène ici, Ollie et moi ; le fait que ce soit nous qui ayons sollicité cette rencontre me semble assez éloquent.

— Un peu de fromage ? propose-t-elle en tendant un plateau d'antipasti.

— Non, merci.

Nous replongeons dans le silence. Malheureusement, Ollie est encore en grande discussion avec son père, alors que Diana et moi avons épuisé tous nos sujets de conversation. Apparemment, Tom évoque encore l'héritage. Il adore parler de ça et lance le terme à la moindre occasion. On dirait un enfant qui ne peut s'empêcher de dire à ses copains ce qu'il aura comme cadeau d'anniversaire avant même de l'avoir reçu. L'héritage, dit-il, nous permettra, à Ollie et à moi, de jouir d'une retraite tranquille. Certes, il est agréable de savoir que l'on ne manquera de rien, surtout en cette période où nous mangeons des pâtes plus souvent qu'à notre tour… mais en même temps, je trouve un peu glauque de parler de ce que nous aurons une fois que quelqu'un sera mort.

— Bref, on voulait vous demander quelque chose, finit par lâcher Ollie.

Diana et moi nous redressons légèrement. Tom est le seul à paraître un peu surpris. Il manque parfois cruellement d'intuition, pour quelqu'un qui a si bien réussi dans la vie.

— On a trouvé une maison, annonce Ollie.

— Ah, pas trop tôt ! s'exclame Tom.

Comme la majorité des amis d'Ollie, il ne comprend pas que nous vivions en location, et il apprécie la sécurité de l'investissement dans la pierre.

— C'est une petite maison d'ouvrier avec deux chambres, en banlieue sud de Melbourne, poursuit-il. Elle est un peu décrépite, mais on pourra la rénover. L'acompte n'est pas trop élevé, à peine vingt pour cent du prix.

Il hésite un instant et jette un bref regard à sa mère.

— Le souci, c'est que sans ces vingt pour cent d'acompte, on va devoir payer une assurance sur le prêt immobilier, et ce serait vraiment jeter l'argent par les fenêtres. Alors, ça nous gêne beaucoup de le demander, mais…

— Au sud de Melbourne ? l'interrompt Tom. Bon emplacement, tout près du centre. Proche du marché et d'Albert Park Lake. Ah, c'est pas facile quand on est jeunes, hein ? Tout est tellement cher, maintenant. Tiens, j'ai lu quelque part que les jeunes ne deviennent propriétaires que vers quarante ans de nos jours. C'est fou, non ? Qu'est-ce que tu en penses, Di ?

Tom est le seul que j'aie jamais entendu appeler Diana « Di ». Une fois, il l'a même appelée « Lady Di ». Bizarrement, il avait

même réussi à lui arracher un sourire à cette occasion. Elle semble souvent s'adoucir à son contact. Ce qui n'est hélas pas le cas en ce moment précis. Les lèvres de Diana sont pincées, comme si elle essayait de casser un fil entre ses dents.

— La vie n'a jamais été facile pour personne, dit-elle enfin en croisant les mains avec raideur sur ses genoux. Chaque génération a ses problèmes, et, si vous voulez mon avis, je dois dire que beaucoup ont connu des épreuves plus dures que la hausse actuelle des prix de l'immobilier. Si vous tenez vraiment à acheter cette maison, je suis sûre que vous vous débrouillerez pour y arriver. Sinon, vous trouverez autre chose… qui soit plus proche de vos moyens.

Tombe un silence assourdissant. Je fixe les bouclettes du tapis à mes pieds, incapable de croiser le regard de ma belle-mère. Au bout de quelques instants, je risque un coup d'œil vers Ollie et Tom, qui paraissent déçus mais pas vraiment surpris.

— Diana… commence Tom.

Sa femme lève tout de suite une main :

— Tu m'as demandé ce que j'en pensais, voilà ce que je pense. C'est tout ce que j'ai à dire à ce sujet.

Et elle s'extirpe du canapé trop mou.

— Resterez-vous à dîner ce soir ?

Ollie et moi la dévisageons, ébahis.

— Bon, je prends ça pour un non, dit-elle avant de tourner les talons.

— Je vous raccompagne, dit Tom.

— Non, ne bougez pas, je vous en prie. On connaît le chemin.

Je m'attends à ce que Tom insiste, mais il se contente d'acquiescer.

— D'accord. Bonne fin de journée, les enfants.

Je suis mortifiée. Qu'espérions-nous, en demandant de l'argent à Diana ? Cela me paraît tellement évident, maintenant. Avec tout ce qu'Ollie a pu me dire sur son éducation – l'insistance de Diana pour que Nettie et lui occupent de petits jobs à temps partiel pendant leur jeunesse et qu'ils achètent leur voiture d'occasion, pour bien comprendre que tout le monde n'est pas aussi privilégié que leur famille –, il était clair que Diana n'allait pas sauter de joie à l'idée de leur faire l'aumône. Certes, Nettie et Ollie avaient fréquenté des écoles privées et profité de merveilleuses vacances (sur l'insistance de Tom), mais

ils avaient aussi passé des week-ends à chercher des donateurs pour son association ou à servir la soupe populaire. Le pire, dans l'humiliation que je venais de subir, c'est que Diana avait raison en nous remettant à notre place. Les générations précédentes en avaient plus bavé que nous. Ollie et moi avions effectivement la possibilité d'acheter une maison dans nos moyens. Par conséquent, je ne pouvais même pas lui en vouloir pour ce qu'elle venait de dire.

Alors que nous arrivons près de la porte, Nettie et Patrick surgissent comme par enchantement.

— Alors, comment ça s'est passé ? chuchote Nettie.

Elle arbore une mine navrée, l'air de connaître déjà la réponse.

— Elle vous a fait le couplet sur les problèmes de chaque génération, c'est ça ?

Ollie opine.

— Mais que si on y tenait vraiment…

— … Vous vous débrouillerez pour trouver une solution ?

Le frère et la sœur rient doucement.

— Je compatis, glisse Patrick.

Il a dû taper dans quelques-unes des bonnes bouteilles de Tom pendant que nous nous faisions rembarrer car il empeste le whisky.

— Heureusement que papa est là, hein ? relance Nettie. Sans lui, on se retrouverait à la rue et sans un sou en poche.

— Quoi ? Comment ça ?

— Oh, ne fais pas cette tête-là, Lucy ! dit Nettie en posant un bras sur mes épaules. Papa ne va pas vous laisser passer à côté de cette maison. À mon avis, il a sûrement déjà fait un chèque à Ollie. Je me trompe, Ol ?

Ollie tapote la poche de son jean avec un sourire satisfait :

— On était sûrs que maman ne voudrait pas. Elle refuse toujours ce genre de faveur.

Il lance un regard à sa sœur, qui approuve d'un hochement de tête.

— On savait aussi que papa, lui, serait d'accord.

— Mais du coup, tout ça…, dis-je en tournant la tête vers le salon. Ça rimait à quoi, exactement ? C'était juste une petite mise en scène pour votre mère ?

Ollie, Nettie et Patrick ont l'air un peu déconcertés. On dirait

que je suis la seule à ne pas comprendre la plaisanterie. Une petite moue se dessine sur les lèvres d'Ollie.

— Eh bien, oui, en quelque sorte. Ça n'a rien de méchant, tu sais, Lucy… C'est juste comme ça que ça se passe chez les Goodwin.

À mon tour d'être déconcertée. Je secoue la tête, totalement abasourdie.

— Eh bien, je suis désolée de vous le dire, mais les Goodwin vont procéder autrement, dorénavant.

— Tu veux bien t'arrêter sur le bas-côté, s'il te plaît ? dis-je à Ollie dès que nous avons quitté l'allée de Tom et Diana.

Il me lance un regard en biais et se gare.

— Je ne veux plus jamais être impliquée dans ce genre de petit jeu avec tes parents.

Ollie tire sur le frein à main et pivote dans son fauteuil pour se tourner vers moi. Je vois bien qu'il tente de se montrer conciliant.

— Je te l'ai dit, ma chérie. C'est comme ça que ça marche, dans notre famille. Tu as entendu Nettie. C'est la procédure habituelle.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— La procédure ? Qu'est-ce que c'est que ce vocabulaire ?

— Vous avez aussi vos façons de faire avec l'argent, ton père et toi, non ? Pour notre mariage, tu lui as bien demandé de l'argent.

— Non, je ne lui ai rien demandé. C'est lui qui m'a proposé de payer.

— Mais tu savais qu'il te le proposerait. C'est ce que j'appelle un genre de procédure. En quelque sorte.

Ollie m'adresse un petit sourire, qui retombe rapidement puisque je ne le lui rends pas.

— Bon, je suis désolé, dit-il. C'est vrai, je n'aurais pas dû t'entraîner là-dedans.

— Tu n'aurais pas dû le faire du tout, dis-je avant de fixer le tableau de bord. Ta mère a raison. On est adultes et vaccinés, on doit se prendre en main maintenant. Je ne veux plus jamais leur demander d'argent. Ni pour une maison, ni pour une voiture, ni pour un litre de lait. D'accord ?

— Attends, ce n'est pas…

— Je ne plaisante pas, Ollie. Plus aucune demande d'argent. Ce n'est pas négociable, en ce qui me concerne, au point que ça pourrait être un motif de rupture.

— Un motif de rupture ?

— Oui.

Ollie inspire à fond et bascule la tête en arrière. Un silence s'installe entre nous ; je sens qu'il est en plein conflit intérieur. C'est dur pour lui, je le comprends. Il est naturel de faire appel à ses parents quand on a besoin d'aide, tout le monde le fait. Le réflexe est aussi habituel et confortable que de s'habiller le matin. Mais à un moment, dans sa vie d'adulte, il faut apprendre à procéder autrement. J'enrage de penser que c'est Diana qui m'aura appris cela.

Ollie finit par acquiescer.

— D'accord. Je ne leur demanderai plus jamais d'argent.

— Même si on est carrément dans la dèche ?

— Même si on est carrément dans la dèche.

Il me coule un petit sourire résigné.

— Parce que si je dois être dans la dèche un jour, je veux que ce soit avec toi.

Nous éclatons de rire, et je me sens impressionnée par la rapidité avec laquelle Ollie a changé son fusil d'épaule. Peut-être parce qu'en son for intérieur, il sait que nous ne serons jamais à la rue ? Il sait qu'un jour ou l'autre, nous toucherons le gros lot.

Et pour ça, la seule chose à faire est d'attendre la mort de quelqu'un.

13

DIANA

Passé

Les enfants sont à peine partis que Tom se met à bouder. Je savais qu'il réagirait de la sorte, tout comme lui devait savoir que je refuserais la demande d'argent d'Ollie. Quand on est mariés depuis aussi longtemps que nous le sommes, on peut encore espérer du changement chez l'autre, mais on cesse de l'attendre. Et pour former un couple heureux, il faut savoir regarder le reste avant tout : les choses sur lesquelles nous sommes d'accord. Heureusement, il y en a beaucoup, pour Tom et moi.

Il s'assoit avec lourdeur dans son fauteuil à oreilles. Je prends les devants :

— Je sais ce que tu vas dire, Tom, alors épargne-moi tes commentaires, s'il te plaît.

— Quoi ? Je n'ai même pas ouvert la bouche, proteste-t-il avant de pousser un long soupir las.

— Je n'aime pas passer pour la méchante de service. Tu le sais très bien.

Il se tortille dans son fauteuil, l'air plus résigné que contrarié.

— Oui, je le sais.

Nos disputes ne vont jamais beaucoup plus loin que ça. Il fut un temps où Tom était plus irascible, mais désormais, peu d'événements le font vraiment sortir de ses gonds. Les embouteillages. Les gens qui laissent toutes les lumières allumées dans une maison. Le racisme. Des questions importantes, quoi. Aujourd'hui, malgré nos divergences d'opinions, Tom et moi respectons le bagage de l'autre. Il a grandi à la limite entre la banlieue et la campagne de Melbourne, dans une zone assez pauvre, avant de perdre ses parents et de devoir partir dans une zone reculée pour y vivre

avec ses grands-parents. Scolarisé dans un quartier difficile, il a quitté l'école à quatorze ans pour entrer en apprentissage chez un plombier. Une fois qualifié, il s'est trouvé du travail sur un chantier immobilier, a sympathisé avec les promoteurs et leur a suggéré de se lancer dans un projet de maisons de retraite. La suggestion s'est révélée si lucrative qu'il a fini par devenir associé chez l'un des plus gros gestionnaires de résidences pour personnes âgées de toute l'Australie.

— Si quelqu'un sait qu'on n'a pas besoin de se faire aider pour réussir, c'est bien toi pourtant, non ?

— Chérie, les temps ont changé. Aujourd'hui, les jeunes font de longues études, ils travaillent gratuitement pour acquérir un peu d'expérience, avec le réseau qu'ils se sont constitué dans leur école privée. C'est plus dur qu'autrefois.

Voilà un échantillon typique du baratin que se racontent les parents qui envoient leurs gosses dans le privé pour justifier les tarifs exorbitants qu'ils paient. Tom m'a harcelée pendant des années avant que j'accepte d'envoyer Ollie et Nettie dans des établissements dont les tarifs auraient suffi à nourrir un village afghan tout entier pendant un an ; des années plus tard, je me demande encore si ces écoles étaient vraiment meilleures que celles du coin. Par contre, je suis certaine d'une chose : donner de l'argent à des enfants – et ici, on parle d'adultes ! – qui ont déjà reçu une éducation supérieure et joui de nombreux privilèges, simplement pour leur faciliter davantage la vie qu'à ceux qui triment pour y arriver, ce n'est pas les aider.

— Ça a toujours été dur, Tom. Tu avais plus l'envie de vaincre qu'eux, c'est tout.

À la différence de Tom, j'ai grandi dans une famille de la classe moyenne supérieure. Nous ne vivions pas dans le luxe que Tom et moi connaissons maintenant, mais nous étions assez aisés. À vrai dire, je n'aurais pas cette envie de vaincre, moi non plus, sans un certain événement qui a marqué le tournant de ma jeunesse.

— Je crois que ça ne ferait pas de mal à Ollie de se bouger davantage. En baver un peu, ça forme le caractère. C'est comme ça que tu t'es fait, toi.

Tom se pousse au moment où je viens m'asseoir près de lui dans le fauteuil à oreilles, assez large pour deux fessiers de nos âges. Il me sourit.

— Je crois plutôt que c'est comme ça que tu t'es faite, dit-il.

1970

Cynthia et moi l'avions appelé « l'été de la Falcon », principalement parce que le reste de nos amis étaient en Europe et que nous voulions donner à cette période un goût plus excitant qu'elle ne l'était en réalité. La Falcon XR GT était une voiture appartenant à Michael, le petit ami de Cynthia. Bien entendu, je savais ce qui se passait à l'arrière de cette voiture, où Michael et Cynth se retrouvaient très souvent. De mon côté, j'aimais bien David, sans être pour autant très amoureuse de lui. Il était grand et suivait des études d'ingénieur à l'université, ce qui me semblait suffisant à l'époque. Une bonne taille et de l'intelligence ; que désirer de plus pour une femme ?

L'intelligence de David se révéla utile lorsque je découvris que j'étais enceinte.

— Il y a une place à Broadmeadows, me dit-il. C'est un foyer pour les mères non mariées. Tu vas là-bas, tu accouches, puis tu reviens. Tu n'auras qu'à dire à tout le monde que tu es allée en Europe.

J'étais contente qu'il ne m'ait pas suggéré un autre genre d'endroit pour les filles-mères : un centre d'avortement. Je n'étais certes pas la plus maternelle des jeunes filles, mais j'avais toujours cru en la responsabilité de ses actes pour chacun. Ce n'était pas la faute de ce pauvre bébé si j'avais atterri à l'arrière de la Falcon avec David, alors pourquoi aurait-il fallu que ce soit lui qui paie les pots cassés ? Ma mère approuva l'idée de David et mon père avait tendance à se rallier à l'opinion de sa femme. La perspective de devoir abandonner mon bébé en quittant le foyer était si lointaine que je préférais ne même pas y penser. Quand on est en train de se noyer et que quelqu'un vous propose un radeau, vous ne vérifiez pas s'il est solide avant de monter à bord, pas vrai ?

— Comment te sens-tu ? me demanda David la veille de mon départ pour Orchard House.

Il eut un vague geste de la main, désignant mon ventre pour préciser qu'il parlait de mon état physique.

— Ça va.

Il faisait chaud ce soir-là, et j'étais assise sur les marches en

brique du bungalow de mes parents, un sachet de raisins sur les genoux. (Je souffrais de nausées depuis presque six mois et le raisin était la seule nourriture qui passait bien.) J'avais repoussé mes études de secrétariat et dit à mes amis que j'allais passer un semestre en Sicile. À part mes parents et David, personne ne savait la vérité. Pas même Cynthia. Finalement, la culpabilité catholique me touchait plus durement que je ne l'aurais cru.

Je n'avais vu David que deux fois depuis que j'avais été acceptée à Orchard House. Pendant que je terminais ma grossesse, il avait apparemment travaillé nuit et jour pour aider mon père à payer les frais du foyer. Mon paternel avait été impressionné par l'implication de David. Un jour, je l'avais entendu dire à ma mère qu'il était heureux qu'au moins, je « fréquente un garçon correct ». Je me rappelle avoir épié par l'entrebâillement de ma porte, un soir, et vu mon père serrer chaleureusement la main de David tandis que ma mère se répandait en remerciements. Mon père, qui m'avait à peine accordé un regard depuis des mois.

— Peut-être qu'on se reverra quand tu reviendras, me dit David.

— Peut-être, oui.

Mais nous savions tous deux que ce ne serait pas le cas.

C'est ma mère qui me conduisit à Orchard House.

— Allez, ça ne sera pas bien long, me dit-elle à la porte avant de me donner un baiser un peu brusque et de repartir en courant vers sa voiture.

Je fus choquée de la brièveté de son au revoir mais me forçai à ne pas la rappeler. J'étais déjà assez humiliée comme ça.

Quelques instants plus tard, une femme en robe chasuble bleu marine, l'air pincé, vint à la porte. Elle la déverrouilla lentement en m'observant d'abord sans rien dire.

— Vous devez être Diana, commença-t-elle enfin. Eh bien… entrez.

Orchard House ressemblait à un hôpital. C'était un bâtiment à deux étages avec de grands couloirs, des sols en linoléum et des meubles enFormica. L'infirmière-chef, que l'on appelait la matrone, m'emmena au deuxième étage, au centre duquel se trouvait une grande salle commune flanquée de portes bordeaux qui devaient mener aux dortoirs. Des filles enceintes rassemblées

en petits groupes levèrent la tête lorsque j'entrai, avant de baisser rapidement les yeux.

— Vous êtes parmi les plus âgées à Orchard House, me dit la matrone en m'emmenant au fond de la salle. La plus jeune s'appelle Pamela, elle a juste quatorze ans et c'est avec elle que vous partagerez votre chambre.

Elle avait fait claquer sa langue comme pour signifier sa réprobation.

— Nous ne communiquons que les prénoms, ici, et nous ne parlons pas des écoles que nous avons fréquentées, des gens que nous connaissons ou de quoi que ce soit qui puisse nous identifier dans le monde extérieur. Ceci afin de protéger votre anonymat, dit-elle.

À mon avis, il s'agissait surtout de protéger nos parents. Elle s'arrêta devant une porte qui devait être celle de ma chambre.

— Sachez que Pamela est un peu perturbée. J'ai pensé que la compagnie d'une fille telle que vous, plus âgée et bien éduquée, pourrait l'aider et lui apprendre à bien se conduire.

Elle ouvrit la porte et fit un geste vers l'intérieur, où une jeune fille était assise sur l'un des lits jumeaux. Elle arborait une expression morose, entre deux nattes de cheveux gras.

— Pamela ? fit la matrone. Voici votre nouvelle camarade de chambre, Diana.

— Bonjour, dis-je, tandis que Pamela fixait obstinément le sol.

— Ne faites pas cette tête, continua la matrone. Vous avez de la chance, vous savez. Vos familles vous ont aidées. Si vous faites profil bas jusqu'à la naissance du bébé, vous pourrez ensuite reprendre votre ancienne vie comme si de rien n'était et oublier tout cela. Tout le monde n'a pas cette possibilité.

Elle prit alors congé en me disant de « faire comme chez moi ». Je m'assis sur le petit lit, face à mon étrange camarade, et sentis les larmes me monter aux yeux. Je les refoulai rapidement. Après tout, j'avais de la chance d'être là.

Après le repas, ce soir-là, je me rendis dans la salle commune, où des jeunes filles enceintes étaient assises sur des canapés de Skaïmarron, en train de regarder la télévision ou de lire un roman. À une table, une fille posait du vernis sur les ongles d'une autre, un joli vernis rose pâle qui me rappela les ongles de

Cynthia.

— Je peux m'asseoir ici ? demandai-je à une blonde installée sur le canapé, en chaussons et pyjama, bigoudis sur la tête.

Elle bavardait avec d'autres filles sur sa droite et se poussa sans m'adresser un regard.

Le canapé était étonnamment inconfortable, mais, doutant de ma capacité à tenir debout, je préférai malgré tout m'y enfoncer. Tout autour de moi, les filles étaient clouées à leur place par leurs énormes ventres en forme de pastèque. Je dénombrai dix-sept filles – dix-sept pastèques. Pamela était la seule à ne pas être assise. Elle se tenait devant la bibliothèque, à la droite de la télévision, et faisait semblant de choisir un livre. Elle ne cessait de gigoter. J'avais déjà remarqué qu'elle était du genre à ne pas tenir en place. Une grande anxieuse, de toute évidence.

La blonde à côté de moi – qui s'appelait Laurel – continuait son tranquille échange avec les deux filles sur sa droite. En tendant l'oreille, j'appris que c'était son deuxième séjour à Orchard House. Elle y était venue deux ans plus tôt, quand elle avait tout juste seize ans.

Curieusement, plutôt que de susciter une forme de désarroi compatissant – ce que j'éprouvais envers elle –, Pamela semblait considérée comme une sorte de célébrité, et même un « puits de science », à Orchard House. La conversation passa de la nourriture infecte de l'établissement au béguin de la matrone pour Arthur, le jardinier, en passant par les soupçons de Laurel au sujet d'une des filles, qui aurait été engrossée par son propre frère. Ces commérages, si ineptes fussent-ils, me rappelèrent les discussions avec mes amies et m'inspirèrent à la fois un sentiment de réconfort et de solitude.

À 21 h 50, la matrone réapparut.

— Extinction des feux dans dix minutes, Mesdemoiselles !

Elle avait une voix stridente qui transperçait l'atmosphère, chassant aussitôt toute impression de normalité.

— Allez, allez, on ne traîne pas.

Sur ce, elle disparut et les filles s'extirpèrent laborieusement de leurs sièges. La rumeur m'informa de ce que les lumières s'éteignaient bel et bien à 22 heures, et que si l'on n'était pas dans sa chambre à ce moment-là, il fallait en retrouver le chemin à tâtons, dans le noir.

— Extinction des feux dans dix minutes, on ne traîne pas,

répéta la matrone.

Tous les yeux se braquèrent à nouveau vers la porte.

— « Si vous traînez, je ne pourrai pas traîner avec Arthur après l'extinction des feux », entendit-on alors.

Mais la matrone n'était plus là. Un ricanement général enfla dans la salle tandis que chacune scrutait les alentours. Mes yeux se posèrent sur Pamela, qui nous tournait le dos.

— Pamela ? s'écria Laurel, ravie. C'était toi ?

Pamela se pencha pour toucher le dos d'un livre, faisant semblant de ne pas entendre. Si elle était l'auteure de cette imitation, on peut dire que c'était très réussi.

— « Oh, Arthur, arrête ! fit à nouveau la voix de la matrone. Oh non, continue, finalement. Oui, continue. »

Et toutes d'éclater de rire sans plus pouvoir s'arrêter.

— « Emmène-moi dans ta cabane et je te… je… »

— Que faites-vous encore ici, Mesdemoiselles ?

Cette fois, la voix était plus forte et plus perçante. Nos regards se tournèrent vers la porte où la matrone – la vraie – était campée, les poings sur les hanches.

— Je pensais vous avoir dit de ne pas traîner !

— Tout de suite, Madame, répondit Pamela, qui fut la première à quitter la pièce.

Nos ventres s'arrondissaient. On ne nous parlait guère de ce qui allait suivre, et c'est à la taille de nos ventres que nous estimions le moment où un bébé devait arriver. En public, nous évoquions notre grossesse uniquement en termes physiques : « Ma vessie ne doit pas être plus grosse qu'une noix », ou « J'arrive à peine à monter cet escalier », mais nous ne parlions pas des « bébés » en tant que tels. Personne ne nous l'avait interdit ; ce devait être une forme de réflexe de protection. J'évitais de me faire des amies, ce qui est étonnamment facile quand on n'a pas le droit de parler de qui l'on est ni d'où l'on vient. De toute façon, je n'avais jamais été douée pour bavarder.

Pamela ne me parlait jamais pendant la journée. J'essayai pourtant de lui apprendre quelques trucs, ainsi que la matrone me l'avait demandé – comme faire un point de couture, ou parler poliment. Mais à chacune de mes tentatives, elle me dévisageait, roulait des yeux ou marmonnait je ne sais quoi. Un jour que je lui montrais comment bien disposer les couverts, elle

s'empara d'une fourchette et la balança à travers la pièce. Je finis par comprendre que Pamela était une personne abîmée, et je ne voyais pas comment remédier à cela.

Ses imitations étaient devenues un rituel du soir. Elle pouvait « faire » presque tout le monde. Le Dr Humbert, l'obstétricien à la grosse moustache qui venait mesurer notre tension une fois par semaine ; Arthur, le jardinier et béguin de la matrone ; ou même n'importe quelle fille. Elle avait le chic pour repérer les petits travers de chacun, le moindre détail capable de donner vie à ses imitations. Tous les soirs, elle se plantait devant la bibliothèque, et nous attendions. Ces quelques minutes de rire quotidien étaient pour moi un vrai réconfort. Bien plus tard seulement, je songeai que cela devait en être un pour elle également. Quelques minutes à devenir quelqu'un d'autre.

Alors que j'étais à Orchard House depuis un mois déjà, un soir c'est moi qu'elle imita.

— « Oui, c'est bien moi, Diana. Je maîtrise parfaitement les arts de la table et je parle comme une vraie bourgeoise. »

Tout le monde éclata de rire, moi comprise. Peut-être était-ce son intonation qui rendit la plaisanterie plus drôle que méchante à mes yeux. Ou le fait qu'elle semblait pour la toute première fois me prêter attention. J'étais contente que quelqu'un, ici, reconnaisse mon existence.

Un autre soir, alors que nous étions dans la salle commune, nous nous fîmes la réflexion que Mary avait disparu.

— Elle a commencé le travail hier soir, chuchota Laurel, sa camarade de chambre.

Toutes les filles se rapprochèrent. Nous savions que nous étions là pour accoucher, mais guère plus. Il était rare d'obtenir des détails concrets.

— C'était assez dur. Elle a attendu aussi longtemps que possible avant d'appeler la matrone. Elle ne voulait pas aller à l'hôpital.

Quelle surprise ! Mary était l'une des plus délurées d'entre nous. Depuis des semaines, elle claironnait qu'elle avait hâte de se débarrasser de ce bébé et que dès qu'elle aurait accouché, elle irait s'acheter un pantalon pattes d'eph et une bouteille de whisky.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne voulait pas y aller ? demanda une fille.

La question nous brûlait les lèvres. Seize paires d'yeux étaient suspendues aux lèvres de Laurel.

— Parce que tu entres à l'hôpital avec un bébé, répondit-elle, et que tu en sors sans.

Nous étions toutes très agitées quand un peu plus tard la matrone vint annoncer l'extinction des feux.

— Madame, est-ce que Mary a eu son bébé ? s'enquit Laurel.

La matrone se raidit. Personne n'utilisait le mot « bébé » devant elle. Même le Dr Humbert parvenait à l'éviter, du moins en notre présence.

— Elle l'a eu, en effet, finit-elle par répondre.

Nous attendîmes la suite. Devant la bibliothèque, Pamela paraissait tellement figée que je me demandai si elle respirait.

— Et alors, qu'est-ce qu'elle a eu ? un garçon ou une fille ?

— Le bébé est en bonne santé, répondit la matrone.

Ce fut la première et dernière fois que je l'entendis prononcer ce mot tabou à Orchard House.

Après l'annonce de l'accouchement de Mary, les imitations s'arrêtèrent. Comme si nous avions oublié pendant un moment pourquoi nous étions ici, et que nous nous en souvenions tout à coup. En journée, Pamela ne parlait toujours pas. Mais le soir, quand nous étions couchées, elle lâchait parfois quelques mots. On devenait plus vulnérables, la nuit, à Orchard House. L'armure tombait en même temps qu'on quittait ses vêtements.

— Je crois que je vais avoir une fille, murmura-t-elle un soir depuis son lit. Et toi ?

Je distinguais à peine la forme de son corps sous le monticule de couvertures. Il faisait froid dans la chambre, et son souffle formait de la buée.

— Ça m'est égal, répondis-je. Ce ne sera pas mon bébé.

— Mais comment est-ce que tu l'appellerais, si tu le gardais ? insista-t-elle.

— Je n'en ai aucune idée, Pamela.

— Moi, j'appellerais ma fille Jane. Jane Pamela. C'est joli, tu ne trouves pas ?

Dehors, une voiture passa et la lumière des phares illumina son visage. Il avait une expression d'espoir et de gaieté, bien différent de celui de la Pamela habituelle. Une boule se forma

dans ma gorge.

— Diana ? relança-t-elle au bout d'un moment.

— Mmm ?

— Mes amis m'appellent Pammy.

J'inspirai profondément et déglutis. Je me sentais déjà écrasée par le poids de ce qui allait suivre.

— Tu m'as entendue, Diana ?

— Oui, dis-je en m'éclaircissant la voix. Je t'ai entendue, Pammy.

Le terme de nos grossesses approchant, Pammy me confia quelques détails sur sa vie. Le père de son bébé était un homme appelé Christopher, qui était médecin. Il avait une femme, me dit-elle, mais celle-ci ne l'aimait pas, elle n'en voulait qu'à son argent. Christopher avait payé le séjour à Orchard House parce qu'il ne souhaitait pas que Pammy galère pendant sa grossesse, et c'était bien la preuve qu'il l'aimait, disait-elle. J'avais quelques doutes sur cette version des faits, mais j'étais heureuse de l'entendre. Et c'était toujours mieux que de parler du bébé.

« Je me demande si Jane me ressemblera ou si elle ressemblera à Christopher. »

« Je parie qu'elle sera intelligente, comme son père. »

« Regarde, Jane me donne des coups des pieds. Elle a un sacré tempérament ! »

Parfois, j'avais envie de hurler quand elle me parlait de Jane. Pammy n'aurait pas le droit de donner un nom à son enfant. Elle n'aurait même pas le droit de le prendre dans ses bras. C'était dur. À mesure que le temps passait, l'envie d'avoir mon bébé dans les bras devenait presque insupportable. La nuit, quand je le sentais bouger, j'enlaçais mon ventre tendrement, en me disant que ce serait ma seule occasion de le câliner.

— J'ai trouvé un nom, dis-je un soir à Pammy. Si c'est un garçon, il s'appellera Oliver.

— Oliver, répéta Pammy d'un air satisfait. Un bien joli prénom, bien bourge. Joli et bourge, comme toi !

Malgré ma souffrance, malgré moi… j'éclatai de rire dans le noir.

Un autre soir, je me rendis compte que je n'avais pas vu Pammy de la journée.

— Madame ? demandai-je à la matrone quand elle vint annoncer l'extinction des feux. Je n'ai pas vu Pamela aujourd'hui. Est-elle partie accoucher ?

La matrone fit la moue.

— Pamela a été transférée.

— Transférée ? Où ça ? Elle était loin du terme.

— Cela ne vous regarde pas.

Elle frappa deux fois dans ses mains.

— Les filles, il est l'heure d'aller se coucher, on ne traîne pas.

— Madame, dis-je un peu plus fort. Où Pamela a-t-elle été transférée ?

La matrone se tourna pour me regarder droit dans les yeux.

— Vous cherchez les ennuis, Diana ? Cela me déçoit beaucoup. Je pensais que vous étiez l'une des plus raisonnables ici.

Je sentis Laurel tirer doucement sur ma main et tournai les talons pour la suivre dans le couloir.

— Est-ce que Pammy a parlé de vouloir garder son bébé ? me demanda-t-elle.

— Non, pas vraiment, dis-je tout en réfléchissant. Enfin, elle avait quand même choisi un prénom pour elle.

— Pour « elle » ?

Je haussai les épaules.

— Oui. Elle croit que c'est une fille.

Laurel hocha la tête d'un air triste.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je.

— Il est arrivé la même chose à Joséphine, la première fois que je suis venue ici. Un jour, elle a dit à tout le monde qu'elle avait décidé de garder son bébé. Le lendemain, elle avait disparu.

— Elle a gardé son bébé ?

— C'est ce qu'on a pensé. Mais j'ai vu Joséphine à l'extérieur, environ un an plus tard. En fait, quand elle a annoncé vouloir garder son bébé, la matrone l'a enfermée dans une pièce, en bas, où personne ne pouvait la voir. Elle devait travailler nuit et jour, faire le ménage, la vaisselle, la cuisine. On lui a dit que si elle ne renonçait pas à son bébé, elle devrait payer de sa poche tous ses frais à Orchard House et pour l'hôpital, si bien qu'elle devait commencer à bosser pour eux immédiatement. Ils l'ont fait tellement travailler qu'elle a accouché avec un mois d'avance. Et

quand le bébé est arrivé, elle n'avait pas remboursé sa dette, alors ils ont gardé l'enfant en guise de rançon. Finalement, elle a été obligée de l'abandonner. À mon avis, ça va être le cas pour Pammy aussi.

— Ça suffit, les bavardages, lança la matrone depuis l'autre bout du couloir. Au lit tout le monde.

J'espérais que Laurel se trompait, que Pammy était partie pour retrouver Christopher et avoir son bébé. Mais j'avais beau l'espérer, je n'y croyais pas vraiment.

Quand ma mère vint me rendre visite, mon ventre était si gros que je ne parvenais plus à lacer mes chaussures et ne mettais plus que des chaussons depuis des semaines. Ma mère portait un chapeau et des gants, comme si elle allait à l'église.

— Je veux garder mon bébé, lui annonçai-je alors qu'elle s'asseyait sur une chaise en plastique. Mais j'ai besoin de ton aide.

— Diana. Ne dis pas de bêtise.

— Ce n'est pas une bêtise. On est en 1970. Les femmes seules peuvent avoir des enfants de nos jours.

Ma mère sourit.

— Ah, oui ? Qui, par exemple ?

Bien sûr, je n'en connaissais aucune. Mais il y en avait, je le savais. Au journal télévisé, on disait que les temps changeaient, que les femmes acquéraient des droits. Apparemment, les mères célibataires avaient droit à des aides sociales pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants.

— Meredith est divorcée, dis-je, celle-ci étant la personne la plus proche du concept de mère célibataire que je connaissais.

Malheureusement, ce n'était pas le meilleur exemple qui soit. Meredith, la cousine de mon père, avait quitté son mari il y a quelques années, après avoir découvert que celui-ci la trompait, mais le divorce avait ruiné sa vie sociale, sans parler de sa situation financière. Elle avait été mise à la porte et, aux dernières nouvelles, elle vivait dans une petite maison en location à l'ouest de Melbourne, du côté de la zone industrielle. Apparemment, elle s'était trouvé un travail à la cafétéria d'une usine.

— Tu veux finir comme Meredith ? demanda ma mère.

— Je peux tout à fait partir d'ici, tu sais, répondis-je, sur la

défensive. La porte n'est pas fermée à clé.

À vrai dire, je n'en savais rien. Quoi qu'il en soit, je n'avais aucune intention de faire part de mon projet à la matrone.

— Je suppose, oui, reprit ma mère, l'air pensif. Mais qu'est-ce que tu ferais ? Tu ramènerais le bébé dans la maison de ton père ? Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— J'aurais mon propre chez-moi.

— Avec quel argent ? Qui accepterait de louer un logement à une femme enceinte isolée sans qualification professionnelle ?

— Je m'installerais avec des amis.

— Quels amis ?

Je ne répondis pas et tentai de conserver un air de dignité. La vérité, c'est que je n'avais pas d'amis susceptibles de m'aider. Les seuls qui ne soient pas à l'étranger ou à l'université vivaient chez leurs parents, dont la plupart étaient des amis de mes parents. Je n'avais nulle part où aller. Mon plan était un gros coup de bluff, et ma mère le savait.

Elle posa une main froide sur la mienne.

— Courage, Diana, c'est bientôt fini. Accouche comme prévu et rentre à la maison. Tu feras de meilleurs choix la prochaine fois.

Sur ce, elle m'embrassa sur le front ; pour elle, le sujet était clos.

Cette nuit-là, je m'enfuis.

14

LUCY

Présent

L'ordonnatrice des pompes funèbres s'appelle Pearl. C'est une gentille femme d'environ cinquante-cinq ans dotée d'épais cheveux châtain et de la patience d'une puéricultrice. Une chance que nous soyons tombés sur elle, car il y a beaucoup à faire après un décès. Quand Tom est mort, Diana s'est chargée de tout et, jusqu'à ce jour, je ne m'étais pas rendu compte de la prouesse que cela représentait. Lorsqu'on est accablé de chagrin, comment peut-on simultanément aller aux pompes funèbres et choisir un cercueil, des fleurs, des hymnes pour la messe, tout en soutenant son entourage et en gérant leur quotidien ? Voilà une chose qu'il va me falloir apprendre.

Nous sommes à la maison funéraire depuis plusieurs heures, à organiser les obsèques, mais mon esprit est ailleurs. Apparemment, Jones et Ahmed ont rendu visite à Nettie et Patrick hier aussi, pour leur parler de ce cancer… enfin, de cette absence de cancer. Nettie et Patrick pensent comme nous qu'il doit s'agir d'un malentendu ; seulement, je ne peux pas m'empêcher de croire qu'il y a vraiment un élément qui cloche dans cette histoire. Pourquoi le Dr Paisley n'a-t-elle pas envoyé Diana chez un oncologue ? Pourquoi n'y a-t-il aucune mammographie ou autre radiographie répertoriée ? Pourquoi aurait-elle menti à ce sujet ? C'est à n'y rien comprendre.

— Concernant la veillée, nous dit Pearl, souhaitez-vous qu'elle ait lieu dans la maison de votre mère ?

Nettie frémit.

— Non. Je préfèrerais ailleurs.

— Je suis d'accord, renchérit Ollie. Sachant que maman est morte là-bas… c'est différent, maintenant.

— Pourquoi pas dans un café ou dans un restaurant du coin ?

suggère Pearl.

Nous marmonnons tous notre accord.

— Bien. L'office, maintenant. Certaines personnes, qui choisissent un office non religieux, aiment tout de même que quelques hymnes soient chantés. Pensez-vous que Diana aurait…

— Non, font Ollie et Nettie à l'unisson.

— Maman n'était pas très branchée hymnes, ajoute Ollie.

— Très bien, dit Pearl en notant dans son cahier. Pas d'hymnes.

Je n'y avais pas beaucoup pensé par le passé, mais le rejet catégorique de son éducation catholique par Diana me paraît curieux maintenant. Je regrette soudain de ne plus pouvoir la questionner à ce sujet.

C'est Nettie et moi qui effectuons la plupart des choix. Ollie et Patrick sont plutôt passifs et se contentent de hocher la tête ou de grommeler en regardant leur montre. Vers midi, Pearl suggère que Nettie et moi allions faire un tour au magasin d'à côté pour acheter des sandwiches.

— Je n'ai pas faim, déclare Nettie.

— Vous devez manger, c'est important, insiste Pearl avec fermeté et bienveillance. Et puis, j'aimerais que vous preniez quelque chose pour moi, tant que vous y serez.

Une fois dehors, nous traînons des pieds sur le trottoir. Une voie ferrée court le long de la route, et le bruit d'un train emplit le silence pendant trente secondes avant de s'évanouir. Nettie lève une main pour se gratter le nez et sa manche recule, laissant apparaître une épaisse marque violacée autour de son poignet gauche.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton poignet ? je lui demande.

Elle me regarde, puis fixe à nouveau la route.

— Et à toi ?

— Nettie. Arrête.

— Bon, on achète ces sandwiches et c'est tout, OK ? dit-elle un ton plus bas.

Nous continuons de marcher et je ne tarde pas à exploser, incapable de me contenir davantage :

— Je ne supporte pas cette situation, Nettie. Diana ne supporterait pas ça, elle non plus. Tu le sais, pas vrai ?

Nettie s'arrête.

— C'est le moment ou jamais de se serrer les coudes, en famille.

— En famille ? fait Nettie en me regardant avec défiance. Toi, Ollie et les enfants, vous êtes une famille. Patrick et moi, on… on est juste deux personnes. Deux personnes qui ne peuvent même pas…

— Je sais…

— Non, tu ne sais pas. Tu ne peux pas savoir.

Je pousse un soupir.

— Nettie, je voudrais tellement laisser tout ça derrière nous. Je voudrais t'aider à traverser ce moment.

J'ai peu d'espoir, mais je pense avoir une petite chance. Sans Patrick et Ollie à nos côtés, il me paraît possible de renouer un lien avec elle. Et je veux renouer ce lien. Il y a déjà eu trop de deuils dans cette famille. D'abord Tom. Puis Diana. Je ne veux pas perdre Nettie, en plus.

— Je me fiche bien de ce que tu voudrais.

Elle se détourne et continue de marcher. Il me faudra un certain temps pour réaliser qu'elle ne m'a pas dit ce qui est arrivé à son poignet.

15

DIANA

Passé

J'ai entendu dire que les parents consacrent 80 % de leur énergie à l'un de leurs enfants et répartissent les 20 % restants entre les autres. Ollie a toujours été mon enfant à 80 %. J'ai passé une grande partie du temps de son enfance à me demander s'il mangeait assez, apprenait assez, en faisait assez. Ce n'était pas le gamin le plus populaire de l'école, mais il n'était pas non plus mis au ban de la cour de récréation. Sa satisfaction globale, qui aurait dû me rassurer, n'a eu de cesse de me surprendre. Voulait-il inviter tel copain à la maison pour jouer, ou préférait-il au contraire que nous arrêtions ? L'un ou l'autre lui semblait toujours égal.

Nettie, au contraire, a toujours été débrouillarde et claire dans ses choix, si bien que je n'ai jamais eu à m'inquiéter pour elle. Être sa mère, c'était un peu comme avoir son égal en version miniature, et qui m'accompagnait partout. Si quelqu'un l'embêtait à l'école, elle lui disait simplement que s'il ne cessait pas d'être méchant, il finirait par ne plus avoir de copains, ce qui serait bien bête, non ? Quand je leur servais des légumes aux repas et qu'Ollie, de cinq ans son aîné, refusait d'en manger, elle lui demandait : « Tu n'as pas envie d'être grand et fort comme un super héros, Ollie ? »

Une fois, quand Ollie avait onze ans et Nettie six, ils s'amusaient dans la piscine quand j'ai dû m'absenter un moment à l'intérieur de la maison. Tous deux étant très bons nageurs, je n'avais pas de scrupules à les quitter des yeux quelques minutes.

— Garde un œil sur ta sœur, ai-je dû dire à Ollie, ou quelque chose de ce genre.

Je me rendis à la cuisine et commençai à éplucher des pommes de terre pour le repas du soir. C'était une belle journée,

avec un soleil radieux. Alors que j'attaquais la dernière pomme de terre, il me vint une drôle d'impression – l'instinct maternel, peut-être : *je devrais aller voir si les enfants vont bien.*

Arrivée dehors, je vis deux corps entremêlés sous la surface de l'eau. Sans même prendre le temps d'enlever mes chaussures, je sautai dans la piscine.

J'attrapai Nettie d'abord, mais Ollie se cramponnait à elle et ne la lâchait pas. Je tirai sur ma fille pour la dégager, mais son frère agissait comme une ancre, l'entraînant vers le fond. Je finis par donner à Ollie un coup de pied dans le ventre, et Nettie fut libérée. Je l'emmenai au bord de la piscine et fis de même pour Ollie quelques instants plus tard. Il s'accrocha au rebord intérieur, le visage dégoulinant d'eau et de sang mêlés qui stagnait dans le creux de ses clavicules.

— Mais… enfin… qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je en reprenant mon souffle.

— Ollie a fait un saut en pirouette et il s'est cogné la tête, haleta Nettie. J'ai vu du sang, et il ne bougeait pas. Alors j'ai voulu le sauver, et il a essayé de me noyer !

Je regardai Ollie, qui respirait encore péniblement en se tenant au bord de la piscine.

— Tu as paniqué, Ollie ? C'est pour ça que tu t'es cramponné à Nettie ?

Il ne répondit pas. Mon fils semblait être aussi désemparé que sa sœur.

Et soudain, j'ai compris. Certaines personnes se jettent à l'eau pour essayer de sauver quelqu'un en difficulté ; d'autres font tout ce qu'elles peuvent pour sauver leur propre peau. Ollie n'avait pas l'intention de noyer Nettie, il avait juste suivi son instinct, comme elle avait suivi le sien.

Mes enfants venaient de me montrer qui ils étaient.

Lorsque j'arrive à la maison, cet après-midi, Nettie est assise sur un tabouret de bar dans la cuisine et feuillette un journal. Sa veste de tailleur est posée sur le dossier du tabouret, et ses cheveux sont noués en un chignon très « corporate ».

— Bonjour, ma chérie, dis-je en posant mes sacs de courses.

Elle lève les yeux de son journal. Nettie passe nous voir de temps en temps en rentrant du travail, parfois sous le prétexte de nous déposer quelque chose, parfois sans aucune raison. Je

ne comprends pas vraiment, mais j'ai fini par apprécier cette petite routine.

— Salut, maman, dit-elle.

— Tiens, je viens de croiser ta copine Lisa au supermarché. Elle m'a dit que votre petite bande projetait de partir à Hong Kong.

— Je n'irai pas, répond Nettie.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Oh, manque de temps, d'argent, soupire-t-elle.

J'acquiesce. Il me semble pourtant qu'un voyage entre copines lui ferait le plus grand bien.

— As-tu vu Lucy et Archie ?

— Pas depuis la maternité, non.

— Je reviens juste de chez eux.

— Ah.

Nettie tourne la page de son journal, qui ne semble guère l'intéresser.

— Et comment vont-ils ?

— Je pense que Lucy en bave un peu. Mais c'est toujours comme ça, avec un nouveau-né.

L'horloge au-dessus du four attire mon attention : il n'est même pas 17 heures.

— Tu n'es pas au boulot à cette heure-ci, toi ?

— Je suis partie tôt.

Je regarde ma fille.

— Tu as le droit de faire ça ?

— J'ai le droit de faire ce que je veux.

Elle est dans une drôle d'humeur. Sa posture un peu avachie et renfermée me rappelle celle d'une adolescente.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Nettie ?

Elle nie en secouant la tête, naturellement. En dépit de toute sa douceur et de sa légèreté, ma fille est très secrète, du moins avec moi. C'est aussi l'une des rares personnes capables de me déstabiliser. J'apprécie ce trait de caractère. Autrefois, Nettie me faisait énormément de confidences. Quand elle était ado, je devais pratiquement lui dire de ne pas me confier toutes ses histoires. « C'est à tes copines qu'il faut raconter certains secrets, Antoinette », lui disais-je. À un moment, les confidences avaient effectivement cessé. Quand elle avait commencé à fréquenter Patrick, je suppose.

— Tu es sûre ?

Jamais elle n'avouera qu'elle meurt d'envie d'avoir un bébé. Qu'elle aurait aimé que ce soit elle qui berce un nouveau-né en ce moment, et non Lucy ! Pourtant, je le sais sans l'ombre d'un doute. Elle le désire tant qu'on dirait que c'est écrit sur son front. Nettie a des problèmes de fertilité avec ses kystes aux ovaires, mais je suis sûre que l'on pourrait arranger ça. Elle doit déjà s'en charger, d'ailleurs. Seulement, elle ne m'en parlera pas, et je ne lui poserai pas la question ; au lieu de quoi nous allons passer un petit moment ensemble sans rien nous dire.

— Tu veux rester pour dîner ?

— Non. Je vais rentrer retrouver Patrick.

— Il est le bienvenu, s'il veut se joindre à nous, dis-je pour faire bonne mesure.

Au début, Nettie et Patrick venaient souvent dîner. Ils passaient au fumoir après le repas, Patrick préparait des cocktails et savourait un cigare avec Tom. Notre beau-fils paraissait tellement à son aise que pendant un moment, j'ai eu peur que nous n'ayons plus une soirée à nous. Mais au bout d'un an ou deux, il a totalement cessé de venir, à part pour Noël ou les grandes occasions.

— Non, dit-elle. Je vais rentrer.

— Tu sais, s'il y a quoi que ce soit qui te tracasse, tu peux m'en parler. Je ne suis pas la plus douée en conversation, mais… je crois que je sais écouter.

Nettie lève les yeux vers moi et, pendant quelques instants, je me dis qu'elle va se mettre à pleurer. Ce n'est pas son genre, ça ne l'a jamais été. Quelques secondes plus tard, elle se ressaisit et se redresse.

— Merci maman, dit-elle. Mais tout va bien.

16

LUCY

Passé

— Ça va ? me demande Ollie.

Je hoche la tête sans sourire.

— Tu n'as pas envie de vomir ?

— Non.

En fait, si, j'ai envie de vomir, comme souvent quand je suis en voiture, mais ce n'est pas cela qui m'ennuie. Nous sommes en route vers la résidence des Goodwin en bord de mer. Certes, il y a pire comme problème dans la vie. Ollie, lui, se réjouit. Il adore Sorrento. Toute l'année, il idéalise ce moment merveilleux où l'ensemble de la famille se retrouve sous le même toit pendant une semaine. Les tensions sous-jacentes lui échappent complètement, il tombe des nues chaque fois que je lui en parle. (« Maman, stressée ? Non. Elle est comme ça, c'est tout ! Elle adore le stress ! »)

Il n'y a peut-être qu'Ollie qui adore ce genre de stress. Il sifflote depuis le début de la matinée, et son corps tout entier semble se détendre, malgré les bouchons qui nous ralentissent maintenant, à l'approche de la mer.

Lorsque je dis à quelqu'un que mes beaux-parents ont une résidence secondaire à Sorrento, j'ai toujours droit au même couplet admiratif : Sorrento, oh la laaa… ! Je comprends pourquoi. La demeure de Tom et Diana, bâtie en haut d'une falaise, doit être l'une des plus spectaculaires de la Mornington Peninsula – une maison en grès du tout début vingtième prise dans la roche, avec des jardins tirés au cordeau et un sentier de bois chaulé descendant jusqu'à la plage. Il y a une piscine, un court de tennis et un patio de pierre calcaire à trois niveaux, avec vue imprenable sur la mer.

Je déteste cet endroit.

— Mais comment peux-tu détester un endroit pareil ? m'a demandé Claire récemment. Moi, je serais prête à tout pour avoir une belle maison en bord de mer, où je pourrais aller comme ça, quand je veux. À tout !

Pas moi. D'abord, cette maison n'est absolument pas adaptée aux enfants. Tableaux, poteries et sculptures ornent les moindres murs et surfaces planes, si bien que dès que je pose Archie par terre, Diana s'énerve. Cette attitude m'est totalement étrangère. Ma mère à moi se serait bien moquée de tout ça. Si elle avait eu la chance d'être grand-mère, tous les tableaux sur ses murs auraient été repeints par ses petits-enfants, et elle ne se serait énervée que lorsque j'aurais dit aux enfants qu'il était l'heure d'aller se coucher. (« Mais non, les enfants, vous allez rester tard avec mamie, ce soir ! »)

Quand j'étais petite, nous passions l'été à Portarlington, une station balnéaire au charme désuet de l'autre côté de la baie, moins glamour. Dans la rue principale, en face de la plage, on trouvait une échoppe de *fish and chips,* un pub et un magasin qui vendait des tentes et des fauteuils de plage. Pendant tout le mois de janvier, en plein été austral, de vieux hommes chauves exposaient leur gros ventre sur le sable, calés dans ces fauteuils, et des femmes d'âge moyen en chapeau de paille et maillot de bain une pièce couleur turquoise restaient dans l'eau jusqu'aux cuisses avant d'ouvrir des tupperwares pour donner de la pastèque à leur progéniture. Avant de connaître la résidence de Tom et Diana, j'avais toujours imaginé une maison de bord de mer avec du sable par terre, des serviettes de plage étendues sur une rambarde et une flopée de petites sandales en plastique sur le seuil. Rien à voir avec l'ambiance policée de Sorrento.

— Les Greenan viennent dîner ce soir, a dit Diana à Ollie au téléphone, ce matin. Tu te souviens d'Amelia et Jeffrey, n'est-ce pas ?

Moi, je m'en souviens très bien, de ces deux-là. Amelia était assez gentille, mais Jeffrey, un collègue de Tom, était un type affreux. Sexiste, raciste, la totale. Lors de notre première rencontre – et au bout de quelques minutes seulement –, il m'avait demandé quel établissement supérieur j'avais fréquenté ; lorsque je lui avais dit que c'était Bayside High School, il m'avait dévisagée quelques instants avant de commenter, d'un ton stupéfait : « Ça alors. Très étonnant. »

Lorsque nous arrivons, Patrick et Nettie n'ont pas encore fini de décharger leur voiture. Patrick ressemble à un cheval de bât, le dos courbé sous le poids d'une dizaine de petits bagages, tandis que Nettie ne porte que son sac à main. Je la trouve très pâle.

— Bienvenue ! lance Tom en nous accueillant à bras ouverts sur le pas de la porte. Diana, tout le monde est là !

Il est rayonnant. Avoir toute sa famille réunie au bord de la mer, c'est le bonheur pour lui.

— Comment va mon petit-fils ?

Je pose Archie par terre, et le voilà qui trotte vers son grand-père en se dandinant.

— Bonjour, mon garçon. Tu as grandi, dis donc !

J'embrasse Tom et entre dans la maison. Je pose mon sac sur la grande table de chêne, conçue pour accueillir seize convives (« Pourquoi seize ? » avais-je demandé à Tom à l'annonce de ce détail, mais la question semblait l'avoir désarçonné, si bien qu'il était passé à l'élément suivant de la visite. Je le soupçonnais de ne pas bien le savoir lui-même.) Quoiqu'elle ne soit pas vraiment à mon goût, il faut admettre que cette maison en impose, avec ses hauts plafonds, ses grands espaces et ses immenses baies vitrées donnant sur la mer et les falaises. Quand on en franchit le seuil, on a l'impression d'entrer dans les pages d'un magazine de design intérieur (d'ailleurs, d'après Tom, on les aurait « suppliés » de laisser leur maison apparaître dans plusieurs publications, mais Diana a refusé, sous prétexte que c'était « vulgaire »). Je croise justement le regard de Diana, qui s'affaire dans la cuisine adjacente, en marbre blanc.

— Bonjour, Diana.

Elle me sourit.

— Bonjour, Lucy.

— Salut, m'man, dit Ollie en entrant derrière moi.

Il pose les sacs et plante un baiser sur la joue de sa mère. À part Tom, Ollie est l'une des rares personnes qui soient toujours contentes de voir Diana. Difficile de dire si ce sentiment est réciproque. Elle semble timide, presque embarrassée par ce genre d'attention.

— Bonjour, chéri, marmonne-t-elle.

Tom déboule dans la maison en portant Archie tel un trophée.

— Di ! Viens voir comme notre petit-fils est beau.

S'ensuit toute une effervescence : Patrick arrive en demandant un médicament pour Nettie qui a mal à la tête ; Archie repère un bol de noix sur le plan de travail et le retourne, répandant son contenu par terre ; et Tom s'efforce de retrouver laquelle des six télécommandes ouvre la porte du garage. Pendant ce temps, Ollie reprend nos sacs et se dirige vers la chambre que nous occupons habituellement.

— Ollie, attends ! s'écrie Diana.

Il se fige sur place.

— J'ai préparé les chambres du bas pour Archie, Lucy et toi, dit-elle d'un ton soudain moins assuré.

Comme par enchantement, tout mouvement s'arrête et le silence se fait. Même Archie relève les yeux des noix jonchant le sol, sentant qu'il se passe quelque chose.

— Je… je me suis dit que vous préféreriez avoir votre coin à vous, ajoute Diana.

C'est une très bonne idée, du point de vue pratique. Le sous-sol est immense, et nous aurons une chambre en plus pour Archie. Ainsi, il ne dérangera personne s'il pleure pendant la nuit, et je pourrai arpenter le couloir avec lui tant qu'il me plaira.

Alors pourquoi est-ce que j'ai l'impression de me prendre une telle claque ?

Le soir venu, nous sommes en train de donner son bain à Archie quand les Greenan sonnent. En fait, c'est Nettie qui le baigne tandis que je reste assise sur l'accoudoir d'un siège, un verre de rosé à la main. Dans le couloir, Ollie et Patrick sont assis par terre, adossés au mur, sirotant des cocktails préparés par Patrick. À ma grande surprise, pour l'instant, je ne passe pas un mauvais moment.

Nettie a littéralement sauvé l'ambiance. En entendant que nous avions été relégués aux chambres du bas (quoique le mot « relégués » soit un peu fort, notre chambre étant plus grande que beaucoup de suites d'hôtels), elle s'est empressée de dire à Diana qu'eux aussi s'installeraient au sous-sol. (« On va pouvoir bien s'amuser, comme ça », a-t-elle dit en faisant un clin d'œil à Archie.) Patrick et elle ont été formidables avec Archie. Tout l'après-midi, ils se sont relayés pour jouer avec lui, l'emmener se promener dans le jardin ou patauger dans la piscine pendant

qu'Ollie et moi déjeunions et défaisions nos valises. Si bien que je ne l'ai pratiquement pas eu dans les bras de la journée.

— À quelle heure se couche-t-il ? demande Nettie.

— 19 heures.

— Du coup, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Quand il sera en pyjama, on le laissera jouer un peu. Puis je lui lirai une histoire, je lui donnerai un biberon, et au lit.

— Est-ce qu'il se réveille la nuit pour manger ?

Nettie veut tout savoir. C'est drôle et finalement inutile, parce qu'elle a un instinct assez rare avec les bébés. Avant, j'avais l'impression que Patrick et elle voulaient attendre un peu avant d'avoir des enfants, peut-être jusqu'à ce que la carrière de Nettie soit bien installée ; mais je me demande maintenant si tel est bien le cas. Je repense à son teint blafard en sortant de la voiture… Peut-être que ce n'était pas le mal des transports ? Serait-elle enceinte ?

— Les Greenan sont là, annonce la voix de Diana du haut de l'escalier, tandis que Nettie lave les cheveux de son neveu. Vous venez ?

— On donne son bain à Archie ! répond Nettie en souriant à mon fils, qui lui rend son sourire.

Un bref silence s'ensuit.

— Tous les quatre ? s'enquiert Diana de manière appuyée.

J'ouvre la bouche, m'apprêtant à dire que je vais finir et que les autres peuvent monter. Après tout, je préfère être ici que là-haut. Nettie me coupe l'herbe sous le pied :

— Oui, tous les quatre, lance-t-elle.

Le silence se prolonge. Je meurs d'envie de le briser, mais Nettie me regarde et secoue la tête. Par ce petit geste, je me rends compte que j'ai sous-estimé ma belle-sœur. Elle est une meilleure alliée que je ne l'avais cru.

— J'y vais, dit Ollie en se relevant.

Patrick se lève à son tour, quoique je le soupçonne d'être surtout motivé par la perspective d'ouvrir les bouteilles de Tom, plus que de faire plaisir à Diana. Nettie reste agenouillée par terre et rince les cheveux d'Archie en lui babillant des mots doux.

Lorsque Nettie et moi remontons du sous-sol, tout le monde est assis autour de la table de jardin, avec un agréable fond

sonore de musique et de bavardages. J'observe la scène à travers les grandes baies vitrées – l'océan à perte de vue, les guirlandes électriques accrochées dans les arbres, la lueur rosée du couchant dispensant sa chaleur sur tout le paysage. La table dressée en blanc, avec nappe en toile de jute, est décorée de lanternes argentées, de bougies et de fleurs. C'est magnifique.

— Ah, les voilà, dit Tom en nous voyant.

Tout le monde se tourne vers nous. Les lèvres de Jeffrey Greenan sont déjà assombries par le vin. Il se lève avec cérémonie à notre approche, malgré notre insistance pour qu'il reste assis.

— Mesdames ! lance-t-il en fanfaronnant.

Sa chemise blanche est déboutonnée un peu trop bas ; des touffes de poils gris et bouclés ornent sa poitrine presque jusqu'au cou.

— Mon Dieu, Lucy, la maternité vous va à ravir. Alors, Nettie, on ne se décide toujours pas à grandir ?

Il cligne de l'œil sous le sourire crispé de Nettie.

En deux secondes, il est encore pire que dans mon souvenir.

Je me dirige vers la prise de courant extérieure et y branche le babyphone. La petite lumière verte indiquant que l'appareil fonctionne s'allume.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? s'exclame Diana. Ce… crépitement ?

Mon ventre se noue. Certes, l'appareil n'est pas tout jeune – je l'ai acheté d'occasion dans une boutique solidaire. Il fonctionne bien, mais il émet un petit bruit de fond d'électricité statique quand il est allumé. J'y suis tellement habituée que je ne le remarque même plus.

— Archie était un peu grognon en se couchant, alors j'ai préféré brancher le babyphone, dis-je.

Diana paraît perplexe.

— Est-ce qu'il fait toujours ce bruit-là ?

Tout le monde se tait et tend l'oreille pendant que je reste plantée là, comme une idiote. Une petite voix maugrée dans ma tête : *Si tu ne nous avais pas envoyés à la cave, on n'aurait pas besoin de ce foutu machin.*

— C'est quand même super, tous ces petits appareils qu'on a de nos jours, n'est-ce pas ? dit Amelia, la femme de Jeffrey, en posant une main sur le bras de Diana.

Haute comme trois pommes, la peau tavelée et vêtue d'une robe de lin blanc et de sandales plates dorées, Amelia est à la fois jolie et ordinaire. Elle a de petits yeux bleus, un carré blond cendré et une forte propension à toucher les gens, cequi la rend attachante, à l'inverse de son mari. J'imagine un instant l'avoir pour belle-mère ; même avec Jeffrey pour beau-père, cela pourrait valoir le coup.

Enfin, peut-être.

— On aurait bien aimé avoir ça quand on avait nos bébés, tu ne crois pas, Diana ? continue-t-elle.

Il est clair que Diana ne pense pas de même. C'est une mère et une grand-mère qui a le « n'importe quoi » facile, du genre à estimer que l'allaitement, le sommeil sur le dos et les sièges auto sont « n'importe quoi », puisque ses enfants à elle « n'ont pas eu tout ça et ne s'en sont pas plus mal portés ». Je crois qu'elle raisonne ainsi, sans en être sûre pour autant, car elle échange très peu d'avis ou de conseils avec moi. Ce devrait être une bonne chose, et pourtant, j'en retire l'impression générale de mal faire, sans savoir comment faire mieux.

— Mettez au moins le volume au minimum, dit-elle enfin à contrecœur, en commençant à passer les assiettes.

— Venez donc vous asseoir à côté de moi, me dit Jeffrey.

Je n'ai guère le choix ; Nettie a déjà pris l'autre chaise vacante.

— Alors, dites-moi, comment vivez-vous le fait d'être maman, jusqu'ici ?

— Beaucoup mieux, maintenant que les premiers mois sont passés.

— Oui.

Il opine comme s'il savait parfaitement ce que représentent ces premiers mois, puis il coule un regard entendu à Ollie.

— Ah, ces premiers mois… Au début, c'est juste caca et gros nibards, mais pas pour toi les nibards, hein, Ollie ?

Ollie conserve une expression prudemment neutre tandis que Jeffrey éclate d'un rire plus approprié chez un gamin de cinq ans.

— Mais il n'y a rien de mal à ça, mesdames, attention. C'est la nature. Une mère veut être avec son bébé, rien de plus normal.

Un pleur assez bref s'échappe du babyphone. Diana se lève et part en cuisine tandis que nous nous servons en poulet et

diverses salades plutôt intéressantes – semoule, chou kale, quinoa et amandes. J'en déduis qu'Amelia a dû les apporter, car Diana ne prépare jamais ce genre de plat.

— Et toi alors, Nettie ? demande Jeffrey, la bouche pleine de semoule. Quand est-ce que vous vous y mettez, avec Patrick ? Il ne faudrait pas attendre que tes ovaires se dessèchent, quand même ! C'est bien beau, d'avoir une carrière, mais un boulot ne te rendra jamais ton amour, tu sais !

De l'autre côté de Jeffrey, Amelia pose une main sur le bras de son mari.

— Arrête, Jeffrey.

Mais l'autre est imperturbable dans sa connerie.

— Quoi ? Tout le monde s'étonne qu'on vive une crise de la fertilité, de nos jours. Tu dois avoir, quoi… trente-cinq ans, Nettie ? Tu serais déjà grand-mère si tu vivais en Afrique. Vous, les filles d'aujourd'hui, vous vous y mettez trop tard, voilà ce que je pense. Il faut y aller, les filles ! J'ai raison ou pas ?

Il regarde Tom puis Ollie, cherchant leur soutien. Tous deux évitent soigneusement son regard.

Quant à moi, je m'imagine lui enfoncer une cuisse de poulet entière dans la bouche.

Nettie garde les yeux droit devant elle. Jeffrey ouvre à nouveau la bouche et je m'apprête à dire quelque chose – la première chose qui viendra – quand Patrick se lève.

— Ça suffit.

Son ton est calme et ferme. C'est la première fois que je vois le côté protecteur de Patrick. Ainsi dressé devant nous, j'avoue qu'il est assez impressionnant.

Jeffrey semble enfin se remettre un peu en question.

— Oh, d'accord, pas la peine de se fâcher. Je voulais juste dire que…

— Ça suffit.

Nettie touche le bras de Patrick pendant que Tom lance un autre sujet de conversation – le foot. Jeffrey et lui sont tous deux d'ardents supporters de Hawthorn, le choix est donc opportun. Patrick fixe Jeffrey quelques instants de plus avant de se rasseoir sur sa chaise.

— Alors, Lucy, fait Amelia un peu plus tard, quand la tension est redescendue. Archie est bien sage, dites-moi. Est-ce qu'il fait ses nuits ?

— Pas tout à fait. Il est souvent agité pendant la première moitié de la nuit, mais après minuit il dort bien. À vrai dire, c'est un miracle que nous ne l'ayons pas entendu ce soir.

Je jette un œil vers le babyphone.

— Oh oh.

Je me lève et prends l'appareil. Il est éteint. Je regarde Diana.

— Vous l'avez éteint ?

Mon ton n'a rien d'accusateur, car je n'y crois pas. Quelle grand-mère irait éteindre un babyphone ? Mais à la façon dont sa mâchoire se crispe, je commence à douter.

— Je l'ai baissé, dit-elle.

— Au point de l'éteindre ?

Je tourne la molette et monte le volume jusqu'à ce que les pleurs hystériques d'Archie déchirent l'atmosphère. Vu ses cris, je sais qu'il pleure depuis longtemps.

— Maman ! s'exclame Ollie. Ne me dis pas que tu as…

Je n'entends pas la suite, car je cours déjà vers le sous-sol pour aller retrouver mon bébé.

Il me faut vingt minutes pour calmer Archie. Lorsqu'il cesse enfin de pleurer, c'est pour s'endormir dans mes bras, et uniquement dans mes bras. Je continue de le bercer tout en chuchotant avec fureur à Ollie :

— On part demain matin. À la première heure.

Il me dévisage, consterné. Je sais ce qu'il pense. Pour lui, ce n'est pas grave. L'ambiance sera peut-être un peu tendue demain, puis les choses reprendront leur cours normal. Après tout, Archie va bien. Il n'y a pas de quoi écourter des vacances.

Sans surprise, il me dit :

— Lucy, on ne va pas en faire une montagne.

— C'est une montagne. Diana n'a aucun respect pour moi en tant que mère. Je ne peux pas rester dans ces conditions. Comment a-t-elle pu éteindre mon babyphone ? Comment a-t-elle osé ?

Ollie hausse les épaules en faisant la moue.

— Peut-être a-t-elle pensé qu'il était bon que tu te reposes un peu ?

— Elle n'avait pas le droit de faire ça. C'est insensé.

— Mais…

— Écoute, Ollie, si tu as envie de rester, reste. Mais moi, je

pars demain, et j'emmène Archie.

Nous argumentons quelques minutes de plus avant qu'Ollie ne finisse par céder, de guerre lasse. Il se met au lit juste après et j'entends bientôt sa respiration se faire lente et profonde. Je reste debout quelques minutes de plus pour continuer de bercer Archie, le temps qu'il dorme profondément. Je viens juste de le poser dans le lit-parapluie quand un bruit me parvient, un gémissement, comme un sanglot étouffé. Mais ce n'est pas Archie. Il vient d'ailleurs, tout près – de l'autre côté du couloir.

De la chambre de Nettie.

17

LUCY

Présent

Quelque chose me turlupine.

Je suis allongée sur le canapé, les pieds sur les genoux d'Ollie. Les enfants sont couchés ; j'en profite pour prendre un petit pinot noir tandis qu'Ollie sirote son verre habituel. Habituellement, c'est le moment de la journée que je préfère. Mais aujourd'hui, quelque chose me turlupine. Et je crois savoir ce que c'est.

La culpabilité.

Le portable d'Ollie se met à vibrer et nous nous redressons tous deux, comme si nous nous y attendions.

— Qui c'est ?

— Je ne reconnais pas le numéro, me dit-il.

— Je décroche, si tu veux ? Ce pourrait être la maison funéraire, ou… je ne sais pas… un truc important. La police, peut-être ?

Il secoue la tête.

— Je prends, dit-il en portant le téléphone à son oreille. Oliver Goodwin à l'appareil.

Il fronce les sourcils et penche la tête, puis lève les yeux vers moi. « C'est Jones », articule-t-il silencieusement au bout d'une seconde ou deux.

— Mets-le sur haut-parleur, dis-je en chuchotant.

La voix assurée et décontractée de Jones emplit le salon.

« Nous avons reçu le rapport d'autopsie de votre mère. Nous aimerions vous en parler au poste, sans tarder. »

— Au poste ? s'étonne Ollie. Pourquoi ? Vous ne pouvez pas m'en dire quelques mots par téléphone ?

— Ce sera plus pratique que vous veniez ici. Votre sœur et son mari seront là également.

Ollie me regarde. Je hausse les épaules, déconcertée.

— Eh bien, s'il faut y aller. Je viens…

« En fait, nous aimerions que Lucy aussi soit là. On voudrait vous parler, à tous les deux. »

— Tous les deux ? Ensemble ?

« Oui. »

— Il est 20 h 30. Nos enfants sont couchés.

« Alors je vous suggère de trouver une baby-sitter, insiste Jones. C'est important. Nous aimerions vous voir tous les deux, dès ce soir. »

18

DIANA

Passé

— Vous connaissez la nouvelle ? lance Tom, l'air ravi.

Je regarde autour de moi, étonnée. Toute la famille est là – Tom, Nettie, Patrick, Ollie, Lucy et même Archie. J'ai vu chacun séparément au cours de cette dernière année, mais c'est la première fois en presque un an que nous sommes tous rassemblés, depuis le fiasco du babyphone à Sorrento, quand Lucy, Ollie et Archie sont repartis à Melbourne au bout d'une journée (réaction excessive, d'après moi, même si j'avais effectivement exagéré en arrêtant l'appareil). Quoi qu'il en soit, je suis contente de revoir tout le monde aujourd'hui.

— Quoi donc ? dis-je en lançant un regard vers Nettie.

Je ne peux m'en empêcher. Lucy est au huitième mois de sa deuxième grossesse ; ce doit être au tour de Nettie. Mais elle se contente de hausser les épaules comme pour dire « ne me regarde pas ».

— Ollie se met à son compte !

Tom ne se tient plus de joie.

— Il ouvre un cabinet de recrutement !

— Oh !

Ma voix trahit ma surprise. Ollie n'a jamais manifesté d'envie de se mettre à son compte ; il y semblait même plutôt réticent. La mère que je suis ne l'a jamais connu particulièrement ambitieux, et, malgré le regret de Tom de ne pas voir son fils « se faire un nom », je pensais qu'Ollie était heureux de son travail de salarié, d'avoir moins de pression, même si cela signifiait aussi moins d'argent.

— Eh bien… félicitations, mon chéri.

— C'est papa que tu devrais féliciter, répond Ollie, qui a le rose aux joues et un air tout de même assez satisfait. Il me

travaille au corps depuis des années. Mais je ne me lance pas tout seul. J'ai un associé dans l'affaire.

— Qui ça ? dis-je.

— Eamon.

Un frisson me parcourt le dos.

— Eamon Cockram ?

— C'est ça.

Je m'efforce de sourire, mais j'imagine que je dois plutôt grimacer. Eamon Cockram. Je n'ai jamais aimé ce faux jeton. C'est le genre de type qui pense charmer les mères en leur disant que le temps n'a pas de prise sur elles (ce qui est loin d'être son cas : la dernière fois que je l'ai vu, il avait affreusement grossi et perdu ses cheveux). J'ai ouï dire récemment que sa femme Julia venait de le quitter, et que personne ne s'en étonnait.

Tom a le sourire jusqu'aux oreilles.

— Il faudra qu'on invite Frank et Lydia à prendre un verre, pas vrai, Di ?

J'émets un son neutre qui n'engage à rien. Frank et Lydia sont les parents d'Eamon ; je sais déjà que je ferai tout pour éviter de prendre ce verre avec eux. Mais il ne me semble pas utile de le dire à Tom, qui semble flotter dans la pièce tant il jubile, ravi de la présence de sa famille et de la nouvelle concernant son fils.

Nettie, par contre, me paraît vraiment tristounette. Elle a pris du poids et une fine couche de sueur luit sur son visage. Elle lève les bras pour retirer son pull, faisant remonter sa chemise ; elle a beau avoir dit qu'elle n'était pas enceinte, je ne peux m'empêcher de scruter son ventre, espérant y voir une rondeur éloquente. Rien de tel en l'occurrence. Au lieu d'une rondeur, c'est un léger bleu ovale que je distingue à la gauche de son nombril. Elle roule son pull en boule et le pose sur ses cuisses.

— Alors, parle-moi de ce cabinet de recrutement, dit-elle à Ollie. Vous allez vous spécialiser dans un domaine particulier ?

— Pour commencer, on va se concentrer sur les postes dans l'informatique, étant donné que c'est ce qu'on connaît le mieux.

— Tu veux dire… ce que tu connais le mieux. Et Eamon, alors ?

À en juger par le ton de Nettie, elle partage mon opinion sur Eamon. J'éprouve un élan de solidarité envers ma fille.

— Eamon a fait pas mal de choses différentes, concède Ollie.

— Dont certaines utiles dans le milieu du recrutement ?

Ollie arque un sourcil.

— Excuse-moi, Nettie, mais tu crois vraiment que je me serais associé avec lui si je ne pensais pas qu'il avait quoi que ce soit à apporter à l'affaire ?

— Je crois qu'Eamon serait capable de vendre du sable dans le désert, déclare Nettie.

Elle a raison. En même temps, Ollie n'est ni stupide ni irresponsable. Il ne se serait pas associé à Eamon sans y avoir mûrement réfléchi. Du moins, je l'espère.

— Ça va être l'heure du cigare, les gars, dit Tom. Patrick, vous êtes partants ?

Bien sûr que Patrick est partant. Ollie, Tom et lui se dirigent vers l'étude, les deux jeunes sous les bras de l'aîné. Je sais que Tom veut le meilleur pour sa famille, mais il a une fâcheuse tendance à devenir obsessionnel quand il a une idée en tête.

Je regarde Lucy, assise à l'autre bout du canapé – j'avais presque oublié sa présence. Son ventre est énorme. Tout cela ne doit pas beaucoup lui plaire. Le lancement d'une entreprise est toujours un moment de vie stressant, ça l'est encore plus lorsqu'on approche d'une nouvelle naissance. Je me demande encore pourquoi elle n'a jamais repris le travail. Même à temps partiel, garder un petit revenu salarié leur offrirait sûrement un peu de sécurité pour pouvoir lancer cette nouvelle affaire. Je risque la question :

— Que pensez-vous de cette création d'entreprise, Lucy ?

— C'est super. Ollie est très content.

Elle sourit, affichant l'image de l'épouse aimante et confiante, mais je lis l'inquiétude dans ses yeux. Et j'ai beau savoir que je devrais lui être reconnaissante de soutenir ainsi mon fils, je n'ai qu'une envie : la prendre par les épaules et lui secouer les puces.

Le lendemain matin, je suis sur le pont dès l'aube. Je reconnais avoir un rapport un peu étrange avec les réfugiées dont je m'occupe. En général, la relation est très intense jusqu'à l'arrivée du bébé, puis elle s'étiole au bout de quelques mois. Je reste en contact avec elles quand je le peux – un coup de fil de temps en temps ou une carte pour Noël –, mais je suis vite accaparée par d'autres jeunes femmes enceintes, et elles ont leur propre vie à mener de leur côté. Malgré tout, je suis toujours heureuse d'avoir de leurs nouvelles. Comme quand Ghezala m'a

annoncé qu'elle allait avoir un autre bébé.

Je me gare dans l'allée de sa maison – une nouvelle, à quelques rues seulement de l'ancienne, mais tout aussi miteuse. La pelouse est en friche et le portail repose sur un seul gond. Je sais que Ghezala fait le ménage le soir dans des supermarchés pour joindre les deux bouts, mais à ma connaissance, Hakem n'a pas travaillé depuis leur arrivée dans le pays, il y a deux ans et demi. Assis dans un vieux fauteuil en bois sur le porche, il fume une cigarette quand j'avance vers la maison.

— Bonjour, Hakem, dis-je en claquant ma portière.

Il a pris un coup de vieux depuis la dernière fois. C'est encore un jeune homme – à peine trente ans, je pense – mais ses cheveux bruns sont striés de gris et il a du ventre. Ses paupières sont mi-closes, comme s'il était ivre ou à moitié endormi. Je passe à l'arrière de ma voiture pour sortir du coffre le sac d'affaires de maternité que j'apporte à Ghezala.

— Comment allez-vous ?

Il ne répond pas. Je franchis le portail délabré.

— Tout va bien ?

— Ça va, marmonne-t-il.

Il porte une chemise de flanelle, un pantalon beige crasseux et des tongs.

— Ghezala est à l'intérieur avec le petit, ajoute-t-il.

Je m'arrête près de lui, mon sac posé sur la hanche.

— Et la recherche de boulot, ça avance ?

— Ça va, ça va.

— Quel genre de travail cherchez-vous ?

Il écrase sa cigarette en secouant la tête.

— Oh. Un peu tout.

— Vous voulez un coup de pouce ? J'ai des contacts qui pourraient peut-être vous…

Il se lève et ouvre la porte moustiquaire.

— Ghezala !

— Avez-vous au moins envoyé des candidatures, Hakem ? Ghezala a trouvé du travail très rapidement. Vous devriez pouvoir trouver, vous aussi.

Il incline la tête sur le côté.

— Pour quel genre de boulot voulez-vous que je postule ? Chauffeur de taxi ? Manutentionnaire en grande surface ?

Il rit, dévoilant des dents jaunies.

— J'étais ingénieur, à Kaboul. Je construisais des grands immeubles pour les grosses boîtes occidentales. C'est une des raisons pour lesquelles on a dû partir, d'ailleurs. Mais ici, personne ne me confierait la construction d'une niche pour chien.

— Donc, vous vous contentez de laisser votre femme enceinte faire le ménage dans des supermarchés, sans vouloir travailler vous-même.

Il pointe un doigt vers ma Land Rover.

— Vous débarquez chez moi au volant de cette voiture, et vous me demandez ce que j'ai envie de faire ou pas ?

— Je conduis cette voiture pour pouvoir apporter une poussette double à une femme enceinte, Hakem.

— Dites-moi, poursuit-il en pointant maintenant son doigt vers moi. Qu'est-ce que vous seriez prête à faire, vous ?

— Je serais prête à effectuer n'importe quelle tâche pour subvenir aux besoins de ma famille. Je n'en serais peut-être pas très satisfaite, et ce serait peut-être injuste. Mais la vie est rarement juste, pas vrai ?

Il secoue la tête avec un soupir agacé, puis tend la main et son doigt par-dessus mon épaule.

— Vous voyez l'immeuble, là ? dit-il en désignant le bâtiment de deux étages de l'autre côté de la rue.

— Le type qui habite ici était chirurgien respiratoire dans son pays. Il avait une maison avec cinq chambres ! Maintenant, il vit dans un deux-pièces minable avec sa femme et leurs trois gosses.

Il s'approche de moi et je sens son haleine, mélange de cigarette et d'épices. J'ignore s'il fait cela pour m'intimider ou s'il veut simplement aller au bout de son raisonnement.

— Avez-vous déjà imaginé ce que ça fait, de passer de l'un à l'autre ? Tout avoir, puis plus rien ?

Oh oui, je l'ai imaginé. Plus que ça : je l'ai vécu. Mais je me rends compte que je n'y ai pas réfléchi, vraiment réfléchi, depuis un bon moment.

— Qu'est-ce qui se passe ?

La porte moustiquaire s'ouvre dans un grincement et Ghezala apparaît, un petit garçon dans ses jupes. Hakem s'écarte de moi et je sens sur mon visage un appel d'air frais bienvenu.

— Hakem ?

— Aarash, fait Hakem en ébouriffant les cheveux de son fils.

Viens, laisse maman parler avec son amie.

Elle les regarde partir en direction de la rue puis se tourne vers moi. Je lui souris en levant mon sac.

— Je vous ai apporté des vêtements premier âge. Et les coordonnées d'une doula, au cas où vous aimeriez accoucher à la maison avec un peu d'assistance médicale, cette fois. On peut en discuter à l'intérieur ?

Ghezala acquiesce et je lui ouvre la porte devant nous. Avant d'entrer, je lance un regard vers Hakem derrière moi. Je me rends compte que j'avais tort en pensant que cet homme était en colère. Ce n'est pas seulement un homme en colère : c'est un homme amer. Cela m'inquiète. Car les gens amers peuvent provoquer de gros dégâts.

19

LUCY

Passé

— Tu n'es pas contente que je travaille avec Eamon, je me trompe ?

La voix d'Ollie me parvient alors qu'il sort le linge de la machine à laver, dans la buanderie, avant de le placer dans le sèche-linge. Malgré tous ses défauts, je ne pourrai jamais reprocher à Diana de ne pas avoir appris à son fils à se débrouiller avec le linge. Je pose ma carcasse de femme enceinte sur le canapé et, après avoir vainement essayé de retirer mes chaussures à semelle compensées, je les laisse retomber sur la table basse.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Nous venons de rentrer après avoir dîné au Sandrigham Pub, une sorte de paradis pour les parents, avec cet espace jeux en intérieur qui permet de boire sa bière et de manger son steak dans une relative tranquillité, pendant que les mômes se battent avec d'autres mômes sur les tapis de couleurs vives, derrière une grande vitre. D'habitude, j'apprécie le lieu pour ce qu'il est, pour le changement de décor et l'occasion de discuter et de boire du vin avec Ollie sans avoir d'enfants dans les pattes, mais ce soir, j'étais simplement trop enceinte pour pouvoir apprécier quoi que ce soit. Petite satisfaction tout de même, Archie s'est endormi pendant le trajet du retour et ne s'est pas réveillé quand Ollie l'a mis au lit.

— Parce que tu n'as rien dit depuis que je t'en ai parlé, répond Ollie en arrivant devant moi.

Le problème, c'est qu'à la différence de ma mère, qui se contentait de soutenir mon père quoi qu'il fasse, j'ai beaucoup de mal à garder mes opinions pour moi. Mais mon père n'aurait jamais pris de décision aussi stupide que celle de s'associer avec

un type comme Eamon Cockram.

— Je sais que tu n'aimes pas Eamon, dit Ollie en s'asseyant sur la table basse. Et je sais que je me suis moqué de ses idées de business par le passé. Évidemment, je ne me serais jamais embarqué dans un de ses projets ridicules – tu te souviens de S'meals ? N'importe quoi… Mais là, je connais le monde du recrutement, et c'est une bonne idée de business, Lucy. En fait, je crois qu'Eamon et moi sommes complémentaires dans ce projet. J'ai l'expertise, et lui… la tchatche.

Difficile de trouver à redire à cela. Si Eamon excelle dans un domaine, c'est bien celui de la tchatche. Et si aucun recruteur sérieux ne se qualifierait uniquement avec cela, ce sont aussi par essence des tchatcheurs capables de convaincre leurs clients qu'ils leur proposent les meilleurs candidats.

Ollie pose mes pieds sur ses genoux et commence à dénouer la boucle de ma chaussure gauche.

— Je sais que j'aurais dû t'en parler avant, je suis désolé. Mais si tu ne veux vraiment pas que je le fasse, alors tant pis.

Il enlève la chaussure de mon pied et la laisse tomber sur le tapis. Je le crois sur parole. Je crois que si je lui demandais de renoncer, il le ferait. Mais je crois aussi que ce n'est pas par hasard si Ollie a fait son annonce avant de me demander mon avis.

En fin de compte, peut-être a-t-il des talents de tchatcheur, lui aussi ?

Le boulot de papa, c'est de nous soutenir ; notre boulot à nous, c'est de le soutenir.

— Bien sûr que tu dois t'associer avec lui, dis-je dans un soupir. Certes, je ne l'aime pas beaucoup, mais Eamon n'est pas non plus un délinquant. Et puis, qu'est-ce qui peut se passer, au pire ?

20

LUCY

Présent

Ollie et moi sommes assis dans la salle d'attente du commissariat, un gobelet de plastique blanc à la main. Mon père garde les enfants à la maison – le pauvre était malade d'inquiétude quand je lui ai dit que nous étions convoqués par la brigade criminelle. Mais c'est là le cadet de mes soucis, ainsi que celui d'Ollie visiblement. Reste qu'il lance des regards anxieux dans tous les sens et sa jambe tressaute constamment. Je suis partagée entre la peur et l'impression d'être dans un décor de télévision, comme dans The Truman Show. Si seulement quelqu'un pouvait débarquer avec un clap en annonçant « Coupez ! ».

— Lucy et Oliver Goodwin ?

Une femme qui n'est ni Jones ni Ahmed vient de s'arrêter près d'une porte coulissante et balaie la salle du regard. Ollie et moi posons notre verre d'eau et nous levons d'un même bond.

— Par ici, dit-elle.

La femme nous sourit, d'un sourire plus poli qu'amical. Elle est jeune mais possède le visage dur de ceux qui en ont vu des vertes et des pas mûres.

Nous prenons l'ascenseur pour le deuxième étage, puis avançons dans un couloir bordé de portes sur la gauche, si étroit que nous devons marcher en file indienne. En passant devant toutes ces pièces, je ne peux m'empêcher de penser aux personnes qui sont passées par là avant nous. Des coupables et des innocents, je suppose. J'aperçois Patrick dans l'une de ces pièces, ce qui me surprend un bref instant, avant que je ne me souvienne : au téléphone, Jones nous a effectivement indiqué que Nettie et lui seraient présents.

La policière qui nous guide s'arrête au milieu du couloir.

— Monsieur Goodwin, pour vous, c'est ici.

Ollie fronce les sourcils.

— On n'est pas ensemble, Lucy et moi ?

— C'est la procédure habituelle.

— Et pourquoi cette procédure habituelle ?

Sa voix est différente, plus brusque et tranchante qu'à l'accoutumée.

— On n'est pas en état d'arrestation, que je sache ? On est là pour avoir le résultat de l'autopsie de ma mère.

Impassible, la femme nous sourit à nouveau.

— C'est ainsi que nous procédons, rien de plus.

Ollie me regarde et je hausse les épaules pour lui signifier que ça n'a pas d'importance. Cette femme n'est pas du genre à dévier d'une quelconque procédure. Plutôt du genre à faire un excellent agent de recouvrement et à marteler son message, quelles que soient les circonstances. (« Navrée que votre femme soit morte et qu'on vous ait pris votre maison, Monsieur… Vous nous devez huit cent cinquante-huit dollars, nous prenons les chèques et les cartes bancaires. ») Je me rends compte immédiatement que toute résistance au fait d'être reçus dans des salles distinctes serait une pure perte de temps.

— On peut y aller séparément, dis-je. Il n'y a pas de problème, n'est-ce pas, Ollie ?

— Pas de problème ?

Je me tourne en apercevant les inspecteurs Jones et Ahmed qui avancent vers nous dans le couloir. Comme d'habitude, c'est Jones qui parle. Elle boit une gorgée à la tasse isotherme vert vif qu'elle tient entre les mains.

— J'expliquais à ces messieurs-dames qu'ils vont être reçus dans des salles distinctes, dit la femme.

— Oui, désolée, j'aurais dû vous en informer, répond Jones sans avoir aucunement l'air désolée. C'est la procédure standard. Ça vous pose un problème ?

Elle jette un regard à Ahmed. Il est en costume, avec cravate, aujourd'hui. Il le porte bien. Un je-ne-sais-quoi dans l'attitude de Jones me laisse penser qu'elle est du même avis.

— Pas du tout, dis-je alors que Jones avise Ollie, dont l'expression indique plutôt le contraire.

Je me demande ce qu'il a. D'habitude, c'est lui qui reste calme et imperturbable en toutes circonstances. C'est lui qui me

rassure.

— Très bien, fait Jones. Ollie, vous venez avec moi. Lucy, vous êtes avec Ahmed.

Instinctivement, je suis soulagée d'être avec Ahmed. Entre lui et Jones, c'est clairement lui le gentil flic, si l'on peut dire. Mais je m'inquiète de laisser Ollie entre les mains de Jones, vu sa drôle d'humeur. Si ça se trouve, il va s'attirer des ennuis, alors qu'il n'aura rien à se reprocher.

Ahmed m'emmène dans une pièce où quelqu'un bidouille une caméra. Il retire sa veste de costume et la pose sur le dossier de sa chaise.

— Désolé pour le costume de pingouin, dit-il. J'étais au tribunal, ce matin.

Je souris, même si l'idée de cet homme fournissant des preuves accusatrices dans un tribunal me rend nerveuse. J'ai beau n'être ici que pour un simple échange a priori cordial, je songe soudain qu'il peut cesser de l'être dès lors que je serais présumée coupable d'un délit ou d'un crime. L'enregistrement vidéo sera alors diffusé au procès et fera office d'élément à charge.

— Alors… ce rapport d'autopsie ? dis-je.

Mais Ahmed m'interrompt pour m'expliquer que nous allons être enregistrés. Nous déroulons alors mes coordonnées, nom, adresse, lien avec Diana. Ahmed arbore une posture décontractée, un coude sur la table, un peu de travers sur sa chaise, une cheville posée sur le genou opposé. Il hoche la tête à chacune de mes réponses, pour m'encourager. Je remarque que ses yeux ont la couleur du sirop d'érable.

— Pouvez-vous me dire où vous étiez entre 13 heures et 17 heures jeudi dernier ? me demande-t-il.

Mes yeux se posent brièvement sur la caméra.

— Euh… Eh bien, j'étais à la maison avec ma fille de deux ans et demi jusqu'à 15 h 30 environ. Puis mes deux autres enfants sont rentrés.

— Quelqu'un pourrait-il le confirmer… à part votre fille ?

Je réfléchis quelques instants.

— Ollie est rentré tôt du travail, aux alentours de 14 heures, 14 h 30, puis il est reparti pour aller chercher notre fils Archie. Il devrait pouvoir vous confirmer cela.

— Pourquoi est-il rentré tôt ?

— Il ne se sentait pas bien, dis-je tout en me rappelant qu'il n'avait pas l'air spécialement malade.

Je me rappelle même m'être dit qu'il était plutôt de bonne humeur ce jour-là.

— Vous dites qu'il est allé chercher votre fils, reprend Ahmed. Et qu'une de vos filles était à la maison avec vous. Où était votre autre fille ?

— Harriet avait un cours de gymnastique après l'école. C'est une autre maman, Kerry Mathis, qui est venue la déposer, vers 16 heures. Je suis sortie la saluer sur le seuil.

— Cette Mme Mathis pourra le confirmer ?

— Certainement, dis-je malgré mon dépit à l'idée que la police contacte une maman de l'école pour vérifier mon emploi du temps.

— Bien.

Ahmed pose son stylo et s'adosse dans sa chaise avant d'expirer lentement.

— Je crois savoir qu'un incident a eu lieu entre votre belle-mère et vous, il y a quelques années. Vous voulez bien m'en parler ?

— Un incident ?

J'essaie juste de gagner du temps, mais je sais qu'il sait déjà. Et je ne compte pas nier les faits.

— Oui. Une agression, précise-t-il.

— Oh. Une agression, je ne dirais pas ça, tout de même.

— Vous avez plaqué votre belle-mère contre un mur avec une certaine violence, si je ne m'abuse.

Ahmed me dévisage.

— Et elle est restée inconsciente un certain temps, non ?

— Il n'y a eu aucune accusation contre moi.

Naturellement, Ahmed sait cela aussi. Il me teste pour tenter d'évaluer ma réaction.

— À votre avis, qu'est-il arrivé à votre belle-mère, Lucy ?

— Eh bien… comment-voulez que je le sache ? Je pensais que nous étions là pour l'apprendre, justement.

— En effet.

Il me regarde avec un peu trop d'intensité.

— Mais j'aimerais connaître votre avis.

— Bon, alors je crois qu'elle s'est suicidée, dis-je en espérant avoir un ton convaincu. Vous avez trouvé une lettre, tout de

même.

— Oui. Dans le tiroir de son bureau. Drôle d'endroit pour laisser une lettre lors d'un suicide, vous ne trouvez pas ?

— Je… Oui, je trouve aussi.

— Pensez-vous qu'un tel geste soit dans le caractère de Mme Goodwin ? poursuit-il. De mettre fin à ses jours, je veux dire ?

— C'était une forte tête. Quand elle avait pris une décision, il était difficile de la faire changer d'avis.

Ahmed baisse les yeux vers une chemise en papier kraft devant lui, puis il sort de sa poche une paire de lunettes à monture métallique et les pose sur son nez.

— Le médecin légiste fait état d'un haut niveau de dioxyde de carbone dans le sang de la défunte.

Il me regarde par-dessus ses lunettes.

— Ce qui veut dire ?

— Elle avait aussi les yeux injectés de sang et des hématomes au niveau des lèvres, des gencives et de la langue.

Voilà en effet qui me paraît curieux. Pourquoi tous ces bleus ?

Ahmed met à nouveau le nez dans les papiers.

— Le médecin légiste a aussi trouvé des fibres dans la main de votre belle-mère. Apparemment, des fils… des fils d'or.

Il feuillette quelques pages et en sort une du dossier.

— Votre belle-mère devait être fière de sa maison. Une magnifique demeure, impeccable, très bien tenue…

Je suis déroutée par ce brusque changement de sujet.

— Que vient faire sa maison dans l'histoire ?

Ahmed tourne une feuille pour que je puisse la regarder. C'est une photo. Je frémis, m'attendant à voir le corps de Diana. Mais non ; c'est juste une photo du beau salon, chez elle.

— Y a-t-il quelque chose qui vous semble bizarre sur cette photo ?

J'y jette un regard bref mais attentif.

— Non, rien.

— Vous êtes sûre ?

Je regarde de plus près. La bibliothèque, la table basse, le canapé crème trop moelleux avec ses coussins assortis… brodés de fil d'or.

— On peut supposer qu'il y avait deux de ces coussins brodés d'or, vous ne pensez pas ? demande Ahmed.

L'espace d'un instant, son regard se fait accusateur et je me demande si, finalement, je suis avec le gentil flic de la paire.

— Seulement, on a eu beau chercher, on n'en a trouvé qu'un.

Je regarde à nouveau la photo. Il a raison ; il y avait bien deux coussins. Je me rappelle les avoir vus récemment. J'étais chez Diana avec les enfants et Harriet s'affairait sur l'un de deux, dont elle essayait de retirer des fils d'or pour pouvoir les mettre dans ses cheveux et avoir une longue chevelure dorée comme celle de Raiponce. J'ai dû le lui arracher des mains pour le remettre en place. Diana l'a retapé immédiatement pour lui redonner son gonflant. Ahmed était encore dans le vrai : elle était fière de sa maison.

— Eh bien, je ne sais pas… peut-être qu'un des deux était taché et qu'elle l'a déposé au pressing ? suggérai-je.

— Nous cherchons dans ce sens. Nous cherchons dans beaucoup de sens, à vrai dire.

— Bon. Mais, au fait… Je croyais que vous aviez trouvé des objets chez elle. Relatifs au suicide.

— En effet.

Ahmed m'observe attentivement de ses yeux brillants couleur de sirop.

— Un flacon de Latuben vide a été retrouvé près du corps de votre belle-mère. C'est un médicament que les gens prennent souvent pour parvenir à une mort rapide et indolore. Habituellement, les suicidaires en avalent deux flacons pour être sûrs d'y rester, mais un seul a pu suffire et être fatal pour une personne de la taille et de la corpulence de Diana.

Je m'éclaircis la voix.

— Donc… il n'y avait qu'un flacon près de son corps ?

— Un seul, oui, répond Ahmed en hochant la tête. Mais de toute façon, on n'a pas retrouvé ce médicament dans son sang. Raison pour laquelle nous cherchons d'autres causes à sa mort.

— D'autres causes ?

— Oui. Donc, considérant tout ce que je viens de vous dire, j'aimerais vous reposer ma première question.

Il me regarde encore par-dessus ses lunettes.

— À votre avis, qu'est-il arrivé à votre belle-mère ?

J'ouvre la bouche et répète à l'inspecteur Ahmed ma première réponse : je pense que Diana s'est suicidée. Sauf que cette fois, elle ne sort pas avec la même conviction.

Ollie quitte sa salle d'interrogatoire en même temps que moi, et Ahmed et Jones nous raccompagnent dans le couloir. La pièce où Patrick était assis est désormais vide ; quant à Nettie, si elle était là, elle ne s'y trouve plus. Les deux policiers nous guident jusqu'à l'ascenseur, nous remercient d'être venus et nous donnent à nouveau leur carte de visite. Puis Jones nous dit, deux fois, qu'elle nous recontactera. Peut-être s'agit-il juste d'un bafouillage dans la conversation, mais, là encore, je regarde trop d'émissions sur la police à la télé pour ignorer que les flics ne font jamais rien par hasard.

— Ça s'est bien passé, me déclare Ollie une fois que nous sommes seuls dans la cabine d'ascenseur.

Son visage semble le démentir. Il a des plaques rouges sur la peau, comme cela lui arrive quand il est très contrarié. La porte de l'ascenseur s'ouvre.

— Tu es sûr que ça va ?

Nous traversons le hall du commissariat.

— Ahmed t'a parlé de l'autopsie ? me chuchote-t-il. Les bleus aux lèvres, tout ça ?

Une fois les portes franchies, nous nous dirigeons vers le parking.

— Oui. Et du coussin qui a disparu. De toute façon, ce n'est pas la seule chose qui cloche dans le tableau.

Ollie s'arrête net.

— Quoi, il y a quoi d'autre qui cloche ?

— Le cancer. Pourquoi est-ce qu'ils ne trouvent aucune trace du cancer ?

Il ouvre la bouche, mais je continue sur ma lancée :

— Et la lettre, pourquoi était-elle dans un tiroir ? Pourquoi ne l'aurait-elle pas laissée en évidence ?

Ollie est visiblement aussi perdu que moi.

— J'aimerais bien le savoir, dit-il enfin. C'était ma mère, mais finalement… je crois que je ne la connaissais pas si bien que ça.

21

DIANA

Passé

Le téléphone sonne vers 5 heures du matin. Je me tourne dans le lit et regarde les chiffres rouges qui clignotent dans le noir.

— Le bébé arrive, annonce Ollie quand je décroche. Les contractions sont espacées d'environ dix minutes. Tu peux venir tout de suite ?

Je sors du lit et me prépare un café bien fort. Je ne me fais pas confiance au volant tant que je n'ai pas bu de café, ma vue n'étant plus ce qu'elle était. Je prends une douche rapide et m'habille tout en vérifiant le contenu du sac que j'ai rempli. La phase de travail peut durer longtemps, qui sait combien de temps je vais devoir rester chez Lucy et Ollie. J'ai pris mon pyjama, une brosse à dents, un roman, et même un jouet Thomas le Petit train pour l'offrir à Archie. Je compte le lui donner « de la part du bébé », parce qu'apparemment, c'est ce que tout le monde fait de nos jours, du moins d'après Jan, et elle semble s'y connaître en la matière. Une fois certaine d'avoir toutes mes affaires, je monte dans la voiture et entame les vingt minutes de route qui me séparent de leur maison. Il est 5 h 55 quand j'arrive.

Ollie est sur le pas de la porte et Lucy pliée en deux sur le muret de devant, en pleine contraction.

— Qu'est-ce que tu fichais ? s'écrie Ollie.

J'avoue que cet accueil me hérisse. Désolée d'avoir mis plus de temps pour venir qu'ils ne l'espéraient. Par contre, personne ne se demande où est Tom. Il va se réveiller vers 8 heures, se faire ses dix-huit trous de golf puis débarquer à la maternité la bouche en cœur avec un cadeau extravagant quand le bébé sera né depuis quelques minutes, et tout le monde l'applaudira.

— Voilà le taxi, dit Lucy en m'ignorant totalement.

Elle est en plein travail, et je sais que je devrais lui pardonner son attitude. Mais il me semble qu'un merci ou un bonjour ne lui arracherait pas la bouche non plus.

J'ai l'impression qu'hier encore, c'était moi qui étais à sa place, pliée en deux de douleur en attendant l'arrivée de mon bébé. Sauf que dans mon cas, personne ne venait me donner un coup de main et je n'avais pas de mari pour appeler un taxi afin de me rendre à l'hôpital. Et après, je serais seule. Je sais que je devrais me concentrer sur nos points communs quand je regarde Lucy. Nous sommes toutes deux mères et avons le même amour pour mon fils. Nous sommes également toutes deux des filles sans mère, même si la mienne est partie de son plein gré alors que la sienne lui a été enlevée, dans un tourbillon de douleur, je présume.

Je sais tout cela.

Et pourtant, malgré tous ces points communs, quand je la regarde, je ne vois que nos différences.

Lorsque Tom arrive chez Ollie et Lucy un peu plus tard dans la journée, je lui annonce qu'il a une petite-fille.

— Une petite-fille ?

Évidemment, ses yeux s'embuent tout de suite.

— On dirait que l'histoire se répète, pas vrai ? Un fils, et ensuite une fille ?

— Notre histoire à nous est tout de même un peu différente, dis-je.

— Un peu, oui.

Je ris doucement en remarquant un petit amas de salive au coin de sa bouche.

— Tu baves.

Je l'essuie du pouce, comme je le fais parfois pour Archie.

— Ollie veut que l'on emmène Archie voir sa petite sœur.

Tom balaie le salon du regard.

— Où est Archie d'ailleurs ?

— Il fait la sieste. Il vient juste de se coucher, donc je lui laisse encore une bonne heure.

Nous nous installons sur le canapé, et je prends l'une des jambes de Tom sur mes genoux pour commencer à lui masser le mollet. Ses paupières se ferment tandis qu'il émet un petit

gémissement de plaisir.

— Dis-moi, Tom, je me demandais… Tu ne chercherais pas un ingénieur à ton travail en ce moment, par hasard ?

Ses sourcils se froncent sur ses yeux toujours clos.

— Un ingénieur ?

— Oui, parce qu'au cas où, je connais quelqu'un.

— Qui est ingénieur ?

— Oui, très qualifié. Il construisait des gratte-ciel à Kaboul.

Je fais glisser mon pouce de l'arrière de son genou jusqu'à son tendon d'Achille.

— J'ai l'impression que tu essaies de me soudoyer avec un massage des jambes, Diana. Je me trompe ?

Tom sourit, et je suis envahie par la joie de savoir que Tom Goodwin m'aime. C'est sans aucun doute la plus grande bénédiction de toute ma vie.

— Si tu te portes garante de lui, considère qu'il est embauché, me dit-il.

22

LUCY

Passé

On dit que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit. Et pourtant, il existe un homme, Roy Sullivan, qui a été foudroyé sept fois dans sa vie. Sept ! Qu'a dû penser ce pauvre homme chaque fois qu'il entendait dire que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit ? Bien sûr, je reconnais que ce n'est pas banal. Mais cette expression ne devait pas faire très plaisir au pauvre Roy. Il a survécu à sept impacts de foudre, ce que je trouve personnellement assez bluffant. On l'a trouvé mort dans son lit à soixante et onze ans ; il s'était tiré une balle dans la tête, et j'imagine que les gens qui lui ont martelé le refrain sur la foudre ont leur part de responsabilité dans cette fin tragique. Parce qu'en réalité, la foudre tombe parfois deux fois au même endroit. Ç'a été le cas pour Roy, et ça l'est aussi pour moi.

Parce que mon deuxième enfant a des coliques, comme le premier.

Je suis assise dans mon fauteuil, maintenant mon mamelon dans la bouche de mon bébé hurlant – sauf que cette fois, j'ai en plus un enfant en bas âge. Mon fauteuil se trouve dans le salon, qui fait désormais office de salle de jeux et de télévision, ainsi que de chambre pour Harriet. Je regarde d'un œil distrait un épisode de *Game of Thrones* à la télévision. C'est la troisième fois que je le visionne, et je ne suis toujours pas sûre de ce qui s'y passe vraiment. Ils ont mis trop de personnages, dans cette fichue série. Mais il y a tout de même Jon Snow, donc ça en vaut la peine.

— Allez, mange donc ! dis-je à Harriet dans un murmure impatient.

Dieu merci, au moins Archie n'est pas dans mes pattes en ce

moment. Diana vient tous les mardis maintenant, elle emmène Archie au parc pendant une heure et demie, ce qui me soulage énormément. Mon fils adore Diana – pour de nombreuses raisons, l'une d'entre elles étant qu'elle lui offre des tas de friandises qu'il peut dévorer à sa guise –, et cela me va très bien, car avec un nouveau-né frappé de coliques sur les bras, je serais capable de confier mon enfant à un criminel en cavale s'il me proposait de le prendre quelques heures.

Harriet a beau n'avoir que trois mois, elle possède déjà un sacré tempérament. La petite bougresse refuse de se laisser prendre par quelqu'un d'autre que moi, même par Ollie, et lorsque je tente de la mettre dans d'autres bras, elle inspire à fond en me regardant d'un air entendu. « Pourquoi essaies-tu encore, maman ? Je vais crier si fort que les voisins vont croire que tu tentes de me tuer. Ils risquent même d'appeler la police. Tu ferais mieux de… ah, voilà, papa me remet dans tes bras. Évite donc de refaire cette bêtise à l'avenir. »

Diana s'obstine à essayer de prendre Harriet semaine après semaine, comme si elle s'attendait à ce que sa petite-fille ait eu un genre de déclic social depuis la dernière fois, par magie. À chaque fois que nous répétons l'expérience, j'ai envie de lui dire de laisser tomber, mais je ne veux pas la priver de ses droits de grand-mère ou risquer de passer pour la belle-fille cinglée qui flippe dès qu'elle se sépare de son bébé. Je la laisse donc tenter de prendre Harriet. J'ai appris à jouer le jeu.

Je viens juste de réussir à donner le sein à Harriet quand j'entends le rire d'Archie qui approche. Oh, non. Déjà ? J'avais de grands projets pour cet après-midi, mais en une heure et demie, tout ce que j'ai réussi à faire, c'est plier une petite pile de linge (que je n'ai même pas rangée) et regarder un dragon mort se faire extraire de la glace par des Marcheurs blancs. Et voilà qu'Archie déboule, une poignée de sucettes dans la main. J'attrape la télécommande et mets sur pause *Game of Thrones*. Dopé par le sucre, Archie se met à courir comme un fou en décrivant des cercles dans le salon.

— Archie !

En le voyant marcher sur ma pile de linge propre avec ses chaussures boueuses, j'ai hurlé. Mon sein s'extrait de la bouche de Harriet dans un pincement douloureux.

— Merde !

— Meeeerde ! répète Archie.

Diana apparaît derrière mon fils, l'air consternée. Elle regarde le salon et tend immédiatement les bras vers Harriet, qui prend une grande inspiration menaçante. Je la lui passe et avise cette pile de linge dévastée, qui était tout ce que j'avais accompli en une heure et demie. Fidèle à mon imprégnation hormonale, je lutte contre les larmes qui me montent aux yeux.

— Archie, regarde ce que tu as fait, mon chou.

Je ne crie pas. J'ai même ajouté ce « mon chou » à la fin pour arrondir les angles. Mais évidemment, cela ne suffit pas, Archie éclate en sanglots.

Diana s'accroupit en passant Harriet sur son autre épaule, comme si cela allait changer quoi que ce soit, et essaie de consoler Archie.

— Tout ce que j'ai pu faire en votre absence, c'est plier ce linge, dis-je à Diana. Et tenter d'allaiter Harriet, ce qui n'a pas donné beaucoup plus de résultats.

Diana jette un regard vers la télévision où l'image de Jon Snow est figée sur l'écran, avant de me dévisager.

— Vous pourriez peut-être essayer de faire plusieurs tâches à la fois. Quand Ollie était bébé, je rangeais les courses, passais l'aspirateur dans la maison et réglais les factures tout en lui donnant le sein.

Elle ment. Elle n'a jamais rangé ses courses, passé l'aspirateur ou réglé ses factures en allaitant Ollie. C'est physiquement impossible. Je le sais parce que je suis bien renseignée sur l'allaitement – depuis peu, il est vrai, mais tout de même. Mais quoi que j'en pense, les belles-mères semblent avoir le droit de dire n'importe quoi. Qu'elles mentent délibérément ou aient de faux souvenirs, ce n'est même pas le sujet.

« Richard a fait ses premiers pas à trois mois. »

« Mary ne pleurait jamais. Jamais ! »

« J'ai commencé la diversification alimentaire quand Judy était encore à la maternité. »

« Je lavais tous les vêtements de Trevor à la main avec de la lessive faite maison. »

« Philip adorait les légumes. Il en raffolait. Il dévorait tout ce que je lui donnais, surtout les choux de Bruxelles ! »

Les belles-filles savent que leur belle-mère ment, mais elles laissent filer, car comment peut-on prouver le contraire ? Et

surtout, comment le faire tout en restant poli avec sa belle-mère ? C'est aussi impossible que d'allaiter un bébé en déchargeant ses courses, en passant l'aspirateur ou en réglant ses factures. Les belles-mères peuvent donc raconter sur la maternité tous les bobards qu'elles veulent. Et elles gagnent à tous les coups.

— Vous pourriez peut-être poser Harriet quelques minutes et vous occuper du linge, ajoute Diana. Mettre les deux petits dans la poussette et les emmener au supermarché. Sortir un puzzle pour Archie et laisser Harriet dans son transat pendant que vous préparez le repas. Vous n'êtes pas obligée de rester dans ce fauteuil toute la journée alors que Harriet a déjà trois mois.

Il me faut quelques instants pour me ressaisir. Soyons clairs, je ne souffre pas d'anxiété ou de dépression post-partum, ni d'aucun autre trouble consécutif à l'accouchement. Je connais des femmes qui en ont eu. Ma cousine Sophie m'a un jour avoué avoir ressenti de l'indifférence pour sa fille Jemima. Elle ne se voyait pas du tout endosser le rôle de mère, et aurait tout donné pour pouvoir revenir en arrière et ne pas avoir d'enfant. Mon amie Rachel m'a raconté l'enfer de ses insomnies et de son épuisement pendant les mois ayant suivi la naissance de Remy ; elle restait clouée au lit, le cerveau bloqué dans un cycle constant de troubles obsessionnels compulsifs du type « Si tu ne bouges pas ta jambe droite tout de suite, Remy sera mort demain matin ». Personnellement, je me sens bien du point de vue mental. J'adore mes enfants. Et à part les moments de pic hormonal (parfaitement normaux, m'a-t-on dit) où j'ai l'impression que mon bébé (ou mon mari) est le diable incarné, j'aime beaucoup ma vie. J'aime être une mère au foyer, et j'aime même ma toute petite maison d'ouvrier avec sa cuisine vieillotte.

Ce que je n'aime pas, en revanche, c'est que ma belle-mère me dise ce que je dois faire dans ma propre maison.

— Merci du conseil, Diana, dis-je enfin. Ça va beaucoup m'aider. J'ai hâte d'essayer de mettre en pratique vos suggestions.

Nous nous dévisageons. Elle a bien saisi mon sarcasme. Mais il serait inutile de me le faire remarquer, car je nierais tout en bloc. C'est une victoire inattendue et involontaire de ma part, je m'en délecte quelques instants. Je prends Harriet, qui hurle

toujours dans les bras de Diana et cherche les miens. Les pleurs cessent immédiatement. Nouvelle victoire.

Échec et mat.

Je songe soudain que seules une belle-mère et une belle-fille peuvent se mener une guerre ouverte sans que ni l'une ni l'autre ne hausse le ton. Et que si les hommes étaient là, ils ne verraient qu'une conversation aimable se dérouler sous leurs yeux. Si Ollie avait été présent, il aurait sûrement dit quelque chose comme « C'était vraiment sympa, cet après-midi avec maman ». De ce point de vue-là, les hommes sont vraiment beaucoup plus simples que nous, et tant mieux.

Archie vient s'asseoir sur mes genoux à côté de Harriet et, étonnamment, mes deux enfants semblent satisfaits en même temps. Quant à moi, contre toute attente, je me rends compte que je m'amuse bien.

— Je veux juste dire que je ne sais pas si vous gérez efficacement votre temps, finit par renchérir Diana.

« Et en quoi est-ce que ça te regarde ? » ai-je envie de lui rétorquer. Mais nous savons l'une comme l'autre que cela reviendrait à briser les règles du jeu. Je ne dois pas attaquer ; seule la défense est autorisée. Je pense à la période où je jouais au netball, au lycée. Je suis goal, en défense. Si je fais bien mon boulot, l'autre équipe ne peut pas marquer. Cela m'inspire une réponse :

— En effet, dis-je en souriant. Vous ne le savez pas.

Même si ce coup-là ne figurera jamais sur un panneau de score, je suis sûre que je viens de marquer un point.

23

LUCY

Passé

— Est-ce que tu me laisseras tomber pour une jeunette, un jour ? dis-je à l'oreille d'Ollie, dans un murmure.

Nous sommes sur la terrasse ; il s'occupe du barbecue tandis que je vais et viens en essayant d'avoir l'air occupée. Ce samedi, Eamon a amené sa nouvelle petite amie, Bella, au déjeuner que nous partageons. Elle a vingt-deux ans, et je ne me suis jamais sentie aussi vieille de ma vie.

— Je ne peux pas me le permettre, répond-il. De toute façon, j'ai déjà épousé une jeunette, au départ.

— Oui, mais tu es du genre à anticiper.

— Je préfère toujours parier sur le long terme, dit-il avec un clin d'œil. Au fait, Bella est dans la cuisine. Tu devrais peut-être y aller, au cas où elle se mettrait à jouer avec les allumettes.

Il fait un geste en direction des marches de la terrasse où Harriet et Archie sont assis, en train de manger des saucisses dans du pain.

— Je garde un œil sur les autres mômes.

À contrecœur, je pars vers la cuisine pour retrouver Bella. Ce n'est pas par loyauté envers l'ex-femme d'Eamon – je n'appréciais pas particulièrement Julia non plus. Simplement, je suis une femme mariée, mère de deux enfants… et elle a vingt-deux ans.

Lorsque j'arrive dans la cuisine, Bella est plantée devant les salades, qui semblent la fasciner.

— Où est Eamon ?

— Parti au magasin d'à côté pour acheter du champagne, me répond-elle. Je lui ai dit que je n'en voulais pas, mais il a insisté.

Elle lève les yeux au ciel.

— Tu veux prendre un verre en attendant ? ou grignoter ?

J'ai des petits biscuits au fromage et…

— De l'eau, ça me va, dit-elle en désignant le verre à côté d'elle.

— Avec des glaçons, peut-être ?

— Non, à température ambiante, c'est mieux.

Mieux pour quoi ? Je me le demande, mais m'abstiens de lui poser la question. J'ai le vague souvenir qu'on m'ait fait la morale sur les dangers des boissons fraîches (quelque chose en rapport avec une chaleur humide s'accumulant dans le corps) lors d'une consultation de médecine chinoise pour une douleur persistante dans le cou, quelques années plus tôt ; si l'acupuncture avait bien fonctionné pour mon cou, en tant qu'adepte des boissons glacées, le conseil non sollicité sur la consommation de liquide à température ambiante m'était passé au-dessus de la tête.

— Alors, comment vous êtes-vous rencontrés, Eamon et toi ?

— Il est client de ma salle de sport, répond Bella. Il était dans mon cours de muscu.

— Tu es prof de fitness ?

Elle acquiesce, et je me sens soulagée. Ollie m'avait dit qu'elle faisait des trucs de fitness sur Instagram, du genre poster des photos de smoothies et de protéines en poudre parmi des clichés de ses abdos pris dans des lieux exotiques. Je suis contente de savoir qu'elle a un vrai travail par ailleurs.

— Enfin, je l'étais, plutôt, ajoute-t-elle. Je fais surtout des remplacements, maintenant que j'ai lancé ma propre affaire.

— Ah, oui ? dis-je en cherchant les couverts à salade dans le tiroir. Et c'est quoi, cette affaire ?

— Je suis influenceuse en fitness.

Je sens mes épaules s'affaisser.

— J'ai 122 000 followers sur Instagram en ce moment, donc on peut dire que ça commence à bien décoller. Mais bon… il faut encore que ça se développe.

— Et comment est-ce qu'on… développe ça ?

Je trouve mes couverts et commence à remuer la salade de pommes de terre. Je n'y suis pas allée de main morte sur la mayonnaise, ce qui risque de ne pas plaire à tout le monde. Même la salade verte est pleine d'avocat, de feta et d'huile.

— Oh… il faut analyser les posts les plus populaires… surveiller les hashtags qu'on utilise, comme #fitspo et

#fitnessporn, se tenir au courant des autres influenceurs de ton domaine, tout ça.

— Waouh.

— Et puis, il y a pas mal de partenariats avec les marques aussi. J'ai été contactée par une nouvelle marque de jus de fruits bio hyper intéressante, on va faire des trucs vraiment cool ensemble, c'est génial.

— Super !

J'ai l'impression de garder la fille (ado) d'une copine. Bella porte une brassière de sport et un legging en Lycra sous un imperméable clair. Pour un déjeuner ! Sous l'imperméable, je remarque que ses seins sont étrangement ronds par rapport à sa physionomie, très fine. Je pense soudain à mes seins à moi, aplatis, ruinés par deux grossesses et deux bébés affamés. Ça ne semble pas déranger Ollie, qui a l'air de bien les aimer, mais cela ne m'empêche pas de regretter un instant mes doudounes pré-bébés, qui se tenaient bien et faisaient à peu près la même taille que celles de cette fille.

Une porte claque et Eamon apparaît bientôt, une bouteille de champagne dans chaque main. Il les agite en l'air, comme un idiot.

— Ça va être la fête, mesdames !

Sa chemise est déboutonnée trop bas. Il a perdu un peu de poids dernièrement, comme cela arrive souvent aux hommes qui ont une nouvelle relation ou sont en crise de la quarantaine. (Ollie, Dieu merci, a gardé un poids relativement stable et prend même un petit peu chaque année, ce qui est plutôt une bonne nouvelle pour moi.)

— As-tu des flûtes pour le champagne, Lucy ? me demande Eamon.

Quelques minutes plus tard, il revient avec quatre verres remplis à ras bord.

— J'ai dit que je n'en voulais pas ! s'écrie Bella en repoussant le verre. Je suis en détox.

— Il n'y a rien de mieux que le champagne pour tout détoxifier ! lance-t-il gaiement.

— Qui fait une détox ? demande Ollie en arrivant dans la cuisine avec une assiette de viande trop grillée.

— Bella, répondons Eamon et moi à l'unisson.

Ollie avise la viande sur son assiette de la même manière que

j'ai regardé mes salades.

— Ne t'en fais pas, dit Bella en souriant. J'ai apporté mon repas.

Ollie reste bouche bée.

— Quoi ? Tu as apporté ton repas ?

Elle ouvre un sac isotherme aux couleurs vives que j'avais pris pour son sac à main.

— Je prépare tous mes repas en début de semaine, donc ce n'est vraiment pas un problème, sincèrement. J'ai juste besoin d'une assiette. Franchement, c'est pas le top, des invités comme ça ?

Et Bella d'éclater de rire.

J'entends déjà Ollie l'imiter, ce soir, quand ils seront partis : « Franchement, c'est pas le top, des invités comme ça ? » Pour cette raison, et celle-là seulement, je réussis à sourire.

Je donne une assiette à Bella et la regarde y verser une salade qui ressemble à un mélange de riz complet et de laitue. Pendant ce temps, nous nous servons en salade de pommes de terre, saucisses et burgers.

— Alors, Eamon, comment vont les affaires ?

L'unique avantage de la présence d'Eamon aujourd'hui est que je vais enfin pouvoir le questionner à ce sujet. Ollie bosse comme un dingue depuis qu'ils ont lancé leur entreprise, mais il me livre peu de détails quand je l'interroge à ce sujet. Je sais qu'il a tendance à s'inquiéter et j'essaie de me consoler avec cet argument quand il me semble perdre son optimisme. Mais aujourd'hui, j'espère qu'Eamon va pouvoir me rassurer un peu.

— On n'est pas obligés de parler boutique aujourd'hui, dit-il en posant son verre. C'est le week-end, hein.

— Mais j'aimerais bien parler boutique, moi.

— Vous savez ce qui serait plus marrant ? Une partie de « Action ou vérité ».

Je m'étouffe au milieu d'une gorgée de champagne. Action ou vérité. Eamon a quarante-trois ans, bon sang. Quarante-trois ans !

— Allez, quoi ! C'est un super jeu pour se rapprocher. On y a joué l'autre soir, pas vrai, Bells ?

Bella opine tout en enfournant une feuille d'épinard. Elle écoute, apparemment, mais semble avant tout concentrée sur sa nourriture. La pauvre petite doit mourir de faim.

— Bon, tu commences, Bells, lance Eamon. Action ou vérité ?

— Euh… J'aimerais mieux action, parce que je préfère les challenges physiques, mais vu l'endroit, et comme on est à table, je vais dire… vérité.

Petit haussement d'épaules insouciant de la belle.

— Qu'est-ce qui t'a séduite chez Eamon ?

La question sort de ma bouche malgré moi. En temps normal, j'aurais fait attention afin de ne pas risquer de sous-entendre qu'Eamon n'avait rien de séduisant, mais je me soucie moins de son ego depuis quelque temps. Quant à Bella, je m'attends à ce qu'elle hésite et bredouille. Rien de tout cela en l'espèce. Elle tend le bras sur la table pour prendre la main d'Eamon en lui souriant, pas le moins déconcertée du monde.

— Avant lui, je n'avais connu que des garçons. Eamon, lui, c'est un homme.

Ollie et moi échangeons un regard furtif. Je me retiens de recracher ma salade.

— Ah, ce n'est pas un boulot facile, fanfaronne Eamon en étirant ses bras, mais il faut bien que quelqu'un le fasse, que voulez-vous.

— OK, super, fait Ollie, visiblement aussi sidéré que moi.

Je m'attarde quelques instants à contempler la simplicité de mon mari, si agréablement normal.

— À ton tour, mon pote, lance Eamon à Ollie. Action ou vérité ?

— Action, répond-il à mon grand étonnement.

Qui ose encore choisir action, passé douze ans ? Je me dis qu'il a dû répondre hâtivement pour précipiter les choses et en finir au plus vite. J'essaie de trouver une idée, comme aller frapper à la porte des voisins puis partir en courant, quand Eamon pose son verre et me coiffe au poteau.

— Tu vas aller emprunter un million de dollars à ton paternel ! s'exclame-t-il. Son père est plein aux as, précise-t-il à Bella. Il doit bien avoir un million en petite monnaie dans sa maison.

Sur ce, il éclate de rire, me rappelant soudain Jeffrey Greenan, l'ami de Tom. Même rire vulgaire, mêmes manières machistes. Sauf que Jeffrey, lui, avait au moins une femme charmante.

— Malheureusement…

Ollie s'essuie les coins de la bouche avec une serviette en papier.

— … ma mère a aussi son mot à dire là-dessus, termine-t-il.

— Sa mère est radine, explique Eamon à Bella.

Ollie se crispe. Son ami est allé un peu trop loin sur ce coup-là. Mon mari a beau être conscient de certains défauts de sa mère, elle reste sa mère malgré tout.

— À toi, Eamon, dis-je.

Plus vite ce jeu stupide sera terminé, mieux ce sera.

— Action ou vérité ?

— Vérité.

— À moi de lui poser une question, intervient Bella.

Elle prend un temps infini pour réfléchir en soupirant, marmonnant et pressant ostensiblement un doigt sur ses lèvres.

— Quelle est le pire qui te soit arrivé ? demande-t-elle enfin.

Eamon paraît surpris. Il devait s'attendre à une question du genre « As-tu déjà fait l'amour à trois ? ». Je dois reconnaître que la question de Bella est bien plus intéressante.

— Eh bien, le divorce n'a pas été une partie de plaisir, répond-il après un bref silence. Je parle de l'aspect financier, s'empresse-t-il de préciser à Bella. J'ai perdu ma maison et une bonne partie de mes économies. Mais ça m'a appris quelques trucs, aussi.

Il enfourne une bouchée de saucisse et mâche lentement.

— Qu'est-ce que tu as appris ? dis-je.

— Oh. À prévoir des garde-fous. Ce genre de chose.

Je ne peux me retenir de rire.

— Des garde-fous contre quoi ? contre le divorce ?

— Contre tout, répond Eamon sur le ton de l'évidence.

Même Bella paraît déconcertée maintenant. Elle remonte un peu dans mon estime.

— Il n'existe pas de garde-fous contre tout, objecte-t-elle.

Eamon boit une gorgée de champagne et cligne de l'œil d'une façon obscène.

— Si, dit-il. L'argent. L'argent vous protège de tout.

24

LUCY

Présent

Le lendemain, nous nous rendons chez le notaire. J'ai essayé d'éviter ce rendez-vous, mais Gerard, le notaire de Diana, a précisé à Ollie qu'il serait bon que nous soyons tous présents ; l'enterrement a beau avoir lieu demain, avec les centaines de livrets de messe qu'il me reste à plier, les prières à choisir et le repas à confirmer, je réponds donc présente à l'appel.

Mon cerveau est en ébullition tandis que nous patientons dans la salle d'attente. Je ne peux m'empêcher de passer en revue tout ce que j'ai appris récemment. Diana a été trouvée morte, un flacon de poison à la main. Or, il n'y avait pas de trace de ce poison dans son sang, et l'on a constaté l'absence d'un coussin ainsi que des traces d'étouffement. Même moi, je me rends compte que le suicide de Diana ressemble à un meurtre maquillé. Mais si tel est le cas, pourquoi avoir caché la lettre d'adieu dans un tiroir, au lieu de la laisser en évidence ?

Décidément, je n'y comprends rien.

Lorsque Gerard entre dans la salle d'attente, Ollie, Nettie, Patrick et moi sommes debout, dans des angles opposés. L'arrivée du notaire nous offre un point de convergence bienvenu. Nous nous rassemblons vers lui.

— Toutes mes condoléances, dit-il.

Murmure général de remerciements.

Gerard allait à l'école avec Tom quand ils étaient jeunes, mais ces deux-là devaient plutôt être de simples connaissances que de vrais amis. Si Ollie et Nettie l'ont rencontré assez souvent, je ne l'ai vu pour ma part qu'une ou deux fois, et l'homme m'a toujours paru assez falot. J'ai un vague souvenir de Tom annonçant qu'il avait invité Gerard à un pot de Noël, annonce reçue par Diana avec un bougonnement agacé. Elle non plus ne

devait pas le trouver très intéressant.

Gerard nous fait entrer dans son bureau, puis, notant qu'il manque deux chaises, retourne dans le couloir. Ollie, Nettie, Patrick et moi restons dans la pièce sans dire un mot, évitant avec soin de nous regarder. Je remarque que Nettie n'accorde même pas un coup d'œil à Patrick.

— Bien, dit Gerard en revenant avec un fauteuil à roulettes. Merci à vous d'être venus. Habituellement, nous envoyons un mail à nos clients pour les informer de la part qui leur revient dans l'héritage, mais je voulais que vous soyez présents aujourd'hui, étant donné que cette succession est un peu… Oui, par ici, Sherry, dit-il à la secrétaire qui entre en poussant un deuxième fauteuil. Merci, Sherry. Pardon. Donc, je vous disais que la succession de vos parents est un peu plus compliquée que la plupart des cas traités par notre étude.

Rien de surprenant à cela. Une succession aussi importante que celle de Tom et Diana est forcément compliquée. Je suppose que c'est la raison pour laquelle Tom a confié la tâche d'exécuteur testamentaire à Gerard lui-même, plutôt qu'à Ollie ou Nettie.

— Voulez-vous vous asseoir ? demande-t-il à Ollie, qui est toujours debout, ignorant le siège devant lui.

— Merci, je suis bien comme ça, répond Ollie.

— Comme vous voulez. Bref, vous le savez, Tom et Diana possédaient beaucoup de biens. Il y a les propriétés, les voitures, le bateau, mais aussi le portefeuille d'actions, les meubles, les objets de décoration, les bijoux et autres effets personnels. Sans oublier une somme non négligeable en liquidités.

— Tom l'a évoqué une fois ou deux, oui, murmure Patrick avec un sourire en coin.

Gerard croise les mains devant lui et se redresse comme pour s'endurcir.

— Hum, alors… Le testament de Tom a désigné Diana comme unique bénéficiaire de ses biens. Puis, en cas de décès de Diana, ces biens devaient être divisés à parts égales entre Oliver et Antoinette. Toutefois… il y a quelques semaines de cela, Diana est venue me voir pour y apporter des modifications.

Gerard se frotte le front et grimace un instant, comme s'il souffrait de migraine. Il garde les yeux baissés.

— Lors de cette rencontre, Diana a souhaité que son

association soit l'unique bénéficiaire de la totalité des biens concernés.

Le silence se fait dans la pièce. On n'entend plus que le bruit sourd de la circulation à l'extérieur, le tic-tac d'une horloge et le bruit du clavier de l'assistante, de l'autre côté de la porte.

— Diana m'a assuré qu'elle vous informerait de ce changement, mais comme c'est fort récent, de toute évidence, elle n'en a pas eu le temps.

Je sens Ollie bouger derrière moi et me tourne pour le regarder.

— Attendez. L'association de Diana hérite de… ? commence-t-il.

— De tout.

Gerard lève les yeux et nous regarde tour à tour sous ses épais sourcils grisonnants. Ce regard indique clairement qu'il n'y a aucune plaisanterie dans l'air, aucun malentendu, aucun doute possible.

— Les maisons, les voitures, les actions, les liquidités. Tout, confirme-t-il.

Nettie prend une grande inspiration fébrile. Patrick se lève. Ollie a la tête penchée et plisse les yeux, comme il le fait quand Edie lui dit quelques mots qu'il ne parvient pas à comprendre. Nous tournons tous la tête et, pour la première fois depuis notre arrivée, nos regards se croisent. Plusieurs secondes s'écoulent. Mais personne ne parle.

25

LUCY

Passé

J'ai deux gamins ceinturés sur la banquette arrière, l'un en train de brailler (Harriet), l'autre occupé à essayer de se fourrer un grain de raisin dans le nez (Archie). Nous sommes arrêtés à un rond-point embouteillé. La femme dans le SUV noir devant nous passe une raquette de tennis à son ado de fils par la fenêtre, puis se lance dans une discussion avec lui sans se soucier de la file de voitures qui s'allonge.

Ce genre de situation est assez courant dans le quartier de Diana. Nous sommes en route pour sa maison – je laisse les enfants chez elle tous les mardis, de 10 à 14 heures. Harriet a six mois maintenant, et j'ai beau détester faire ce trajet aller et retour à quelques heures d'écart, je ne suis pas bornée au point de refuser une garde d'enfants gratuite. Même de la part de mon impossible belle-mère.

— Archie, tu veux bien remettre sa tétine dans la bouche de Harriet ? dis-je en lançant un coup d'œil dans le rétroviseur.

C'est lui qui a la tétine dans le bec ; quant au grain de raisin, Dieu sait où il se trouve désormais.

— Où est ton raisin ?

— Je l'ai mangé, répond Archie en retirant la tétine de sa bouche pour la mettre dans celle de sa petite sœur.

J'évite de penser à son nez qui coule, et au fait qu'il vient sûrement de refiler son rhume à Harriet. Je me console en constatant qu'elle cesse de pleurer sur-le-champ.

— On est bientôt arrivés chez Dido ?

— Oui, on y est presque.

Il se calme aussitôt. Que cela me plaise ou non, Archie adore sa grand-mère. Elle est gentille avec lui, à sa manière. Certes, elle ne s'extasie pas devant ses dessins et lui donne peu de

câlins, mais elle fait d'autres choses qui semblent bien marcher avec les enfants. Comme le regarder droit dans les yeux, le mettre au défi d'accomplir certaines tâches, éteindre la télévision pour jouer avec lui. Et, bien sûr, il y a le pot de bonbons sur le plan de travail de la cuisine, qui est toujours plein quand Archie arrive et vide quand il repart.

Il est à peine 10 heures au moment où je m'arrête dans l'allée de gravier de la maison – gravier dont Archie se remplit les poches, et que je retrouve ensuite partout chez moi. Une vieille Volvo jaune est garée devant la porte d'entrée. La voiture d'une femme de ménage, probablement. Je me range derrière elle et sors Harriet de son siège tandis qu'Archie se détache tout seul pour aller immédiatement s'emparer d'une poignée de gravier. Je monte les marches et pose le fauteuil bébé sur le seuil. Par la porte d'entrée entrouverte me parvient une voix d'homme inconnue.

— On a une expression, en Afghanistan : « Dans une colonie de fourmis, la rosée est une inondation. » Cela veut dire qu'un petit malheur n'est pas si petit pour ceux qui sont dans le besoin. J'ai postulé à beaucoup d'emplois… je n'ai pas eu une seule réponse. Alors ce n'est pas rien, ce que vous avez fait.

— Tom dit que vous faites du très bon boulot, répond la voix de Diana.

— Tom est très gentil. Plus gentil que moi. J'ai été incorrect avec vous. Veuillez me pardonner.

— Il n'y a rien à pardonner. Vous avez juste à prendre soin de votre famille. Je sais que vous le ferez, Hakem.

— Certainement.

J'entends du mouvement et recule en levant ma main pour toquer, comme si j'arrivais juste. Archie lance des cailloux sur la Land Rover de Diana.

À peine ai-je le temps de lui souffler d'arrêter que Diana apparaît dans l'entrée.

— Lucy.

Elle fronce les sourcils et balaie la scène du regard ; ses yeux s'attardent sur Archie, figé en une posture coupable. Elle lui jette un regard sévère, et il laisse tomber les cailloux qu'il a en main.

— On arrive à l'instant ! dis-je.

— Je vois ça.

Elle se détourne pour faire face à l'homme qui l'a rejointe dans l'entrée.

— Merci d'être passé, Hakem.

— Merci de m'avoir reçu. Je n'oublierai pas votre geste.

Nous regardons l'homme monter dans sa Volvo et s'en aller. J'attrape alors la main d'Archie et l'éloigne de l'allée de gravier. Harriet ne pleure plus quand Diana la prend dans ses bras.

— Qui est ce monsieur ? dis-je en aidant Archie à monter les marches.

— Hakem est un ingénieur qui travaille pour Tom.

— Il semblait vous être très reconnaissant.

— Ah oui ?

— Diana. Vous avez fait quelque chose pour lui, c'est évident.

Je m'aventure en terrain glissant, mais après tout, ce n'est pas comme si je risquais de détruire la magnifique relation qui nous unit. Il y a quelques avantages à ne rien avoir à perdre.

— Dites-moi donc.

Diana roule des yeux. J'ai l'impression d'être la casse-pieds de service qu'elle ne veut surtout pas encourager.

— Il avait du mal à trouver du travail, c'est tout. On ne lui donnait pas sa chance… J'ai juste fait en sorte qu'il en ait une.

— C'est formidable de votre part.

Elle soupire.

— Oui, bon. J'imagine que vous ne me trouvez pas formidable pour autant, mais j'estime que tout le monde devrait avoir droit aux mêmes chances dans la vie. Ça n'a pas été le cas pour Hakem. Mes enfants, par contre, ont eu toutes les chances possibles. Désormais, il est temps pour moi de m'effacer et de voir ce qu'ils font des opportunités qui leur ont été offertes.

Ce doit être la conversation la plus authentique que j'aie jamais eue avec Diana ; l'espace d'un instant, j'ai l'impression d'entrevoir sa vraie personnalité.

— C'est une excellente philosophie, dis-je.

Nous nous regardons droit dans les yeux pendant une seconde ou deux, et il me semble que quelque chose de l'ordre du respect mutuel passe entre nous.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire, répond-elle avant de prendre mes enfants et de disparaître à l'intérieur.

26

LUCY

Passé

— Plus haut ! crie Archie. Plus haut ! Fais-la aller super haut !

À mon sens, Archie vole déjà si haut qu'il risque de passer par-dessus la barre transversale de la balançoire.

— D'accord, répond Nettie. C'est parti !

Nettie a pris un jour de congé pour m'aider avec les enfants. Elle a fait cela un bon nombre de fois depuis la naissance de Harriet, et c'est toujours une véritable bouffée d'oxygène pour moi. En cet instant, Harriet est harnachée contre la poitrine de Nettie tandis que ma belle-sœur pousse Archie sur la balançoire ; ce matin déjà, elle a joué au ballon, grimpé aux arbres et joué à cache-cache avec son neveu. Si ce n'est pas une tante dévouée, ça.

À la différence de Diana, Nettie se déplace, au motif que « tu ne vas quand même pas t'embêter à attacher les enfants dans la voiture et à faire tout le trajet jusque chez moi ». (Alléluia !) Elle vient avec des friandises pour les petits (et me demande d'abord si je suis d'accord pour qu'ils en mangent), du café pour moi, et un repas tout prêt pour Ollie et moi le soir. Parfois, elle emmène les enfants quelque part afin que je puisse me reposer. D'autres fois, comme aujourd'hui, nous flânons et nous nous promenons ensemble, au parc ou ailleurs. Lors de ses visites, elle est habituellement joyeuse, radieuse et pleine d'énergie, mais aujourd'hui elle semble un peu éteinte. Ses cheveux sont sales. Elle porte un legging, un long gilet et des tennis, tenue tout à fait appropriée pour une journée au parc, mais loin de son impeccable style habituel. Et si elle se montre assez bavarde avec Archie, elle m'a à peine adressé la parole de la matinée.

— Ça va, Nettie ? Tu n'es pas très loquace, aujourd'hui.

Elle me lance un regard en biais.

— Ah, bon ?

À vrai dire, Nettie n'est pas une grande bavarde, surtout quand il s'agit de parler d'elle. Elle est du genre à préférer poser des questions que livrer des informations. Mais je perçois maintenant une sorte de conflit intérieur dans ses yeux. Peut-être a-t-elle envie de parler, au contraire ?

— Que se passe-t-il ?

Elle me jette un autre regard, puis soupire.

— OK. Eh bien, pour tout te dire… J'ai fait une fausse couche il y a quelques jours. C'est pour ça que je suis en congé cette semaine.

— Oh, non… Je suis désolée, Nettie.

Elle a un petit haussement d'épaules, tout en continuant de pousser la balançoire.

— Et c'est… enfin, ce n'est pas ma première, en fait. Avec Patrick, on essaie d'avoir un enfant depuis des années. On en a perdu trois autres, assez rapidement, dès le premier trimestre.

— Tu as fait quatre fausses couches ?

Je reviens en arrière et essaie d'imaginer toutes les fois où elle devait être enceinte ou sortant d'une fausse couche sans que je l'aie su. Et songe avec horreur à tous les commentaires déplacés que j'ai dû faire.

« Tu pourras prendre ce landau quand je n'en aurai plus besoin. »

« Bientôt, ce sera ton tour. »

« Je te revaudrai ça quand tu auras des enfants. »

Moi qui pensais que Nettie me tiendrait au courant de ce genre de chose. Ou que je le sentirais.

— Je croyais que c'était parce que tu te concentrais sur ta carrière.

Elle secoue la tête et rit sans joie.

— Je m'en fiche pas mal, de ma carrière. Ce que je veux, c'est une famille. J'ai des ovaires polykystiques, donc je savais que ce ne serait pas facile… mais je ne pensais pas que ce serait aussi dur.

— As-tu vu des spécialistes ?

— Deux. On a essayé le Clomid et l'insémination intra-utérine. Je me suis piqué le ventre avec des hormones pendant des mois. La prochaine étape, c'est la fécondation in vitro.

— Je connais plein de gens qui ont eu des bébés par FIV, dis-

je tout de suite. La moitié des gamins dans le groupe de ma mère étaient nés comme ça.

— Je sais, mais ça coûte cher. Avec le prêt immobilier et tous ces trucs de fertilité, je n'ai plus d'argent d'avance. Et les affaires de Patrick ne sont pas vraiment florissantes.

— Tes parents vont sûrement pouvoir t'aider ?

— Évidemment, je suis passée par l'horrible procédure familiale habituelle pour leur demander. Et maman a dit non.

Les bras m'en tombent. Je connais les principes de Diana quant au fait de donner de l'argent, mais je n'arrive pas à croire qu'elle aille jusqu'à refuser de couvrir les frais de FIV de sa fille.

— Papa m'a déjà donné de l'argent pour les inséminations et certains tests. Mais maman ne le sait pas, et papa déteste lui mentir. Donc… je pense qu'on va devoir se débrouiller seuls pour les FIV.

— Franchement, je la déteste, parfois, dis-je sans pouvoir me retenir.

Je regrette immédiatement ce que je viens de dire. Diana est la mère de Nettie. Quoi qu'elle fasse, Nettie restera loyale envers elle.

— Pardon Nettie, je…

— Moi aussi, ça m'arrive, dit-elle.

Et entre nous le silence se fait, juste interrompu par le grincement de la chaîne de la balançoire dans l'air froid du matin.

27

LUCY

Passé

— J'veux ouvrir une papillote surprise avec Harriet, dit Archie en déboulant dans la cuisine pour se coller entre mes jambes.

Il a déjà un chapeau de Noël en papier orange sur la tête et un sifflet vert en plastique autour du cou. Mon père et toute la famille Goodwin sont rassemblés autour de la table de la salle à manger, à tremper des crevettes dans la sauce aurore. J'ai dressé la table avec des serviettes fantaisie, des assiettes en carton et des décorations confectionnées avec amour par Archie.

— Ouvre-la plutôt avec moi, suggère Ollie.

— Mais j'ai promis à Harriet !

— À mon avis, elle ne se vexera pas, Arch, dis-je en regardant la petite qui cligne des yeux sur les genoux de Nettie.

Notre location de Hampton est moins petite que notre maison d'ouvrier à Port Melbourne, mais elle n'est pas immense non plus, surtout quand le sapin de Noël occupe la moitié du salon. Comme il nous manque deux chaises, Patrick et Ollie sont installés sur des tabourets de bar à une extrémité, dominant la tablée. Tom paraît poliment déconcerté, et Nettie a répété tant de fois combien tout cela était génial que je me demande qui elle cherche à convaincre. D'habitude, les Noëls se passaient soit chez mon père, soit dans la maison de Brighton des Goodwin ; un scénario identique était prévu cette année, jusqu'à ce que j'intervienne, après avoir décidé qu'il était temps pour nous de prendre la situation en main.

Ollie s'était montré étonnamment enthousiaste. (« Faire notre propre Noël à nous, quelle bonne idée ! avait-il dit. Ce sera nous les adultes, ceux qui instaurent de nouvelles traditions. ») C'était gentil de sa part, même s'il n'a été d'aucun secours au moment

des préparatifs.

— Ollie, tu veux bien me donner un coup de main s'il te plaît ? dis-je depuis la cuisine.

Mes joues sont en feu, je dois être rouge comme une tomate. J'ai sous-estimé l'effort nécessaire à la préparation d'une dinde pour sept adultes et deux enfants, plus les légumes, la sauce, le plum-pudding et les fruits de mer en entrée. Comme une idiote, j'ai refusé quand Diana et Nettie m'ont proposé d'apporter à manger ou à boire. (« Je n'ai besoin que de votre présence », ai-je répondu – formule qui m'a toujours semblé follement généreuse et insouciante.) Malheureusement, cela signifiait aussi que j'allais devoir passer la matinée dans une robe d'été trempée de sueur, à cuisiner un repas qui n'a jamais été prévu pour être mangé pendant les chaleurs d'un Noël en Australie, dans une maison dépourvue de climatisation.

— Eh bien, joyeux Noël ! lance Tom en levant sa bière contre le verre de vin de Diana.

Il semble amusé plus que déçu, avec sa canette de Victoria Bitter ; quant à Diana, elle ne s'est pas plaint de son chardonnay tiède – dont elle a déjà bu plus d'un verre. J'aimerais pouvoir lui accorder un bon point pour ça, surtout considérant qu'à Noël dernier, nous avons bu plusieurs bouteilles de Bollinger chez elle ; mais depuis que j'ai appris son refus d'aider Nettie à payer ses FIV, je n'ai aucune envie de lui accorder le moindre point pour quoi que ce soit.

— Joyeux Noël, répond Nettie en levant son verre contre la canette de bière de son père.

Elle est arrivée avec deux bouteilles de vin et en a déjà descendu une. Je la comprends. Cette femme a consacré toutes ses économies à une première série de FIV qui ont donné deux embryons, sans que cela débouche sur une grossesse viable. Aujourd'hui, à trente-neuf ans, elle va devoir recommencer à mettre de l'argent de côté pour payer une nouvelle tentative, ce qui la mènera au-delà des quarante ans, sachant que ses chances de tomber enceinte déclinent jour après jour. Alors que ses parents ont plus d'argent qu'ils ne pourraient jamais en dépenser. Où est la logique dans tout cela ? Moi qui avais dit à Diana que j'appréciais sa philosophie… J'aurais mieux fait de me taire, ce jour-là.

Nettie a gardé Harriet sur ses genoux une bonne partie de la

journée, refusant de la poser, même quand nous avons mangé les fruits de mer en entrée. Maintenant qu'elle montre quelques signes d'ébriété, je me demande si je ne devrais pas reprendre ma fille. Mais Patrick semble garder un œil sur elle, et il n'en est qu'à sa première bière. Je décide donc de la laisser tranquille.

— À vos ordres ! dit Ollie en me rejoignant dans la cuisine.

Je lui tends une paire de gants de cuisine qu'il enfile avant de se pencher vers le four.

— Au prochain Noël, lance-t-il tout en attrapant la dinde, il y aura peut-être un autre bébé autour de cette table. Hein, Nets ?

Tout le monde se tait, la bouche pleine de crevettes et de sauce aurore.

— Alors, comment ça va se passer ? continue Ollie innocemment en posant la dinde sur le plan de travail. Est-ce que tu seras du genre à accoucher en envoyant des e-mails sur ton iPhone, puis à courir au bureau en sortant de la maternité ?

Je lui lance un regard noir, en pure perte.

— Eh bien, répond Nettie, en fait, si j'avais la chance d'avoir un bébé, je quitterais mon boulot sur-le-champ. Je prendrais quelques années de break pour rester à la maison avec mes enfants, comme Lucy. Je respecte vraiment ton choix, Lucy, et je trouve que tu es une mère formidable.

Je souris, mais me sens nerveuse.

— Seulement, continue-t-elle, tout cela est très peu probable, puisque je ne suis pas enceinte et que je ne peux même pas entamer un nouveau cycle de FIV avant qu'on ait mis de côté 5 000 dollars, sachant que j'ai trente-neuf ans et que ma fertilité décroît à chaque seconde qui passe.

Nettie est plus ivre que je ne le pensais, comme en témoigne son élocution trébuchante. Je note qu'elle tient Harriet en équilibre précaire sur ses genoux. Tom semble lire dans mes pensées et lui enlève la petite.

Ollie a enfin libéré la dinde de ses fils et me lance un regard paniqué, comprenant qu'il a gaffé. Diana boit une petite gorgée de vin puis pose son verre sur la table avant de dire :

— Donc, tu aimerais être comme Lucy, c'est ça, ma chérie ?

— Oui, répond Nettie.

Le soupçon de défi dans sa voix me fait craindre le pire.

— D'accord…

Le ton de Diana est calme et hyper contrôlé. Sinistre, en fait.

— Et d'après toi, qu'arriverait-il à Lucy si Ollie mourait ? demande-t-elle.

J'ouvre la bouche, mais Nettie répond avant moi.

— Je suppose qu'Ollie a un contrat de prévoyance.

— Suffisant pour que Lucy puisse se passer de travailler ? poursuit Diana en riant. J'en doute fort. Elle a deux enfants à nourrir, à habiller, à éduquer. Et quel genre de travail trouvera-t-elle, après toutes ces années sans emploi ?

— Maman ! s'indigne Ollie.

Diana balaie l'assemblée du regard.

— Quoi ? Vous avez tous l'air choqués, mais voyons la situation en face : que feriez-vous, Lucy ?

— Maman, ça suffit ! s'écrie Ollie.

— Lucy n'y a même pas réfléchi, dit Diana en se détournant de nous tous pour regarder Nettie. C'est vraiment ça, le genre de mère que tu as envie d'être ?

Nettie et moi nous levons de table, tandis que Tom et Ollie tentent de s'interposer. Mais nous sommes deux boulets de canon, et eux des chiffes molles.

— Tu veux savoir quel genre de mère j'aimerais être ? crie Nettie. Le genre qui aide ses enfants quand ils viennent lui demander son soutien. Qui les rend confiants et épanouis, au lieu de leur donner l'impression qu'ils ne sont que de sales fainéants de parasites.

— Donc tu donneras tout ce qu'ils veulent à tes enfants ? insiste Diana.

Elle hausse légèrement le ton, et je vois qu'elle commence à s'énerver.

— Tu leur apprendras qu'ils peuvent tout avoir sans effort et qu'ils n'ont pas besoin de travailler pour obtenir ce qu'ils veulent ?

— Parce que tu crois que je n'ai pas fait d'efforts, moi, pour avoir un bébé ?

Nettie est écarlate, sa voix déchirée.

— Ça fait trois ans que j'essaie. J'ai essayé tous les traitements de fertilité qui existent sur terre. Je me suis tapé deux séries de FIV pour rien. J'ai fait quatre fausses couches !

Diana secoue la tête et détourne le regard. Mais je vois ses mains trembler comme elle les croise sur ses jambes.

— T'aider, c'est le pire que je puisse faire pour toi, Nettie,

assène-t-elle.

— Dans ce cas, vous avez été parfaite, lance Patrick au bout de la table.

Il lève sa bière pour porter un toast.

— Eh bien, joyeux Noël tout le monde, hein ?

28

LUCY

Présent

Patrick éclate de rire, d'un rire long, fort, totalement déplacé. Gerard, Nettie et Ollie détournent les yeux, gênés, mais je ne peux m'empêcher de le regarder. Je le trouve… différent. Ses lèvres ont des mouvements nerveux, saccadés, comme s'il hésitait entre rire et larmes.

— Vous voulez dire que Diana n'a rien laissé à ses enfants ? demande-t-il encore.

Il presse les doigts sur ses tempes et secoue la tête.

Gerard avise les documents devant lui.

— Seulement quelques effets personnels, dit-il.

Il soulève une feuille et met ses lunettes sur son nez.

— Vous pouvez disposer à votre volonté des albums photos et des meubles de vos chambres d'enfants. La bague de fiançailles de Diana revient à Nettie, et la collection de cigares de Tom à Ollie. Il y aussi un collier pour Lucy…

Un souffle d'air – rire ou exclamation contenue ? – s'échappe de la bouche de Patrick.

— Et les liquidités ? Les propriétés ?

— L'association de Diana continuera de tourner, un conseil d'administration sera mis en place pour tout gérer. Les liquidités serviront à couvrir ces frais de gestion ainsi que tout autre frais de fonctionnement dans l'intérêt de la structure. Les biens immobiliers seront vendus et les bénéfices iront également à…

— Excusez-moi, coupe Ollie en levant une main. On peut juste revenir un peu en arrière ? Nous n'héritons de rien à part les effets personnels que vous avez cités ? Ce n'est pas possible. Il doit y avoir une erreur quelque part.

Gerard se rembrunit.

— Je vous assure qu'il n'y a pas d'erreur. Diana a été très

claire.

Ollie reste coi et cligne des yeux.

— On peut contester tout ça ?

— Vous le pouvez, répond Gerard, qui devait s'y attendre. Mais la procédure serait longue.

— Est-ce qu'on gagnerait ?

— C'est possible.

Le notaire semble hésiter.

— En tant qu'exécuteur testamentaire, je n'ai pas à m'exprimer à ce sujet, mais je vous recommande de vous faire bien conseiller une fois que vous aurez réfléchi à tout cela.

— Inutile de réfléchir, déclare Ollie. Nous allons contester.

— Je… je suis d'accord, dit Nettie.

— Moi aussi, renchérit Patrick.

— Et vous, Lucy ? demande Gerard. Qu'en pensez-vous ?

Je me tourne sur ma chaise pour les regarder. Patrick, Nettie et Ollie ont le visage marqué par la peine et la stupéfaction. Mais il y a autre chose aussi dans leur expression. Quelque chose de laid. Si laid que je préfère pivoter à nouveau pour fixer le notaire.

— Cela ne me regarde pas, dis-je à Gerard. Je ne suis pas concernée.

29

DIANA

Passé

Apparemment, notre maison compte plus de trente pièces. Je trouve encore cela difficile à concevoir. La première fois que Tom m'a emmenée la voir, j'ai catégoriquement refusé d'y habiter. Je passais mes journées avec des femmes qui vivaient dans des espaces grands comme une place de parking, alors pourquoi est-ce que je vivrais, moi, dans un palace ? Mais, comme d'habitude, Tom a fini par me convaincre. C'est drôle, la vitesse avec laquelle on finit par considérer certaines choses comme normales. Et comme les principes peuvent s'envoler.

Ce soir, Tom et moi sommes au fumoir. Je suis assise d'un côté du canapé Chesterfield, Tom de l'autre, avec son pantalon remonté jusqu'aux genoux tandis que je lui masse les mollets. Il souffre un peu des jambes, ces derniers temps. « C'est l'âge, que veux-tu », dit-il quand je lui conseille d'aller voir un médecin. La nuit, je le trouve souvent en train de faire les cent pas dans la chambre pour tenter de chasser ses crampes.

— Mmm, marmonne-t-il derrière son journal. Ça fait du bien.

Deux semaines se sont écoulées depuis ce que Tom a surnommé avec humour le « Noël gate ». Il n'a pas de mérite à garder son humour, car les enfants lui parlent encore, à lui. Ça m'énerve. Il est facile de plaire à tout le monde quand on dit toujours oui. En réalité, c'est à cause de lui que je dois me conduire comme je le fais. Il faut bien un méchant dans un couple. Si tous les enfants avaient deux parents comme Tom Goodwin, on aurait une génération de sales gosses croyant que tout leur est dû.

Je n'ai pas dit à Tom ce qui m'a fait sortir de mes gonds à Noël. En vérité, j'ai eu du mal à le comprendre moi-même. Tout a commencé quelques jours avant, quand Kathy m'a appelée à

l'improviste en me proposant d'aller boire un café. « Pas avec les filles, a-t-elle dit, juste toi et moi. »

J'ai pensé qu'il devait s'agir de sa santé – peut-être avait-elle une grosseur suspecte ou un mauvais résultat d'analyses. Voilà le genre de nouvelles qu'on a à annoncer, à nos âges. Mais finalement, cela ne concernait pas du tout Kathy elle-même.

— J'étais à Daylesford pour le week-end, me confia-t-elle. Et j'ai vu quelque chose. Je ne devrais pas le dire, parce que je n'en suis pas sûre à cent pour cent, mais…

Elle s'était empressée de préciser que ce pouvait être une erreur, mais qu'elle était pratiquement sûre d'avoir vu Patrick sortir d'un restaurant avec une femme. Une femme qui n'était certainement pas Nettie. Il avait un bras autour de sa taille. La relation ne semblait pas platonique.

J'avais décidé de ne pas m'en mêler. Après tout, Kathy n'était pas sûre d'avoir bien vu et cela ne me regardait pas. Et puis, à Noël, Nettie s'était mise à reparler des FIV, et j'avais paniqué. Je n'avais aucune intention de blesser qui que ce soit ou d'insulter Lucy. Je voulais juste que Nettie réfléchisse à deux fois avant de faire un bébé avec un homme qui ne lui était peut-être pas fidèle.

Au lieu de quoi, j'avais agi inconsidérément et m'étais mis tout le monde à dos.

Le silence qui règne depuis Noël est étrangement assourdissant. En tant que femme ayant beaucoup d'amies oisives (Jan, Liz et Kathy, par exemple), j'ai toujours été fière de ma vie bien remplie – par mon association, les tâches ménagères que j'ai à cœur d'effectuer moi-même, les verres avec les copines, les enfants, les petits-enfants… Quand les gens évoquaient la solitude des personnes âgées, je me disais toujours : *ce ne sera pas pour moi.* Je suis très entourée. Les personnes de mon genre rêvent de solitude. Deux semaines seulement ont passé depuis Noël, et je commence à me sentir très, très seule.

— J'ai vu qu'Ollie et Eamon étaient venus aujourd'hui, dis-je à Tom.

Il baisse son journal, révélant un faciès coupable.

— Combien leur as-tu donné, Tom ?

Je venais juste de ramener Faizah de l'hôpital avec son bébé quand j'avais vu l'énorme et ridicule voiture de sport d'Eamon

garée dans notre allée. Pas besoin d'avoir fait de hautes études pour comprendre ce qu'ils fabriquaient ici.

— C'est un investissement, répond Tom. Dans leur société.

De ma paume, je pousse les orteils de Tom en arrière, en direction de son genou, pour étirer le muscle du mollet. Il gémit.

— Tu m'en veux ? demande-t-il.

— Non, je ne t'en veux pas. Je suis fatiguée.

Le fait est que, parfois, être mère est une tâche impossible. Quand les enfants sont petits, on ne se demande pas seulement s'il faut les laisser prendre du chocolat au petit déjeuner « juste une fois », on pense aussi aux caries que cela peut entraîner, ou aux mauvaises habitudes alimentaires qui risquent de contribuer à l'épidémie d'obésité chez les jeunes. Quand ils sont grands, c'est pire. J'ai peur que Nettie ne puisse pas avoir d'enfants, et j'ai aussi peur qu'elle en ait un avec un coureur de jupons. J'ai peur que l'entreprise d'Ollie se casse la figure. J'ai peur que mes enfants attendent de leurs parents qu'ils subviennent à leurs besoins alors qu'ils sont adultes.

Tom pose son journal.

— Que dirais-tu si je te disais que j'ai donné de l'argent à Nettie aussi ? Il y a quelques mois, pour une FIV.

Je soupire.

— Je dirais que ça ne m'étonne pas.

— Mais tu ne cautionnes pas ?

Je ferme les paupières.

— Non, je ne cautionne pas.

Je sens la main de Tom sur ma cuisse.

— Écoute, Di. Pense à ce que tu aurais vécu si tes parents avaient entendu ton désir de garder ton bébé, plutôt que de te bannir.

Je secoue la tête.

— C'est différent.

— Mais non. C'est pareil, on parle d'aide, de soutien… Du fait d'en donner ou pas.

Je rouvre les yeux.

— En l'occurrence, on parle de donner de l'argent ou pas. Et ce n'est pas pareil.

C'est au bout du quatorzième jour que Nettie enterre la hache de guerre. En rentrant de mes courses, je la trouve sur un

tabouret de bar de la cuisine. Elle porte un pantalon de tailleur et un chemisier blanc, mais elle a retiré ses escarpins et se tient avachie, les coudes sur le comptoir. Cela me rappelle son adolescence, quand elle traînait dans la cuisine après l'école, en quête d'un petit morceau à grignoter.

— Nettie.

Elle pivote sur son tabouret pour se tourner vers moi. Elle a perdu du poids ; ses yeux ressortent davantage dans son visage et ses cheveux sont ternes et plats, comme s'ils n'avaient pas été lavés depuis un moment.

— Salut, m'man.

— Quelle surprise.

Je poursuis mon chemin dans la cuisine et Nettie fait tourner son tabouret pour me suivre.

— Je voulais m'assurer qu'il n'y avait pas de malaise entre nous.

Je pose mon sac sur le plan de travail et m'assois sur le tabouret près du sien.

— Je l'espère.

— Je l'espère aussi.

Je hoche la tête.

— Écoute Nettie, je suis désolée de ce qui s'est passé à Noël. Je n'aurais pas dû dire ça. Je sais à quel point tu désires avoir un bébé, ma chérie.

Ses yeux s'emplissent de larmes.

— J'ai l'impression que ça fait une éternité qu'on essaie. Et j'ai presque quarante ans, maman. Le compte à rebours est pratiquement terminé, en tout cas pour moi. Patrick a tout le temps qu'il veut, lui. Ce n'est pas juste.

Je pose une main dans son dos et la frictionne doucement.

— Comment ça va avec Patrick, d'ailleurs ?

Elle renifle.

— Bien.

Je me demande encore si je devrais lui parler de ce que je sais à propos de Patrick. Ou plutôt, ce que j'ai entendu dire sur lui. Je pourrais lui suggérer de mener sa petite enquête, histoire de voir si le doute est fondé ou non. Ainsi je ne serais qu'une messagère, sans me mêler davantage de ce qui ne me regarde pas. Mais je ne le fais pas. Peut-être ai-je peur de la perdre, si je le lui disais.

— Tu as déjà fait une fausse couche, maman ?

— Non, jamais. Mais je suis sûre que ça doit être…

Nettie enfouit son visage dans ses mains et laisse échapper un sanglot.

— Non, tu ne peux pas savoir. Tu ne peux pas imaginer ce que c'est d'avoir un bébé en toi et de prier, de supplier et de négocier pour qu'un jour, tu puisses le tenir dans tes bras, l'aimer, l'élever et être sa mère.

C'est drôle comme les jeunes se figurent que nous ne savons rien. Ils partent du principe que nous ne pouvons absolument pas comprendre la douleur d'un chagrin ou la pression liée à l'achat d'une maison. Que nous ne pouvons pas comprendre le drame de l'infertilité ou la dépression. Pour eux, si nous avons vécu de telles choses, ce devait être de façon moins forte, en teinte sépia, et non des expériences comparables aux leurs. « Tu n'as aucune idée de ce que je sais », ai-je envie de lui dire. À la place, j'ouvre mes bras pour la laisser pleurer contre mon épaule.

30

DIANA

Passé

— Vous permettez que je vous pose une question ? me demande Ghezala.

Elle berce son bébé tandis que le petit Aarash, très sérieux, déambule dans ma maison en observant tout avec fascination mais sans rien toucher. Ghezala passe chez moi de temps en temps maintenant, avec du café, des biscuits ou des gâteaux, et j'apprécie énormément ses visites.

— Allez-y.

— Pourquoi aidez-vous les femmes enceintes ? Je vois bien que vous n'avez pas besoin de travailler.

Habituellement, quand on me pose cette question, je réponds que je fais cela pour m'occuper ou que j'aime l'idée de rendre à la communauté un peu de ce que j'ai reçu. Mais Ghezala et moi avons vécu trop de choses ensemble pour que je lui serve la réponse standard. Curieusement, je lui confie parfois ce que je ne dis à personne d'autre. Ni à mes amies, ni à Nettie ou même à Tom.

— Parce qu'un jour j'ai été jeune et enceinte, sans argent ni personne pour m'aider. J'avais vingt ans et je n'étais pas mariée. Mes parents m'ont chassée de la maison.

— Oh. Je suis désolée.

Ghezala se penche et pose sur ma main sa main brune.

— Où est-ce qu'ils vous ont envoyée ?

Je secoue la tête.

— Oh, ce n'était pas bien loin, même si j'avais l'impression d'être sur une autre planète. Je suis allée dans un foyer pour filles-mères, où l'on reste jusqu'à la naissance du bébé.

Ghezala laisse sa main posée sur la mienne. Je vois dans ses yeux qu'elle comprend le sous-entendu.

— Et que devient le bébé après la naissance ?

Sans trop savoir pourquoi, je décide de lui dire la vérité.

1970

Lorsque je frappai à sa porte après m'être enfuie d'Orchard House, Meredith ne parut pas ravie de me voir. Je me souviens encore du regard qu'elle m'a lancé en ouvrant la porte ; ses yeux se sont longuement attardés sur mon ventre.

— Alors comme ça, tu t'es fait jeter, toi aussi, finit-elle par me dire.

J'avais du mal à la reconnaître. Par le passé, chaque fois que j'avais vu Meredith, elle avait de beaux cheveux mi-longs et bien coiffés, des vêtements parfaitement repassés. La femme qui se tenait aujourd'hui devant moi avait des cheveux courts sans aucun style, des habits froissés et informes.

— Bon, fit-elle après un profond soupir. Eh bien, entre, que veux-tu que je te dise…

Meredith, j'allais m'en rendre compte, n'avait pas seulement changé extérieurement ; elle était fondamentalement différente. En la regardant s'affairer dans sa toute petite maison – pour me préparer un toast avec un œuf, puis sortir draps et serviettes – je commençai à me demander si c'était bien la femme que je connaissais. La Meredith de mon souvenir était paniquée par les invités quand elle vivait dans sa superbe maison d'Hawthorne, et je me rappelle de ma mère disant qu'elle devait « se mettre au lit » pour récupérer d'un simple thé organisé un après-midi chez elle. Elle semblait désormais se débrouiller à merveille, et m'installa rapidement un lit dans une sorte de cabanon de jardin. La maison elle-même n'était guère mieux qu'une baraque, avec une chambre, une salle d'eau, une cuisine et un salon.

— Tu peux loger ici jusqu'à ce que tu aies eu ton bébé et que tu sois requinquée, me dit-elle. Après, il faudra te débrouiller. Je n'ai pas les moyens de nourrir deux bouches supplémentaires.

Je passai les deux semaines suivantes à faire ce que je pouvais pour mériter ma place ici – astiquer les sols, me déplacer pour les courses, m'occuper du linge. J'entrepris de m'attaquer à une grosse pile de vêtements de Meredith qui avaient besoin de retouches, de boutons ou d'ourlets à recoudre. J'organisai son

garde-manger, tondis la pelouse. Si Meredith remarqua ces initiatives, elle n'en laissa jamais rien paraître. Mais au moins, cela m'occupait et m'empêchait de penser à l'avenir.

Je ne savais toujours pas à quoi m'attendre concernant l'accouchement, même si les gémissements des filles entamant le travail que j'avais entendus dans les couloirs d'Orchard House ne me rassuraient pas beaucoup. Dans une autre vie – si j'avais été mariée et avais eu des amies mariées –, j'aurais pu poser des questions à mes proches sur ce sujet. Nombre de mes amies devaient être de retour d'Europe, maintenant, et se demander où j'étais. J'imaginais les retrouver, avec mon gros ventre ou un nouveau-né dans les bras. Mais mêmes les plus proches – même Cynthia – n'auraient su me refaire une place dans leur vie, dans de telles circonstances. Nous venions d'un quartier chic, catholique qui plus est. Il était déjà compliqué d'abandonner son bébé et de reprendre une vie normale ; revenir avec son bébé n'était même pas envisageable.

J'avais écrit à ma mère après être arrivée chez Meredith, pour l'informer de la décision que j'avais prise et de l'endroit où je me trouvais. J'étais restée sur mes gardes plusieurs jours après avoir envoyé cette lettre, m'attendant à moitié à la voir débarquer chez la cousine de mon père pour me ramener manu militari à Orchard House. Mais elle ne se manifesta ni en personne, ni par lettre. Je savais ce que signifiait ce silence. Je me rappelais avoir vu les lettres non ouvertes de Meredith dans la poubelle à la maison, autrefois. « Je ne vois pas l'intérêt de continuer à correspondre avec quelqu'un qui ne fait plus partie de notre vie », disait ma mère sèchement quand on y faisait allusion.

Maintenant, il était clair que c'était moi qui ne faisais plus partie de sa vie.

Quinze jours après être arrivée chez Meredith, je m'éveillai en sentant quelque chose lâcher dans mes entrailles. C'était une nuit froide, et la Lune éclairait mon petit lit par la fenêtre du cabanon. Mon entrejambe était mouillé. Je m'appuyai au mur pour pouvoir me redresser. Je perdis du liquide en me levant, et plus encore en commençant à marcher. J'enfilai mes chaussons, ma robe de chambre, et me rendis aux toilettes qui jouxtaient la maison. N'éprouvant pas encore de douleur, je jugeai inutile de réveiller Meredith si c'était une fausse alerte.

Je baissai ma culotte et m'assis. Il y avait du sang, juste un peu, et beaucoup « d'eau » claire et inodore. Tandis que j'observais le liquide, mon ventre se durcit subitement. Voilà. Nous y étions.

À ma grande surprise, je n'avais pas peur.

Lorsque je revins chez Meredith, dix jours plus tard, un couffin d'occasion était installé dans le cabanon. À côté, soigneusement pliés sur mon lit étroit, je trouvai une pile de couches en tissu, deux gilets en tricot, un petit pantalon et un bonnet en laine. Ce tableau avait beau être on ne peut plus éloigné de ce que j'avais espéré comme retour à la maison avec mon bébé, je sentis tout de même les larmes me monter aux yeux.

— C'est le strict minimum, me dit Meredith. Mais il faudra s'en contenter.

Meredith ne s'occupa pas beaucoup d'Ollie pendant les premières semaines, ce qui m'étonnait, car elle était visiblement gaga de lui. Je la surprenais souvent penchée sur le couffin, en train de lui faire risette – et il était rare que Meredith sourie.

— Tu peux le prendre, lui dis-je une fois.

Elle secoua immédiatement la tête.

— Ce n'est pas mon boulot, de le prendre.

Elle avait une conception assez spéciale de la répartition des « boulots ». S'occuper d'Ollie m'incombait, naturellement, mais j'en avais aussi d'autres. Lorsqu'un pneu de sa voiture creva, ce fut à moi de manier le cric. Lorsqu'une ampoule devait être changée ou s'il fallait aller faire des courses, c'était pour moi. Je faisais le ménage, m'occupais du linge. Je partais au ravitaillement, emmenant Ollie dans mes bras au magasin, puisque nous n'avions pas d'argent pour acheter un landau.

Meredith ne me remerciait jamais pour ce que je faisais, mais elle avait sa manière à elle de me demander des services, si bien que je commençai à attendre qu'elle me sollicite. « Répare donc cette fuite sous l'évier, toi qui es douée pour comprendre ce genre de problèmes. » « Monte sur le toit pour voir si tu peux arranger cette tuile cassée. » « Trouve-moi le cordonnier le moins cher pour faire réparer ces chaussures ; je sais que tu ne te laisseras pas berner. »

Je finis par comprendre qu'elle avait raison – j'étais douée pour comprendre les problèmes, je savais réparer pas mal de

trucs et je ne me laissais pas berner. En deux mois de vie commune sur ces bases, elle avait rarement eu besoin de m'indiquer ce que j'avais à faire.

Un matin, quand Ollie avait environ deux mois, je m'endormis dans le fauteuil alors que j'aurais dû sortir faire les courses. Le magasin fermait à midi le samedi, et j'avais dit à Meredith que je préparerais un poulet rôti pour le dîner. Mais Ollie avait pleuré pendant des heures la nuit précédente, et je m'étais octroyé quelques minutes de sieste pendant qu'il dormait sur moi.

Je m'éveillai donc en sursaut, juste avant midi. Je bondis de mon fauteuil, passant Ollie sur mon autre épaule tout en cherchant mon sac à main. C'est alors que je vis Meredith assise à la table de la cuisine ; elle me désigna le poulet cru devant elle.

— Apparemment, tu avais besoin de faire un petit somme, me dit-elle.

Le soir, nous bavardions parfois un peu. Un jour, je lui ai demandé ce que cela lui avait fait, de perdre son mari et sa vie d'avant.

— Ce fut la pire période de ma vie, répondit-elle, pensive. Mes amis ne voulaient plus me voir, mes parents m'avaient reniée. Richard a épousé Cindy l'année suivante et l'a installée dans notre maison pendant que moi, je bossais à l'usine six jours sur sept.

— Ce n'est pas juste.

— Sans parler du fait que je n'étais payée que les deux tiers du salaire d'un homme, pour exactement le même travail. Et tu sais pourquoi ? Parce que ces gens présument qu'une femme a un mari pour prendre soin d'elle !

Elle se mit à rire – moment rare et précieux.

— Mais il y avait aussi de bons côtés. J'avais tant à perdre, à cette époque… Aujourd'hui, tout ce que j'ai m'appartient. Et ça, ça vaut plus que tu ne peux l'imaginer.

Je commençais à comprendre ce qu'elle voulait dire.

Quand Ollie eut trois mois, Meredith voulut que je trouve un travail.

— Mais quel travail est-ce que je peux faire, avec un bébé ? demandai-je.

— Si quelqu'un peut le savoir, c'est bien toi, Diana.

— Je pourrais peut-être travailler de nuit, dis-je après avoir passé trois soirs à cogiter là-dessus.

J'avais fini par apprécier les commentaires de Meredith sur ma débrouillardise et étais bien décidée à lui prouver qu'elle avait raison.

— Ou le week-end ?

— Mais… que feras-tu d'Ollie ? me demanda-t-elle, l'air perplexe.

Je me sentis un peu bête.

— Eh bien, je… je pensais que tu pourrais m'aider.

— T'aider est le pire que je pourrais faire pour toi, ma belle, répondit-elle.

Après avoir confié tout cela à Ghezala, je décide d'aller jusqu'au bout. Je lui raconte que j'ai écrit à ma mère pour lui annoncer qu'elle avait un petit-fils, sans obtenir de réponse. Qu'un jour, j'ai pris le train pour mon village natal, afin de vérifier si mes parents y vivaient encore, et que j'ai vu la voiture de mon père garée dans l'allée ; ma mère était dans le jardin, en train d'arracher les mauvaises herbes. Je lui dis que ma mère m'a regardée droit dans les yeux à ce moment, puis qu'elle a baissé son chapeau de paille pour cacher son visage avant de recommencer à désherber. Je lui explique que c'est la dernière fois que j'ai vu ma mère avant sa mort, quatre ans plus tard. Et qu'après son enterrement, je n'ai jamais revu mon père.

— Quelle tristesse, dit Ghezala.

— C'est comme ça. J'ai continué ma vie et fondé une nouvelle famille. Et j'ai Tom et les enfants, maintenant.

— Mais vous avez une relation difficile avec vos enfants, non ?

Je pousse un soupir.

— À cause de l'argent, oui. C'est toujours à cause de l'argent.

— Vos enfants veulent votre argent ?

— Naturellement.

— Et vous ne voulez pas leur en donner ?

Je souris. J'aime énormément la simplicité avec laquelle s'exprime Ghezala – sans sous-entendu, sans jugement. Cela me libère, de pouvoir parler avec la même simplicité.

— Être pauvre et devoir survivre sans mes parents a été

l'expérience la plus enrichissante de ma vie. Cela m'a montré ce dont j'étais capable. En tant que mère, j'estime que c'est le cadeau le plus important qu'on puisse faire à un enfant. À la différence de l'argent, c'est une chose que personne ne peut vous prendre et que vous ne pouvez pas perdre.

— Voilà donc votre réponse.

— Sauf que c'est un peu plus compliqué. Nettie veut un enfant et elle a du mal à tomber enceinte. Comme les FIV coûtent très cher, elle voudrait qu'on l'aide financièrement… et le temps presse, elle a quarante ans maintenant. Par-dessus le marché, j'ai des raisons de croire que son mari la trompe.

Les yeux bruns de Ghezala s'écarquillent.

— Est-ce qu'elle le sait ?

— Je ne crois pas. Et à mon avis… elle n'a pas forcément envie de le savoir. Cette histoire de procréation la rend folle. Elle est obsédée par son objectif – un bébé – et refuse de voir le reste.

— Donc… plutôt que de lui en parler, vous… faites en sorte qu'elle ne tombe pas enceinte en lui refusant cet argent ?

— Comme je l'ai dit, j'ai de nombreuses raisons de ne pas lui en donner. Mais pour être honnête, oui, je préfère ne pas la laisser s'enchaîner à un homme qui la trompe peut-être. Elle a assez de problèmes comme ça. Je ne supporterais pas qu'elle se retrouve enceinte, qu'elle renonce à sa joie et à sa carrière pour se prendre cette tromperie en pleine face le jour où il la quittera pour une autre femme.

Je regarde Ghezala, attendant un commentaire de sa part, un conseil avisé ou même une question. Mais elle ne dit rien. Et je me rends compte que c'est une réponse encore plus puissante.

31

LUCY

Présent

— Pas d'écrans, dis-je aux enfants, qui se mettent à gémir à l'unisson.

Ils viennent juste de rentrer de l'école et mon entrée est pleine de cartables, mon évier plein de boîtes à repas, mon canapé plein d'enfants avachis.

— Allez donc jouer à un jeu ou lire un livre.

Ils commencent à piquer une crise et je me demande pourquoi je fais ça. Après tout, quelle importance s'ils restent scotchés à l'iPad vingt-quatre heures d'affilée ? Leurs yeux ne vont pas devenir carrés ou se mettre à saigner, leur cerveau ne va pas pourrir sur place. Ça n'a aucune espèce d'importance. Et pourtant, je reste la maman en mode pilote automatique – devenu aussi naturel pour moi que de respirer, ces temps-ci, malgré tout ce qui se passe.

En rentrant de la lecture du testament, Ollie a filé s'enfermer dans le bureau. Il n'a presque rien dit dans la voiture, à part qu'il était encore sous le choc et avait besoin de temps pour réfléchir.

Il n'a pas repris le travail depuis la mort de Diana, ce qui commence à m'inquiéter sérieusement. Il a bossé comme un fou cette année – rapportant souvent du travail le week-end, et même le soir. Moi qui espérais qu'à ce stade, quatre ans après le lancement de leur entreprise, il pourrait lever un peu le pied et profiter de leur réussite ; mais ils semblent toujours se ruer sur un prochain objectif. (« Quand on aura ce client, on pourra emmener les enfants à Disneyland. » « Quand on aura décroché ce contrat, ce sera champagne pour tout le monde. ») Seulement, clients et contrats s'enchaînent et Ollie ne cesse de placer des candidats sans que les bénéfices paraissent grossir.

Il y a un an, j'ai suggéré à Ollie et Eamon de payer quelqu'un pour faire un bilan des recettes et des dépenses. L'idée avait plu à Ollie, qui était rentré à la maison en me disant qu'Eamon avait missionné un comptable qu'il connaissait pour se pencher là-dessus. Mais le comptable était revenu avec la même conclusion que le perpétuel refrain d'Eamon : « Davantage de clients = davantage d'argent ». Logique implacable, certes, sauf qu'avec Ollie comme seul recruteur et pas de fonds pour en employer un autre, ce constat le plombait. Et voilà qu'il se découvrait déshérité par ses parents ; ce devait être la goutte d'eau qui faisait déborder le vase, déjà bien rempli depuis deux ans.

Depuis le salon, j'entends le téléphone d'Ollie sonner dans le bureau, quelques instants seulement. Il a dû filtrer l'appel, comme il le fait depuis ce matin. Je l'imagine dans son fauteuil à roulettes, effondré sur son bureau. Nous n'avons jamais parlé ouvertement de l'argent que nous toucherions un jour – cela m'avait toujours paru de mauvais goût –, mais même moi, je dois admettre y avoir pensé de temps en temps, et cela me rassurait de savoir que, si nous étions pauvres aujourd'hui, notre retraite au moins serait assurée. L'idée que Diana nous exclue tous de son héritage ne m'était jamais venue à l'esprit, pas plus qu'à celui d'Ollie, apparemment.

Deux coups violents retentissent soudain à la porte. Mon ventre se noue immédiatement. Les derniers visiteurs en date ne nous ont apporté que des mauvaises nouvelles, et vu la force avec laquelle celui-ci se manifeste, j'imagine que le topo risque d'être le même.

J'avance à pas lents dans le couloir et aperçois le bleu pétant de la veste d'Eamon par la fenêtre voisine de la porte. Lorsque je lui ouvre, il se raidit comme un piquet et affiche une grimace qui doit être une tentative de sourire.

— Salut, Lucy.

— Bonjour, Eamon. Tout va bien ?

Il a l'air tendu et tressaute légèrement, d'une façon très agaçante.

— Oui, oui, super, génial.

Génial. Ollie s'est mis à employer ce mot à toutes les sauces, lui aussi, depuis qu'il travaille avec Eamon, surtout au téléphone. Quelqu'un a dû leur dire lors d'une réunion d'entrepreneurs qu'il était de la plus haute importance que tout

soit génial, tout le temps.

— Ollie est là ?

Ollie est déjà derrière moi ; je le sens avant même de me retourner. Je recule d'un pas et regarde les deux hommes se toiser tels deux chats se croisant dans la rue.

— Salut, fait Ollie sans sourire.

— Salut, répond Eamon sur le même ton froid. Désolé de vous déranger. J'ai juste un petit truc à te demander.

Ollie tourne les talons et part dans le couloir en direction de son bureau, suivi d'Eamon. J'ai une envie folle de les rejoindre et d'exiger de savoir ce qui se passe. Mais Ollie referme la porte derrière eux.

— Mamaaan ?

Je sursaute. C'est Harriet. Elle surgit devant moi, l'air horrifié.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Archie regarde l'iPad !

— Ah.

Je retourne dans le salon. Edie a réussi à allumer la télévision et regarde *Play School,* bouche bée.

— Où est-ce qu'il est ?

— Dans son lit, il se cache ! gémit Harriet. C'est pas juste !

Je suis Harriet jusqu'à la chambre d'Archie, où elle pointe un doigt accusateur sur la boule suspecte au milieu du lit. J'écarte la couette et Archie lève la tête avec un air coupable.

— J'ai dit pas d'iPad.

Je suis consciente de manquer de force de conviction. À vrai dire, je suis même sur le point de reconsidérer cette histoire de « pas d'écrans ». Cela me donnerait un peu de temps pour remettre mes idées au clair, voire pour aller espionner la conversation entre Ollie et Eamon.

— Maintenant c'est à moi de l'avoir pour tout le reste de la journée ! dit Harriet en s'emparant de la tablette.

— Non ! s'écrie Archie.

Je saisis l'objet du litige et sors de la chambre, talonnée par Archie et Harriet de plus en plus déchaînés. Je m'arrête devant la porte du bureau d'Ollie. Le ton est monté, si bien que je n'ai même pas à tendre l'oreille pour percevoir le bruit d'un poing frappant quelque chose. Mais quoi ? Le mur ? Le bureau ? La voix d'Ollie s'élève alors :

— Mais comment voulais-tu que je le sache, putain ?

Les enfants se figent. Je m'efforce de conserver une expression neutre et commence à les pousser vers le salon.

— Tu te fous de ma gueule ! hurle Eamon. Tu te fous de ma gueule, putain !

Un bruit fracassant retentit, et les enfants et moi nous écartons dans un sursaut en même temps que la porte s'ouvre violemment sous le poids d'Eamon. Les mains d'Ollie sont serrées autour de son cou.

32

LUCY

Passé

Il n'y a vraiment rien de pire que de devoir demander un service quand on a à cœur de ménager sa fierté. Trois mois sont passés depuis Noël, et nous sommes en plein dans l'été-qui-n'en-finit-jamais : les gens se baladent en tongs et maillot de bain au supermarché, où ils vont acheter des pastèques, des sandwiches et de la crème solaire. Moi aussi j'aimerais bien déambuler entre les rayons (au moins, c'est climatisé), sauf que je suis trop malade pour lever simplement la tête du canapé. Je suis enceinte de huit semaines.

J'aurais pu me débrouiller, s'il n'y avait pas Harriet. Archie aurait pu regarder *The Wiggles* en boucle sans me déranger pendant des jours (sauf peut-être pour manger) ; sauf que Harriet, du haut de ses dix mois, ne maîtrise pas encore l'art de s'abrutir devant un écran. Ollie a promis de rentrer aussi vite que possible mais il a une journée complète d'entretiens à son travail, et mon père est parti à Portarlington pour la semaine. Je songe à contacter une agence de nounous, mais les yeux me piquent en pensant au prix que cela coûterait, alors qu'Ollie surveille la moindre dépense en ce moment. Je dois me rendre à l'évidence : la seule solution est d'appeler Diana.

— Allô ?

Comme toujours, elle répond d'une voix légèrement agacée.

Je suis couchée dos au carrelage avec Archie sur mes jambes et Harriet en train de me frapper à l'aide d'un jouet.

— Bonjour, Diana. Comment allez-vous ?

— Lucy ?

Un bref silence.

— Vous êtes malade ?

Au moins, elle va droit au but.

— En fait, oui. C'est pour ça que j'appelle. J'ai la grippe et je… enfin, je ne me sens pas bien du tout.

J'ai décidé de ne pas lui dire que j'étais enceinte avant d'avoir atteint les trois mois. Lors de mes deux précédentes grossesses, j'avais hâte de le lui annoncer – pensant qu'elle apprécierait d'être parmi les premières dans la confidence –, mais à chaque fois, elle a juste souri en me disant qu'elle garderait ça pour elle jusqu'à ce que la période à risque soit passée. Il n'y a eu ni félicitation, ni étreinte, ni baiser. (Curieusement, par contre, elle venait souvent me déposer des sacs de raisins lors de mes deux grossesses.) J'avais donc décidé que cette fois, elle serait prévenue au bout de trois mois, comme tout le monde.

— Et vous avez besoin d'aide en ce qui concerne les enfants.

Ce n'est pas une question, ce n'est pas non plus une proposition, même si je respecte le fait qu'elle ne nous fait pas perdre de temps.

— Oui.

J'entends du bruit au bout du fil, comme si elle feuilletait un carnet. Son agenda doit être plein, je suppose, mais j'espère qu'elle pourra dégager une petite demi-heure quelque part (« entre 14 h 30 et 15 heures, mais ce sera 15 heures pile parce que je dois emporter une poussette à l'autre bout de la ville et je voudrais être rentrée avant l'heure des bouchons »). Je ne suis pas fière de quémander cette demi-heure. Mais je prendrai tout ce qu'elle pourra me donner.

— C'est bon, je suis dispo, dit-elle au bout de quelques instants. Je passe les prendre tout de suite.

— Ah. Vous… passez les prendre ?

— Je dois juste reporter un rendez-vous, mais ce ne sera pas long. Je suis chez vous dans une heure maximum.

Quand Diana frappe à ma porte, je suis encore à l'horizontale, mais j'ai réussi à revenir sur le canapé. Archie est scotché à l'iPad et Harriet assise sur mon ventre, à gémir pour que je m'occupe d'elle. Le sol est couvert de coussins, la table basse de miettes de pain, d'assiettes, de tasses et, bizarrement, de l'une de mes chaussures de mariée. Le simple fait d'aller ouvrir la porte mobilise toutes mes forces.

Diana a des sacs de pharmacie dans les bras.

— Je me suis arrêtée pour prendre ça en route. Il y a du Lemsip, je trouve que ça fait du bien quand on est malade. J'ai

aussi pris des comprimés contre le rhume et la grippe. Avalez-en deux dès qu'on sera partis, et mettez-vous au lit.

Diana attrape Harriet.

— Bon, je vais rassembler quelques affaires pour les enfants, ajoute-t-elle.

Sur ce, elle commence à s'affairer çà et là et dégote un sac de voyage qu'elle remplit de vêtements des petits. Elle met la main sur les biberons, le lait maternisé et deux pots de nourriture pour bébé, qu'elle cale astucieusement dans le sac de couches avec des lingettes et quelques tétines. Incapable de bouger, je la regarde faire sans rien dire.

— Allez, les enfants, dit-elle quand elle a rempli deux sacs d'affaires. Venez, vous allez dormir chez Dido ce soir.

Le programme est assez réjouissant pour tirer Archie de son écran. Dormir chez Dido ? Diana ne les a jamais pris chez elle pour une seule nuit jusqu'à ce jour. Pour moi, laisser les enfants une nuit chez leur grand-mère relevait du rêve. Ce qui devait également être le cas pour Archie, à en juger par la manière dont il court maintenant en rond, tout excité. Il adore la maison de ses grands-parents. Les parties de cache-cache y sont épiques, et il se montre incroyablement indifférent au monologue incessant de Diana qui lui rabâche de ne rien toucher, ne rien casser. Les escaliers – en marbre, évidemment – m'inquiètent un peu, surtout avec Harriet qui commence à se déplacer à quatre pattes, mais tant pis. Ça vaut le coup de prendre le risque.

— Faites attention à Harriet, avec l'escalier, dis-je à Diana tandis qu'elle rameute les enfants.

Je réalise soudain que je ne l'ai pas remerciée. Je m'apprête à le faire quand une autre précaution me vient à l'esprit.

— Et ne les laissez pas s'approcher de la piscine !

Je suis peut-être dingue, mais j'ai une peur bleue des piscines quand il y a des enfants. Tom et Diana disposent d'une piscine intérieure (évidemment), et ils sont parvenus à contourner l'installation obligatoire de barrières grâce à des portes à fermeture automatique, aux poignées plus hautes que la normale. Tout cela est bien joli, seulement Archie adore aller près de la piscine pour regarder l'immense aquarium installé à côté, et si jamais Diana est distraite par Harriet, je n'ose imaginer ce qui pourrait se passer.

— Oui, oui, personne autour de la piscine, confirme Diana

avant de disparaître avec mes enfants.

Avec tout ça, je ne lui ai même pas dit merci.

Je dors. D'un sommeil total, abyssal, orgasmique. La grossesse peut vous faire ça.

Des années que je n'ai pas dormi aussi bien. Je fais des rêves bizarres qui changent constamment et me réveille de temps en temps, pour me rendre compte que mes enfants ne sont pas là et que je peux continuer à dormir sans compter. C'est d'un luxe inouï. J'ai envie d'en savourer chaque seconde.

Vers 17 heures, je me réveille en entendant la sonnerie du téléphone. Je l'attrape sur la table de chevet et le colle à mon oreille, les paupières encore closes.

— Allô ? (Plutôt « Nnmmo » en réalité.)

— Lucy ?

J'ouvre les yeux. C'est Diana, je la reconnais tout de suite, bien que sa voix soit un ton ou deux plus haut qu'à l'accoutumée.

— … Oui ?

J'entends parler derrière elle, des voix inconnues qui ont l'intonation de l'urgence. Un frisson glacé me parcourt l'échine.

— Qu'est-ce qu'il y a, Diana ? Que s'est-il passé ?

— On est en route pour l'hôpital, Lucy, dit-elle d'une voix tremblante. Il faut que vous veniez.

33

LUCY

Présent

Eamon est parti. Dieu merci, je n'ai pas eu à intervenir – dès qu'Ollie nous a vus les regarder, il a lâché Eamon, qui a réajusté sa veste avant de filer à grands pas vers la porte. Ollie s'est passé une main dans les cheveux puis il est retourné dans son bureau sans dire un mot. Je l'ai laissé seul le temps de mettre les enfants devant leurs écrans, et je frappe maintenant à sa porte. Fermement.

— Entre, répond-il.

Il est assis dans son fauteuil, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains. Il ne lève pas les yeux.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il garde la tête baissée, ce qui ne m'aide pas à apaiser mon angoisse. Je pense à tout ce que je sais de lui – la façon dont il mange ses céréales sans lait, au petit déjeuner ; sa haine farouche du céleri, si forte qu'il devine s'il y en a eu dans la maison rien qu'en franchissant la porte. Et pourtant, il y a de toute évidence beaucoup de choses que j'ignore dans sa vie.

— Je suis désolé, murmure-t-il.

— Pourquoi ?

Il lève enfin les yeux. Son visage est strié de larmes. Le pire me vient à l'esprit, dont une image totalement inattendue : Ollie en train d'appuyer un coussin brodé de fils d'or sur le visage de sa mère.

Est-ce possible ? Le fait est que Diana m'a déjà poussée, moi, à des extrémités dont jamais je ne me serais crue capable.

Ollie prend une grande inspiration.

— Nous sommes ruinés, Lucy.

Il me faut quelques instants pour laisser le soulagement m'envahir. Je tombe à genoux devant lui et prends ses mains

dans les miennes. Elles sont chaudes et moites. Je les embrasse.

— Mais non, Ollie, nous ne sommes pas ruinés… D'accord, on n'aura pas les millions attendus sur notre compte en banque, mais on n'est pas ruinés pour autant. On a survécu jusqu'ici, pas vrai ? Et on n'a pas besoin de beaucoup pour vivre !

Ollie reste silencieux, les yeux rivés au sol.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne parle pas de l'héritage, dit-il. Enfin… j'espérais que l'héritage nous sauverait de ça, mais…

Je me rappelle soudain le relevé bancaire que j'ai ouvert quelques jours auparavant. Et l'énorme chiffre de débit, tout en bas du document. Un sentiment de panique m'oppresse subitement.

— C'est ta boîte, c'est ça ?

Ollie opine.

— Ça craint vraiment ?

— Oui, avoue-t-il. On a énormément dépensé la première année, pour le lancement. En fait, je ne comprends même pas comment on a pu dépenser autant… l'argent s'évaporait littéralement.

Je m'assois par terre.

— On avait tout le temps de nouveaux contrats, je bossais comme un dingue et l'argent entrait. Sauf que ça ne suffisait pas, apparemment. J'aurais dû surveiller les dépenses de plus près, mais je croyais qu'Eamon s'en occupait.

Il se passe une main dans les cheveux.

— Quand maman est morte, je me suis dit qu'on allait pouvoir rembourser nos dettes et laisser tomber cette affaire une bonne fois pour toutes. Mais finalement…

— … finalement, on n'a rien.

Le silence tombe sur nous. Je me frotte les tempes. Ainsi donc non seulement nous n'allons pas hériter de millions de dollars, mais nous sommes affreusement endettés.

— Et Eamon, il n'a pas d'argent à… réinvestir ? je demande.

— Eamon comptait sur cet argent, lui aussi. Je lui avais dit que je pourrais effacer l'ardoise pour qu'il puisse continuer à faire tourner la boîte.

Je ferme les yeux et j'entends, au salon, le son de *1, rue Sésame,* ainsi que la musique agaçante du jeu d'Archie sur l'iPad.

— Et nos économies…

— Nos économies sont envolées depuis longtemps.

Ollie commence à pleurer, à chaudes larmes.

— On est endettés jusqu'au cou, Lucy. Papa est mort. Maman est morte. Plus personne ne peut nous aider.

Je suis furieuse contre lui mais je me redresse pour l'enlacer. Il a raison, il n'y a plus personne pour nous aider. Et c'est exactement ce que Diana avait toujours voulu.

34

DIANA

Passé

La vérité, c'est que j'ai toujours eu l'intention de laisser Archie nager dans la piscine. Je savais ce que Lucy avait dit, mais je ne voyais pas où était le problème. Après tout, je serais là pour le surveiller. Avant qu'il ait l'âge de parler, je faisais encore plus de choses qui n'auraient pas du tout plu à Lucy. Il n'y avait là aucune volonté de ma part de la contrarier ou de la contredire. Simplement, elle s'inquiétait pour beaucoup de choses qui ne me paraissaient pas justifiées.

« Ne le laissez pas sortir sans manteau », disait-elle tout le temps quand je partais de chez elle avec Archie. J'acquiesçais d'un mouvement de tête, mais quand le petit enlevait son manteau au parc, je ne lui courais pas après pour le lui remettre. Mieux valait laisser faire la nature : si le gosse avait froid, il remettrait son manteau spontanément.

« A-t-il fait ses deux heures de sieste à partir de 13 heures ? » me demandait-elle. « À peu près », répondais-je, agacée par cette obsession des siestes.

« Pas de friandises », ordonnait-elle lorsque j'emmenais Archie au cinéma ; mais quelle grand-mère pouvait décemment ne pas offrir de glace et de pop-corn à son petit-fils en allant voir un film ?

Sauf que cette fois, Lucy avait raison. Et j'aurais dû l'écouter.

Archie avait réclamé la piscine tout la journée. Pourquoi l'en priver ? J'adorais nager moi-même, et il resterait sous ma surveillance constante. Il passerait ensuite sous la douche et tomberait de sommeil, épuisé, sans que Lucy y trouve rien à redire. Du moins, c'est ce que j'avais imaginé. Et finalement, nous nous retrouvions à l'hôpital.

Je pensais pourtant avoir fait tout ce qu'il fallait. J'avais

attendu que Tom rentre. Harriet était trop petite pour se baigner ; en outre, je ne me serais pas sentie tranquille avec deux enfants en même temps dans la piscine.

— Tom, avais-je dit quand il était entré dans la salle. Tu veux bien prendre Harriet pendant que je me baigne avec Archie ?

Pour un homme aussi gaga de ses petits-enfants, Tom s'était montré étonnamment réticent.

— Ah… Tu ne préfères pas la laisser dans son transat plutôt ?

— Je pense qu'elle aimerait mieux un câlin de son grand-père.

Archie était déjà nu comme un ver, courant vers la piscine en laissant une enfilade de vêtements derrière lui.

— Archie, ne cours pas ! lui criai-je.

Le sol carrelé était glissant quand il était mouillé. Un aquarium géant illuminait un côté de la pièce, installation que j'avais toujours trouvée un peu tape-à-l'œil, mais Tom avait insisté pour l'avoir et les enfants l'adoraient.

— Tu n'as qu'à emmener Harriet regarder les poissons, lui dis-je.

Tom s'exécuta, à contrecœur. Il était dans une drôle d'humeur, sans que je sache ce qui le contrariait. J'enfilai à Archie ses brassards de natation et il sauta directement dans l'eau, tandis que j'y entrais lentement, par les marches. Tom emmena Harriet vers l'aquarium. C'était un bébé potelé, plus petite et bien plus grassouillette qu'Archie ne l'avait été. Je voyais ses petites jambes replètes s'agiter avec force cependant qu'elle regardait les poissons nager devant elle.

— Regarde, Dido !

Je tournai la tête vers Archie, qui faisait semblant de marcher dans la rue avant de tomber dans la piscine comme par accident. Quel petit clown, celui-là.

Jetant un coup d'œil vers Tom, je remarquai soudain qu'il tenait Harriet d'une façon bizarre, comme s'il la pressait contre lui avec ses deux avant-bras. Le temps que je me rende compte que la petite commençait à glisser, il était trop tard. Je sortis précipitamment de la piscine, mais je me trouvais encore à plusieurs mètres d'eux quand Harriet lui échappa et que sa tête vint heurter le carrelage avec un bruit effrayant.

Dans l'ambulance, je chante « Dans la ferme de Mathurin ».

— « Dans la ferme de Mathurin. *Hiya hiya ho*… »

Il y a du sang. Beaucoup de sang. Quelqu'un m'a dit un jour que la tête, ça saignait beaucoup.

— « Y a des *coin* par-ci, y a des *coin* par-là… »

Harriet est consciente, ce qui est bon signe, mais elle a un subi un choc, a vomi deux fois et un énorme bleu se forme déjà sur le côté de sa tête. Elle semble somnolente, peut-être parce que c'est l'heure de sa sieste. L'ambulancier m'a confié la tâche de la tenir éveillée. Alors je chante.

— « Y a des *coin*, y a des *coin*, y a des *coin, coin, coin, coin*. »

Le cerveau a de drôles de méandres. Je passe de l'idée que j'ai peut-être infligé une blessure définitive à ma petite-fille à la question de savoir pourquoi Tom l'a laissée tomber ainsi. Mais avant tout, je pense à ce que je vais pouvoir dire à Lucy. Je sais ce qu'on ressent quand on apprend qu'on risque de perdre son enfant. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Je passe mes doigts dans les doux cheveux fins de Harriet.

— « *Hiya hiya ho.* »

Lucy et Ollie arrivent à l'hôpital dans un vent de panique. Ollie est en tenue de travail, sans sa veste de costume – il sera parti dans une telle hâte qu'il aura oublié de la prendre. Lucy porte encore le survêtement qu'elle avait quand je suis passée prendre les enfants ce matin. Matin qui me semble à des années-lumière.

— Lucy… dis-je, mais elle m'ignore pour se ruer au chevet de sa fille.

Harriet fait peur à voir. Un bandage entoure sa tête, mais du sang affleure à travers la gaze. Lucy a un mouvement de recul, horrifiée.

— Elle est… inconsciente ?

Je crois d'abord qu'elle s'adresse à moi, avant de me rendre compte qu'une femme médecin à l'air exténué se tient près de nous. Elle porte une blouse stérile et des lunettes sont suspendues à une chaîne autour de son cou.

— Nous avons endormi votre fille pour lui faire passer une IRM, répond la docteure. C'est la procédure avec les jeunes enfants, pour être sûrs qu'ils ne bougent pas. Ne vous inquiétez pas pour ça.

— Pourquoi a-t-elle besoin d'une IRM ?

— Simple précaution. Elle a une fracture du crâne avec embarrure, il faudra peut-être opérer pour soulever l'os et l'empêcher de compresser le cerveau. Nous devons aussi vérifier qu'il n'y a pas de contusions ou de lacérations cérébrales, c'est-à-dire d'hématome ou de déchirure à la surface du cerveau, explique la femme. Cela peut arriver, en cas de fracture du crâne. Votre fille a vomi dans l'ambulance, nous voulons donc être sûrs de ne pas passer à côté de quelque chose. Elle a toutes les chances de bien s'en sortir, mais il vaut toujours mieux être prudents avec les blessures à la tête.

On s'agite près de la porte – une infirmière fait des signes à la docteure. Celle-ci opine puis regarde à nouveau Lucy.

— Je vais juste vérifier que tout est prêt. Nous revenons chercher Harriet dans une minute.

Lucy se penche sur son bébé. Ollie se poste à côté d'elle, et elle se cramponne à son bras. Je tente à nouveau de lui parler :

— Lucy…

Mais elle lève une main pour me réduire au silence.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans la piscine ?

Elle ne se tourne même pas vers moi en me posant la question.

— Je suis désolée… Je sais que vous ne vouliez pas qu'ils y aillent, mais je me suis dit que…

— … que vous saviez mieux que moi ?

Elle pivote et me regarde enfin, le regard furieux.

— Que vous aviez le droit de passer outre mes décisions au sujet de mes enfants ?

— Lucy, vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis désolée. Sincèrement. Mais ce qui est fait est fait, maintenant, et je pense qu'il serait préférable qu'on…

— Quoi ?

Un souffle outré ressemblant presque à un rire s'échappe de ses poumons.

— Qu'on oublie ça, peut-être ?

— Eh bien…

— Vous avez entendu ce qu'a dit la docteure ? Harriet va passer une IRM. Ma fille aurait pu mourir, parce que vous avez cru que vous saviez mieux que moi, comme d'habitude.

Elle avance d'un pas vers moi. Habituellement, Lucy ne tient pas en place – elle remue tout le temps, comme une gamine.

Mais en cet instant, elle est d'un calme et d'une immobilité stupéfiants. Et c'est moi qui recule d'un pas devant elle.

— Je sais que nous n'avons jamais été proches, Diana. D'abord, il y a eu le jour de mon mariage. Je pensais que nous avions partagé quelque chose de spécial quand vous m'avez donné ce collier, mais non, il a fallu que vous me rappeliez de vous le rendre – ce que je savais, pertinemment, entre nous soit dit ; mais cette façon de le souligner, comme si j'allais vous le voler, n'était vraiment pas la meilleure manière de vous faire bien voir.

Elle fait un pas de plus vers moi.

— Votre réaction a été odieuse quand nous vous avons demandé de l'argent pour acheter une minuscule maison. J'ai eu l'impression d'être une profiteuse à vos yeux. Eh bien, je vais vous dire ceci : je n'en voulais même pas, de votre fric. C'était l'idée d'Ollie.

Le corps entier de Lucy semble maintenant en transe.

— Vous m'avez apporté un poulet cru quand j'avais un nouveau-né sur les bras. Un poulet *cru* !

Je vois quasiment les étincelles qui crépitent dans son cerveau à mesure que défilent ses souvenirs, les uns après les autres. Elles finissent par former un tourbillon qui prend de la puissance à chaque nouvelle étincelle.

— Et maintenant, mon bébé risque d'avoir de graves blessures au cerveau à cause de vous. Alors, non, on ne risque pas d'oublier ça. Jamais.

— Lucy… dit Ollie.

J'avais presque oublié qu'il était là. Dans un lointain recoin de mon esprit, je me rappelle qu'il est la chair de ma chair, et pourtant, il me semble en ce moment presque insignifiant.

— Calme-toi, je t'en prie, dit-il tout bas.

Lucy effectue un pas de plus.

Une infirmière apparaît dans l'encadrement de la porte.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Lucy, dis-je en levant les mains, respirez un bon coup et…

La main de Lucy part soudain, plate et dure comme une planche. Elle heurte les miennes devant moi tandis que je recule en titubant. Une douleur aiguë s'élance alors dans ma cheville et je tombe sur les fesses, durement.

— Appelez la sécurité ! lance une voix quelque part.

Lucy s'évapore et des gens que je ne reconnais pas surgissent à mes côtés.

— Madame, ça va ? Madame ?

— Appelez un médecin !

— Maman, ça va ?

— N'essayez pas de la bouger.

Beaucoup de bruit pour rien. Je vais bien. Je suis par terre maintenant, enfin, je crois. Les couleurs dansent devant mes yeux. Puis… c'est le noir.

35

LUCY

Présent

Je porte le collier de Diana à l'enterrement ; celui qu'elle m'a prêté le jour du mariage, et qu'elle m'a légué dans son testament. Quand je l'ai sorti de son enveloppe, ce matin, il y avait un petit mot : « Au moins, cette fois, vous n'aurez pas à me le rendre. »

Voilà un trait d'humour assez inattendu. J'avais envisagé de porter le collier avec ma robe cache-cœur rose pétant, mais j'ai finalement opté pour une simple tenue noire, plus conforme aux circonstances. Tout en y ajoutant mes chaussures rose pétant à semelles compensées.

Devant la maison funéraire sont attroupées des dizaines de gens qui connaissent mon nom et évoquent la façon dont nous nous sommes rencontrés, à Sorrento, ou aux soixante ans de Tom, ou à je ne sais quelle autre occasion. Je leur souris, hoche la tête et demande des nouvelles de leur famille, mais ces échanges de courtoisie sont affreusement limités. Tous les sujets ordinaires du quotidien sont exclus, jugés trop triviaux pour l'occasion, à part, curieusement, le temps qu'il fait – abondamment commenté lors des enterrements, peut-être en raison de son innocuité dans toute conversation. J'entends un « Le soleil brille sur Diana aujourd'hui », et même un « Le ciel pleure aussi ». (Chose assez curieuse, considérant que le soleil ne brille pas et que le ciel ne pleure pas, la journée étant d'un gris sec et uniforme. Je me demande vaguement ce que ceci est censé dire de ma belle-mère.)

Comme je pouvais m'y attendre, Nettie est dans un état de grande fragilité. Elle a tout de même fait un effort vestimentaire – robe crème très chic et sandales en cuir naturel –, mais ses traits sont affreusement tirés. Elle fond en larmes régulièrement.

J'aimerais pouvoir la réconforter, seulement elle n'accepte même pas le soutien de Patrick, lequel reste planté près d'elle, impuissant, en souriant poliment aux personnes venues présenter leurs condoléances.

Les enfants tournicotent autour de moi en se pinçant et se poussant, entre ennui et excitation. Ils se calment moyennant une poignée de nounours gélifiés que j'extrais de mon sac. À l'intérieur, on retrouve la foule attendue de septuagénaires un peu bourgeois, mis à part quelques visages noirs, assez rares dans ce milieu pour qu'on en déduise qu'ils doivent être des réfugiés dont Diana s'occupait. J'aperçois Eamon alors que nous avançons vers nos sièges à l'avant de la salle. Je ne distingue sur lui aucun signe physique de son altercation récente avec Ollie, excepté peut-être une légère expression de défiance sur son visage. J'aurais été en droit de me demander pourquoi il a pris la peine de venir si je le connaissais moins bien – ce type est prêt à tout pour sauver les apparences. Je suis en revanche surprise de constater la présence des inspecteurs Jones et Ahmed. Ils portent leur tenue noire habituelle, et, de ce fait, devraient ressembler à tous les endeuillés ici présents ; mais quelque chose en eux indique clairement que ce sont des flics. À moins qu'il n'y ait que moi qui sente leur présence telles des fourmis grimpant dans mon dos.

Le service est lent et ennuyeux, principalement en raison de l'absence d'hymnes. Ollie prononce une oraison funèbre aussi sincère que possible, quoiqu'assez impersonnelle. Beaucoup de « je t'aime », beaucoup d'anecdotes sur les innombrables bonnes actions de Diana. En l'écoutant, je ne peux m'empêcher de songer à celle qu'Ollie a prononcée lors des funérailles de Tom. Il n'y avait pas un seul œil de sec dans toute la salle. Ollie lui-même était tellement ému que j'avais dû rester à ses côtés pendant un bon moment, une main sur son épaule, pour le soutenir. Mais aujourd'hui, il a du mal à tirer une seule larme des yeux de l'assemblée.

J'essaie d'imaginer l'éloge funèbre que j'aurais pu faire, moi, de Diana, si l'on m'avait confié ce rôle, et lève les yeux vers la photo encadrée sur son cercueil. Elle a le menton relevé, le regard circonspect, un infime sourire sur les lèvres. C'est tellement elle tout craché que je ne peux m'empêcher d'en être émue. J'ai du mal à croire que je ne verrai plus jamais ce visage

plein de réserve. Et j'ai autant de mal à croire qu'elle ait pu quitter ce monde autrement que tel qu'elle l'avait décidé.

Je sens une sorte de flottement m'envahir ; d'abord subtil, il emplit peu à peu toute ma poitrine, comme un cri. Je pose une main sur ma bouche. En vain : un sanglot terriblement sonore m'échappe soudain. Les enfants me regardent, étonnés. Même Ollie s'interrompt quelques instants dans son discours et fronce les sourcils. Je voudrais me retenir, seulement, le train est lancé, et je redouble de sanglots, totalement dépassée par mon émotion. L'émotion brute face à la perte inexplicable d'un proche.

Ollie et Patrick sont porteurs de cercueil avec deux amis de Tom. Les deux autres porteurs – car apparemment, il en faut obligatoirement six – sont des employés des pompes funèbres. Je songe brièvement que Nettie et moi aurions pu prendre ce rôle, mais personne ne me l'a proposé, j'imagine donc qu'on ne l'a pas proposé à Nettie non plus. On emporte Diana jusqu'au corbillard, et nous sommes contraints d'attendre trois quarts d'heure de plus en bavardant tandis que mes enfants gambadent sur la pelouse comme s'ils étaient à une fête. Harriet est grimpée dans un arbre et s'est assise sur une branche avec une petite fille que j'ai vue dans la salle – la petite-fille d'une amie de Diana, peut-être. Le bas de leurs robes est maculé de saleté.

Les gens disparaissent au compte-gouttes, la plupart se dirigeant déjà vers la salle du Half Moon Hotel où nous avons prévu un buffet. Mais quelques personnes qui ne nous y rejoindront pas viennent nous présenter leurs condoléances. J'avoue que, sans pour l'instant le soutien de l'alcool, ces politesses à répétition sont épuisantes. À en juger par son expression, Ollie ressent la même chose, alors je lui dis de filer et de me laisser prendre congé des derniers amis de Diana.

— Et les enfants ? me demande-t-il.

— Je m'en occupe. Vas-y.

Il finit par accepter et monte en voiture avec un vieil ami de Tom.

Je reste là, avec Edie cramponnée à l'une de mes jambes, quand une femme s'approche de moi. Elle est jeune, peut-être cinq ou dix ans de moins que moi, avec une peau couleur café. L'homme qui l'accompagne me dit vaguement quelque chose.

— Vous êtes Lucy, me dit-elle.

— Oui.

Je ne pense pas l'avoir déjà vue, mais il y a beaucoup de gens que je n'ai pas reconnus, aujourd'hui.

— On se connaît ?

Elle sourit.

— J'ai vu une photo de vous chez Diana.

Elle porte une robe noire à manches longues, des bottes sombres et une écharpe vert émeraude.

— Je suis Ghezala. Et voici mon mari, Hakem.

— Enchantée. Comment avez-vous connu Diana ?

— J'étais enceinte en arrivant en Australie. Diana a été formidable avec moi. Elle était là quand j'ai accouché de mon fils Aarash… sur le sol de ma cuisine.

— C'était vous ? Je me souviens de cette histoire.

Je n'ai pu retenir une exclamation. Impossible d'oublier le récit de Diana assistant seule la maman, à même le sol.

Ghezala me sourit.

— C'était une femme très bonne.

— Et vous, que faites-vous dans la vie, Lucy ? demande Hakem.

— En ce moment, je suis mère au foyer.

On m'a posé cette question de nombreuses fois aujourd'hui. (« Que devenez-vous, Lucy ? Que faites-vous maintenant que vous avez eu trois enfants ? ») Je ne me soucie pas spécialement de ce que pensent les gens, mais maintenant que nous sommes officiellement ruinés et endettés, je ne peux m'empêcher de me demander si j'ai fait le bon choix. J'ai tellement aimé rester à la maison pour élever mes enfants, comme ma mère l'avait fait, que je n'avais jamais remis cela en question. Jusqu'à aujourd'hui.

— J'étais dans le recrutement, auparavant, dis-je avant que Hakem ne m'interrompe.

— C'est de famille, alors. Diana m'a trouvé du travail, il y a plusieurs années de ça, quand je ne parvenais même pas à décrocher un entretien dans ce pays. Et maintenant, je suis à nouveau ingénieur, grâce à elle.

Je me rappelle soudain où j'ai vu cet homme : chez Diana, des années plus tôt. Il l'avait chaudement remerciée, avec une immense gratitude. Je me souviens de la manière dont elle avait

minimisé les faits avant de passer à autre chose.

— Figurez-vous qu'hier, Hakem et moi avons été invités à siéger au conseil d'administration de l'association de Diana, poursuit Ghezala. Apparemment, elle a souhaité que des réfugiés aient une place dans le conseil.

— Ça ne m'étonne pas, dis-je. Cette association lui tenait beaucoup à cœur.

— Nous veillerons à ce que tout ce qu'elle nous a légué se poursuive au mieux. Pour qu'elle soit fière de ce que nous faisons.

Je reste songeuse quelques instants en pensant que j'ai moi aussi espéré la rendre fière, pendant longtemps. Ghezala me prend la main.

— Diana avait à cœur de donner une chance aux gens, dit-elle. Mais peut-être qu'à trop considérer les problèmes du monde, elle a oublié de donner leur chance à ses proches…

Je souris à Ghezala et, d'un coup, juste après sa mort, il me semble soudain que je comprends un peu mieux Diana.

36

DIANA

Passé

— Tu es sûre que ça va ? me demande Tom alors que je retire ma blouse d'hôpital.

— Oui, ça va. Ce n'était qu'un petit choc à la tête. Pas de quoi en faire tout un plat. Les médecins ont voulu me garder uniquement pour éviter que je les poursuive en justice au prétexte d'un sol glissant ou je ne sais quoi.

J'enfile le pantalon que Tom m'a apporté.

— Je n'arrive toujours pas à croire que Lucy t'ait poussée comme ça.

— Elle était folle d'inquiétude pour Harriet, Tom. Nous le sommes tous. C'est à ça que nous devrions penser maintenant, pas à une simple petite bosse sur ma tête.

Je passe mon chemisier et commence à le boutonner.

— On s'arrête au service pédiatrie voir Harriet avant de partir ? demande Tom.

J'hésite.

— En ce qui me concerne, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

— N'importe quoi. Tu es sa grand-mère, quand même.

— Lucy a été assez claire…

— Elle était sous le choc, elle ne pensait pas ce qu'elle disait et doit déjà regretter ce qu'elle a fait. D'ailleurs, elle s'excusera sûrement quand elle te verra.

Tom est un éternel optimiste, mais je ne partage pas son assurance à ce sujet. Il n'a pas perçu l'émotion tapie derrière les paroles de Lucy. Depuis hier, la seule nouvelle que j'aie reçue était un texto d'Ollie : « Harriet a repris connaissance. Résultat IRM OK. » Je n'ai eu aucun contact avec Lucy, malgré mes trois tentatives d'appel.

— Je n'en suis pas aussi sûre, Tom.

— On fera un petit saut là-bas en allant chercher la voiture, décrète-t-il fermement. Tout se passera bien, tu verras.

Lorsque nous arrivons à la chambre de Harriet, Lucy est assise sur un fauteuil tout près du petit lit. Elle nous tourne le dos. De la porte ouverte, je l'entends fredonner « Brille, brille, petite étoile », même si Harriet semble dormir profondément. Je dois admettre que c'est une bonne mère. Je me rends compte que je ne le lui ai jamais dit.

Tom lève une main pour frapper à la porte ouverte, mais je la retiens avant qu'il accomplisse son geste.

— Je veux juste les regarder, dis-je tout bas. On n'a qu'à les regarder un petit moment, ça suffira.

Ce que nous faisons. Et pour la première fois, je vois vraiment Lucy. Pas comme une fille à qui tout a été donné, mais comme une femme qui savait ce qu'elle voulait : une famille. Une femme qui est restée auprès de mon fils et de ses enfants, et même de moi, en dépit des difficultés. Une femme bien plus forte que je ne l'avais cru.

Je repense à toutes mes conversations avec Jan, Liz et Kathy au sujet des belles-filles. Nous avons toujours focalisé sur les différences qui nous opposent, dans leur manière d'être mères, dans leurs attitudes. Pas une seule fois nous n'avons parlé de ce qui nous rassemble. En tant que femmes. En tant qu'épouses. En tant que mères. Et il me semble tout à coup que nous avons encore bien d'autres points communs.

— Allons-y, dis-je à Tom.

Il ouvre la bouche pour protester, mais je l'entraîne avant qu'il en ait le temps. Lucy n'a pas envie de nous voir aujourd'hui. Et, pour une fois, je pense avant tout à elle.

Tom et moi rentrons à la maison sans rien dire. Je suppose que ce silence a pour but de me laisser cogiter sur ce qui s'est passé avec Lucy. Lorsque nous nous garons devant la maison et que Tom s'attarde avant de descendre de voiture, je me rends compte que j'ai mal supposé.

— Tout ça est ma faute, dit-il. C'est moi qui ai laissé tomber Harriet.

— Ne dis pas de bêtises.

Je détache ma ceinture et pivote sur mon siège.

— C'était un accident, Tom.

— Les accidents se multiplient depuis un moment. J'ai de moins en moins de force dans les mains.

Je lève les yeux au ciel.

— On vieillit, Tom. Rien ne marche plus aussi bien qu'avant.

— J'ai consulté à ce sujet, il y a quelques mois.

Première nouvelle.

— Ah, bon ?

— Le Dr Paisley m'a prescrit des examens et recommandé de voir un spécialiste. Un neurologue. Je l'ai fait.

— Quoi ? Tu as vu un spécialiste ?

Je suis sidérée. Comment a-t-il pu faire cela sans que je le sache ? Tom est un homme sans secrets. (Un 24 décembre, quand les enfants étaient petits, il leur a dit que le Père Noël lui avait confié qu'il leur apporterait des vélos le lendemain. « J'avais trop hâte de voir leurs mines réjouies », s'était-il justifié.)

Tom regarde droit devant lui, les mains écartées sur le volant.

— Je n'ai pas encore vu le spécialiste. Mais j'ai rendez-vous demain. Avec un type spécialisé dans une maladie neurodégénérative des motoneurones qu'on nomme SLA, ou maladie de Charcot.

Je le regarde fixement.

— Je ne voulais pas t'en parler avant d'en savoir davantage, mais… après ce qui s'est passé… c'est ma faute, ce qui est arrivé à Harriet. Je n'aurais pas dû accepter de la prendre.

J'ai la gorge sèche. J'essaie de déglutir, en vain. Mes yeux ne peuvent quitter le profil de Tom. Son visage large et buriné.

— J'aimerais que tu viennes avec moi à ce rendez-vous, demain.

— Bien sûr que je viendrai. J'aurais aimé être là à tes autres rendez-vous aussi.

— Je sais, dit-il en lâchant enfin le volant pour poser une main sur ma cuisse, paume vers le ciel.

Nous restons dans la voiture pendant presque une heure, les yeux perdus dans le vide par-delà le pare-brise.

Le lendemain, Tom et moi nous rendons chez le neurologue. Nous entrons dans la salle d'attente, nous annonçons à l'accueil et prenons place sur des chaises. À côté de moi, un homme est assis dans un fauteuil roulant, la tête tombante, le menton

soutenu par un coussin blanc, un oreiller de voyage en forme de fer à cheval autour du cou. À vue de nez, il semble avoir dix ans de moins que Tom. La femme assise près de lui – son épouse, probablement – feuillette un magazine et lève les yeux vers lui en souriant de temps en temps, quand elle ne se penche pas pour lui essuyer le coin de la bouche avec un mouchoir. Elle a beau m'avoir vue les regarder, je suis incapable de détourner les yeux.

— Tom Goodwin ? lance le médecin.

— Oui, répond Tom.

Je continue de fixer la femme. Elle m'avise en fronçant un peu les sourcils, puis ses yeux se posent sur Tom et elle semble comprendre quelque chose, avant de m'adresser un subtil hochement de tête.

— Diana ? Tu viens ?

— Oh, pardon… J'arrive.

Je quitte la femme du regard pour suivre Tom dans le cabinet du médecin.

Au retour, c'est moi qui conduis. Je pourrais les compter sur les doigts d'une main, les fois où je l'ai fait avec Tom. La plupart du temps, c'est parce qu'il avait trop bu – beaucoup trop bu, même, car nous n'étions pas aussi vigilants vis-à-vis de l'alcool autrefois. Il a dû y avoir une ou deux autres occasions. Je me souviens qu'un jour, alors que nous étions mariés depuis peu et allions rendre visite à sa cousine à la campagne, avec Ollie encore bébé sur la banquette arrière, Tom roulait bien trop vite à mon goût ; je lui avais donc demandé de lever le pied. Il avait fini par se garer sur le bas-côté, avait levé le frein à main et m'avait lancé : « Très bien. Si tu as envie de mettre des jours à arriver, tu n'as qu'à conduire. » Ce qu'il pouvait être soupe au lait, parfois ! J'avais donc pris le volant et, quoi que Tom eût pu dire, nous étions arrivés à l'heure à destination. Il avait bougonné un peu sur la route avant de se calmer, comme à son habitude. Lorsque nous étions arrivés, nous en plaisantions déjà. Je me demande si le reste de mes souvenirs de Tom sera bientôt catalogué, comme celui-ci. Des souvenirs de lui en tant que père, ou grand-père. Des souvenirs de disputes, de joies. Mais rien que des souvenirs.

— Quand on sera rentrés, je téléphonerai pour avoir un

deuxième avis médical, dis-je d'une voix pleine d'autorité.

Je prendrai un deuxième avis, et même un troisième. Nous ferons tout le nécessaire, explorerons toutes les possibilités envisageables. Mais je sais déjà qu'au bout du compte, Tom mourra. Il n'atteindra jamais les quatre-vingt-dix ans, même pas les soixante-dix. Il mourra, et moi, je devrai vivre.

— Je vais filer au lit tout de suite, répond Tom.

Nous nous arrêtons à un feu rouge et je me tourne pour mieux le regarder. Il a les yeux brillants, sa paupière inférieure est lourde.

— D'accord, dis-je. On ira au lit.

Les larmes débordent tandis que je tourne au carrefour. Je le laisse avec son chagrin, avec le deuil qu'il a à faire. Il n'a pas besoin que je lui dise que tout ira bien – nous savons tous deux que ce n'est pas vrai. Je me contente de serrer fort sa main. Mon rôle est clair désormais. Je serai forte pour lui. Ça, je sais faire. Je connais mes limites : je ne suis pas chaleureuse, pas particulièrement gentille. Mais je peux être forte. Je peux faire en sorte que Tom, en partant, sois sûr que je m'en sortirai. Voilà ce que je peux lui offrir.

Une fois à la maison, Tom monte directement à l'étage. J'en fais de même, mais tandis qu'il file dans la chambre, je m'arrête devant la salle de bain, lui annonçant que je vais prendre une petite douche. Là, j'ouvre le robinet à fond, me déshabille et me plante sous le pommeau de douche en pleurant. Je pleure jusqu'à ne plus savoir différencier l'eau de mes propres larmes.

Je pleure jusqu'à épuisement de mes réserves de larmes.

Quand je sors de la salle de bain, Tom est couché. Au début, je crois qu'il dort ; mais ses yeux s'ouvrent quand je me glisse contre lui.

— Comment vas-tu vivre sans moi ? demande-t-il.

Un petit rire triste nous échappe tandis qu'une larme glisse du coin de l'œil de Tom.

— Je ne vivrai pas, dis-je.

Il me prend dans ses bras, et nous ne parlons plus.

1970

Quand Ollie avait quatre mois, j'ai pris un emploi au Star Theatre de Yarraville. Cette salle de cinéma était étonnamment

luxueuse pour une petite ville, et affichait complet tous les samedis soir. Elle comportait notamment une pièce pour bébés où les petits étaient alignés et numérotés dans leurs landaus. Si l'un d'eux se mettait à pleurer, son numéro s'affichait sur l'écran et la maman venait le chercher. Ollie a fait partie de ces bébés. Ne possédant pas de landau, je l'emmenais dans un panier et, s'il pleurait – ce qui était rare –, quelqu'un venait me chercher au guichet.

Comme Meredith l'avait prédit, je m'étais débrouillée pour dégoter un travail me permettant de m'occuper d'Ollie en même temps. Et j'avais découvert avec étonnement le plaisir qu'il y avait à pouvoir faire cela. Certes, je n'étais pas entièrement indépendante – je ne payais pas de loyer à Meredith et dormais toujours dans son cabanon –, mais je commençais à contribuer au paiement des factures et des courses. Au début, je travaillais les mardis et samedis soir. S'il y avait du monde le mardi, nous faisions presque toujours salle comble le samedi, c'est-à-dire mille entrées. Je naviguais entre le guichet et le stand de confiseries, tandis que le hall s'emplissait de monde. Je connaissais le Star avant, en tant que spectatrice, mais l'ambiance était différente quand on y travaillait. C'était encore mieux. J'avais l'impression d'œuvrer dans les coulisses d'un spectacle, ou d'avoir accès aux loges d'un concert. De temps en temps, je voyais des gens que je connaissais, mais eux semblaient ne pas me remarquer. J'appartenais désormais à un autre mondeà leurs yeux. Parfois, ils me dévisageaient sans pour autant me voir.

Je m'affairais dans la salle bondée, plaçant les gens avec ma lampe de poche, en proposant du pop-corn. Une fois tout le monde installé, je me rendais souvent dans le coin des bébés pour les contempler. À les voir ainsi, tous alignés, il était difficile de ne pas penser à ceux des filles d'Orchard House. Ils devaient tous être disposés de la sorte dans la nursery avant d'être expédiés dans une famille quelconque. Aucune des filles ne pensait avoir le choix. J'aurais aimé pouvoir y retourner afin de leur affirmer le contraire.

Durant la projection, si j'entendais un bébé pleurer, j'essayais de le calmer pendant quelques minutes avant de faire afficher son numéro sur l'écran. Neuf fois sur dix, j'y parvenais. Ollie, lui, dormait tout le temps – c'était déjà un petit garçon simple et

toujours satisfait.

Un soir, je veillais sur les bébés quand un jeune homme sortit de la salle vingt minutes après le début du film. Je me rendis au stand de confiserie vers lequel il se dirigeait.

— Du pop-corn, s'il vous plaît, demanda-t-il.

— Petit, moyen ou grand ?

Le jeune homme me dévisagea en clignant des yeux. Il me fallut quelques instants pour reconnaître Tom Goodwin, le plombier qui était intervenu une ou deux fois chez mes parents. D'après mon père, c'était un « bon artisan ». Plutôt petit, sans être particulièrement bel homme, il avait de beaux yeux bleu clair, une bonne touffe de cheveux et un sourire charmant. De tempérament direct, il ne dissimula pas son étonnement de me voir travailler derrière un stand de confiseries à Yarraville.

— Mais je vous connais !

— Moi aussi, répondis-je en souriant. Vous êtes Tom, c'est ça ?

Il pencha légèrement la tête de côté.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— À votre avis ?

— Ça fait un moment que je ne vous avais pas vue dans le coin, finit-il par dire.

Je compris que c'était plus une question qu'un simple commentaire, et, instinctivement, je songeai d'abord à mentir de façon évasive – dire « J'étais occupée », ou « Je suis partie un moment en Europe ». Mais je réprimai ces mots et compris brusquement ce que Meredith m'avait dit, lorsqu'elle expliquait qu'on est libre quand on n'a rien à perdre.

— Je suis partie pour avoir un bébé.

Sa manière de ne pas tenter de cacher sa surprise me plut énormément. Il écarquilla les yeux et cligna des paupières longuement, lentement, à plusieurs reprises. Il fit même un pas en arrière. C'était, j'en suis certaine, davantage que la chose en soi, le fait que je l'admette ouvertement qui suscita une telle stupéfaction.

— Un petit garçon, ajoutai-je. Oliver. Il est là, derrière, dans ce panier.

— Il est… ici ?

À ma grande surprise, Tom se dirigea vers le coin des bébés et alla voir Ollie dans son panier.

— Ce petit bout de chou est à vous ?

Il le regarda avec attention. Son visage s'adoucissait.

— Et… votre famille…

— Oh, ils sont aux anges.

Je partis à rire, et Tom me surprit en m'imitant. Son rire était formidable. C'était un rire plein, jovial, sorti du fond de son ventre et des profondeurs de sa poitrine.

— Et comment vivez-vous, alors ?

— Je dors dans un cabanon à Spotswood, chez une cousine de mon père – la brebis galeuse de la famille. Je cuisine et fais le ménage pour elle. Et je me fais un peu d'argent ici.

Il fronça les sourcils.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Mais ne vous en faites pas pour moi, tout va bien. Très bien, même.

Je jetai un coup d'œil à la pendule. J'avais bavardé trop longtemps, il fallait que j'aille nettoyer et arranger deux, trois trucs avant l'entracte. J'attrapai un grand gobelet et le remplis de pop-corn avant de le tendre à Tom.

— Ça fera un dollar.

Il fouilla dans sa poche et en sortit une poignée de billets froissés qu'il me tendit dans son intégralité, sans même les regarder.

— Vous feriez bien d'y retourner, dis-je, vous allez rater le film.

Il sursauta légèrement et regarda par-dessus son épaule, comme s'il avait oublié où il se trouvait. Puis ses yeux revinrent se poser sur moi tandis qu'il m'adressait le plus beau des sourires.

— Le problème, c'est que je n'ai aucune envie de rater ce qui se passe ici.

37

LUCY

Présent

Les veillées sont toujours un moment intéressant, comme tous les moments qui associent famille et alcool. Lorsque j'arrive au Half Moon après l'enterrement de Diana, Ollie paraît plus détendu. Il a une bière à la main et rit même de temps en temps en écoutant quelqu'un parler. La télévision est allumée sur un match de foot, ce qui confère aussi un semblant de normalité à ces circonstances exceptionnelles.

Nettie semble elle aussi un peu requinquée. Elle est assise sur la terrasse de l'hôtel, Edie sur ses genoux, partageant avec elle une sorte de limonade rose à deux pailles. Je suis contente de voir que ses problèmes avec nous n'ont pas entamé sa relation avec les enfants. On peut dire ce que l'on veut de Nettie, elle reste une tante formidable. Je l'aime rien que pour ça.

Patrick a descendu une bonne demi-douzaine de bières depuis mon arrivée une heure après les autres, et il commence à accuser le coup. Difficile de lui en vouloir. J'aimerais bien m'en jeter quelques-unes, moi aussi, mais je n'en ai guère le temps, avec la surveillance constante que je dois exercer sur les enfants. Harriet et Archie ont enlevé leurs chaussures et cavalent par terre, où la poussière commence à former une pâte en se mêlant aux boissons renversées. Bientôt, quelqu'un va casser un verre, l'un des gosses marchera dessus et on devra tous filer à l'hôpital. Ce qui aurait au moins l'avantage de nous permettre de partir d'ici.

— Coucou, dis-je en rejoignant Ollie au bar.

Il a le regard un peu trouble de celui qui a descendu plusieurs bières, mêlé à un air sombre – assez normal quand on vient d'enterrer sa mère.

— Ça va, mon chéri ?

À part le fait que ce sont les obsèques de ta mère, que ta boîte est en faillite et qu'on n'a plus un rond devant nous ?

— En fait, j'étais en train de me dire que mon oraison funèbre était vraiment nulle, répond-il.

— Ce n'était pas nul.

— Arrête, fait-il en penchant la tête.

Je passe mes deux bras autour de sa taille.

— Arrête, toi. Ce n'est pas comme si elle était là pour tout critiquer. Laisse tomber. C'était très bien comme ça.

Il s'apprête à répondre quand un couple de personnes âgées nous interrompt pour nous dire au revoir. Au même moment, Harriet vient me déclarer que « Edie a fait pipi dans sa culotte et tata Nettie veut savoir si elle a du rechange ».

— Je m'occupe du rechange, dis-je à Ollie.

Je suis Harriet, jouant des coudes parmi la foule, et nous arrivons sur la terrasse où Edie est campée, nue comme un ver exception faite de ses sandales dorées, sous le sourire des adultes éméchés – « comme c'est mignon ». Nettie est accroupie à côté d'elle, occupée à lui essuyer les jambes avec des serviettes en papier. Il y a quelque chose de si maternel dans sa posture que je me fige un instant sur place. Je dois me rappeler qu'Edie est ma fille, et que c'est moi, sa mère.

Soudain, un tintement répété de métal contre du verre retentit, captant l'attention de tous. Je me retourne et vois Ollie debout sur une chaise. Je laisse Edie avec Nettie et retourne illico à l'intérieur. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— S'il vous plaît ? Votre attention, s'il vous plaît, lance-t-il comme je rejoins l'assemblée des convives.

Un murmure parcourt la salle, et je sens mon ventre se nouer. Ollie n'est pas du genre à prononcer des discours improvisés ; c'est quelqu'un qui prévoit, qui réfléchit, qui prépare tout. Je cherche du regard un soutien autour de moi, mais dehors, Nettie s'occupe encore d'Edie, et Patrick est affalé au bar.

— Désolé de vous interrompre, commence-t-il, mais j'ai l'impression de ne pas avoir dit tout ce que je voulais au sujet de maman aujourd'hui.

Les murmures se taisent. Chacun écoute maintenant Ollie attentivement. Je m'empare d'un verre de champagne passant sur un plateau et le descends cul sec.

— À vrai dire, maman n'était pas la personne la plus

chaleureuse et démonstrative qui soit. Elle était même assez dure à cuire. S'il y avait une araignée ou une souris à tuer, devinez qui s'y collait ? Je vous donne un indice : ce n'était pas papa.

De petits rires parcourent l'assemblée. Cela me rassure quelque peu.

— Quand on était petits, dès qu'on se posait tranquillement, maman nous donnait un sac de vêtements de bébé récupérés, qu'on devait trier par tailles. Ça nous faisait râler, alors elle nous assénait qu'elle préfèrerait donner nos vêtements à nous et nous faire accepter les dons des autres, histoire de voir si ça nous ferait changer d'attitude.

La voix d'Ollie se mit à trembler un peu.

— Je me rappelle avoir plié un tout petit gilet blanc en laine, un jour, et l'avoir posé en haut d'une pile d'habits pour nouveau-né. Maman l'a remarqué et retiré de la pile en me disant qu'il était taché. Moi, j'ai répondu qu'il serait peut-être accepté quand même, et elle m'a dit : « Mon boulot n'est pas de leur donner des choses qu'ils accepteront peut-être. »

Ollie imite à la perfection le ton de Diana.

— « Mon boulot, c'est de leur donner ce qu'ils méritent d'avoir. »

Il me regarde, et j'approuve d'un hochement de tête. Parfait.

— Maman pouvait être difficile à vivre, mais elle avait les défauts de ses grandes qualités. C'est ce qui a fait d'elle une planche de salut pour tant de gens.

— Qu'est-ce qu'il faut pas entendre, sans déconner !

La voix, surgie du bar dans le fond de la pièce, est tonitruante et sans concession. Tous les yeux se tournent dans sa direction. Personne ne peut louper Patrick, qui dépasse tout le monde d'une tête.

— Diana n'était pas une planche de salut, claironne-t-il. C'était une planche pourrie !

Ollie est désemparé. Comme la plupart d'entre nous, il n'a rien vu venir, trop absorbé par son dernier hommage à sa mère. Je suis aussi décontenancée que lui et essaie d'avancer vers Patrick, mais la salle est bondée et je peine à progresser dans la foule maintenant tournée vers lui.

— Avec un peu d'honnêteté, on admettrait que personne ne la regrette et qu'on est juste venus ici pour bouffer et picoler

gratuitement. Et pourquoi pas, d'abord ?

Patrick me repère en train de fendre la foule vers lui.

— Laisse tomber, Lucy, j'ai terminé.

Il lève son verre.

— À Diana. Qu'elle pourrisse rapidement.

Il porte le verre à ses lèvres et le descend en une seule gorgée. Je me retourne, cherchant Nettie, et la vois dans un coin de la salle. Une grosse larme roule sur sa joue.

38

LUCY

Passé

Je prends une photo de Harriet en train de dormir dans son petit lit d'hôpital sous la lumière du matin, et me sens soudain bouleversée par sa fragilité, en cet instant précieux. Si cela s'était passé autrement il y a quelques jours, elle ne serait probablement pas là, et j'éprouve une conscience aiguë de la valeur de cette seconde chance.

— Comment va notre petit ange ? demande Ingrid en franchissant la porte.

Ingrid est la principale infirmière à s'occuper de Harriet. C'est aussi la grand-mère d'un petit Felix qui a presque le même âge que Harriet, m'a-t-elle appris avant-hier. Raison pour laquelle, peut-être, elle s'est pliée en quatre pour nous depuis notre arrivée ici – allant même jusqu'à m'apporter un café de l'extérieur après m'avoir entendue dire que je ne supportais pas celui de l'hôpital. En même temps, Ingrid semble être du genre à se plier en quatre pour tout le monde.

Je pose mon téléphone sur la table de chevet.

— Elle va bien. Elle dort.

— Voulez-vous que je prenne une photo de vous deux ?

Je réfléchis un instant à sa proposition.

— Oui, ce serait super, merci.

Je me rapproche de ma fille et penche la tête près de la sienne tandis qu'Ingrid nous prend en photo. L'image est mal cadrée, on voit mon menton et l'intérieur de mon nez en gros plan, mais je l'aimerai jusqu'à la fin de mes jours.

— Votre belle-mère a téléphoné tout à l'heure, annonce Ingrid sur un ton léger.

Diana a téléphoné tous les jours, deux fois par jour. Comme je ne répondais pas sur mon portable, elle a commencé à appeler à

l'hôpital pour prendre des nouvelles au bureau des infirmières. Elle sait que Harriet va s'en tirer, j'ai demandé à Ollie de le lui dire dès que nous en avons été certains. Je suis toujours en colère contre elle, mais personne ne mérite de s'inquiéter pour un enfant plus que nécessaire.

Je sens le regard d'Ingrid sur moi et laisse échapper un soupir. Elle est au courant, bien sûr, de ce que j'ai fait à Diana – tout le monde ici est au courant de « l'agression », comme l'a appelée l'infirmière qui nous a découvertes dans le feu de l'action. Une agression… C'est probablement le terme adéquat, même si Diana s'est empressée de le réfuter en expliquant que c'était une affaire purement familiale, lorsqu'on l'a emportée sur un brancard. Dieu merci, Diana Goodwin est prête à tout pour éviter le scandale.

— Vous êtes un genre d'héroïne ici, vous savez, me dit Ingrid en ouvrant le dossier médical de Harriet. Tout le monde a eu envie de frapper sa belle-mère un jour ou l'autre.

— Même vous, Ingrid ?

— Surtout moi ! Et je suis sûre que ma belle-fille en a envie elle aussi de temps en temps.

— J'en doute fort. Si j'avais une belle-mère comme vous, je serais une femme comblée.

— Ça, c'est ce que vous croyez en cet instant, réplique-t-elle avec un sourire. Mais je vous énerverais sûrement, au bout d'un moment. Tout le monde vous énerve, avec le temps, quand on fait partie de la même famille.

— Comment se fait-il que les belles-mères et les belles-filles semblent toujours avoir des rapports compliqués, et pas les beaux-pères et leurs gendres ?

Ingrid note quelque chose dans le dossier.

— Parce qu'ils ne s'en soucient pas assez pour avoir des problèmes.

— Donc nous avons des problèmes parce que nous nous soucions de l'autre ?

— Nous avons des problèmes parce que nous nous soucions trop de l'autre.

Ingrid avise sa montre et porte une autre note dans le dossier, avant de le remettre en place au bout du lit de Harriet. Elle se dirige vers la porte, prête à partir, quand elle s'arrête pour ajouter :

— Votre belle-mère a beaucoup appelé, vous savez.

— Elle adore sa petite-fille. Je ne peux pas lui enlever ça.

— Peut-être, dit Ingrid. Mais sachez que chaque fois que c'est moi qui ai répondu, la première personne dont elle demandait des nouvelles, c'était vous.

Quand Ollie arrive à l'hôpital, une demi-heure plus tard, je lui annonce que je dois m'en aller. Il ne me demande pas où, présumant sûrement que je veux passer à la maison prendre une douche, ou me changer, ou aller chercher quelque chose pour Harriet – nous nous relayons en ce sens depuis une semaine. Je le laisse à ses suppositions.

Sur la route, je repense à ce qu'Ingrid m'a dit : nous nous soucions trop de l'autre. A-t-elle raison ? Si je m'en fichais, je continuerais mon petit bonhomme de chemin en acceptant simplement la belle-mère qui se trouve être la mienne. Comme Patrick. Il n'aime pas beaucoup Diana, mais il ne semble pas perturbé par ce manque d'affinités. Il ne fait pas semblant de bien s'entendre avec elle ni de s'offusquer de la situation. On dirait que cela lui glisse dessus. Je vais donc pardonner à Diana. Pas parce que je l'apprécie ou parce que j'estime que ce qu'elle a fait est pardonnable. Non, je vais lui pardonner pour me libérer, moi. Et cesser de lui accorder autant d'importance.

Je me gare devant la maison de Tom et Diana, juste derrière la voiture de Tom – qui n'est habituellement pas là, un jour de semaine. Je sonne à la porte, mais personne ne vient ouvrir. Au bout d'une minute ou deux, je sonne à nouveau.

Un long moment s'écoule avant que Diana ne se présente à la porte.

— Lucy, dit-elle.

C'est la première fois que je la vois sans aucun maquillage. Ses cheveux sont mouillés et peignés en arrière sur sa petite tête ovale et tout son visage, la peau, les cils, les lèvres, semble être de la même teinte beige clair. Elle porte une main à sa poitrine.

— Oh, non. Est-ce que… Harriet ?

— Non, non, dis-je très vite. Harriet va bien.

Mais Diana tremble déjà. Comme une feuille, de la tête aux pieds. J'avance pour lui tenir le bras et répète :

— Diana, Harriet va bien, ne vous en faites pas.

Elle continue de trembler. Je passe un bras autour de son

épaule et l'entraîne à l'intérieur. Il y a quelque chose qui ne va pas. Elle me dévisage, les yeux ronds et pleins de fragilité. Je m'apprête à lui demander ce qui se passe quand ses jambes cèdent soudain sous elle. Je la rattrape avant qu'elle ne tombe et l'accompagne doucement jusqu'au sol, puis appelle à l'aide.

— Tom ? Vous êtes là ?

— Je suis désolée, dit-elle en commençant à sangloter. Je suis désolée, Lucy… C'est Tom… Mon Tom chéri. Il a une SLA, dit Diana. Sclérose latérale amyotrophique. C'est…

— Je sais ce que c'est.

Je me souviens des *ice bucket challenges,* il y a quelques années, quand des gens se renversaient des seaux d'eau glacée sur la tête pour faire connaître la maladie de Charcot et lever des fonds en faveur de la recherche. Cela avait dû fonctionner, puisque je n'en avais jamais entendu parler auparavant.

— Tom se doutait qu'il avait un problème depuis un moment, mais il n'a rien voulu dire. Tout est clair, pourtant, avec le recul… Ses crampes musculaires. Sa faiblesse. Son écriture, devenue pire que celle d'Archie. Son excès de salivation.

Une larme glisse sur sa joue, mais à part ça, elle retrouve déjà son sang-froid.

— Moi qui trouvais ça trop mignon quand il bavait. Si on avait su…

Nous nous sommes installées dans le salon. Diana tient un coussin sur ses genoux et tripote les petits fils dorés qui s'échappent des pampilles.

— La maladie ne va pas affecter son intellect, mais le corps va flancher jusqu'à l'empêcher d'exprimer ses pensées. Jusqu'à ce que les gens lui parlent comme à un enfant et qu'il ne soit plus en mesure de leur dire qu'il n'est ni sourd ni idiot.

Une nouvelle larme coule sur sa joue.

— Mais je ne laisserai pas cela arriver. Personne ne lui parlera comme à un idiot. Il m'aura à ses côtés.

Elle essuie la larme sur sa joue et hoche la tête, comme si ce dernier constat la réconfortait. Ce qui semble être le cas. Elle n'a peut-être aucun contrôle sur la maladie de Tom, mais elle a encore le pouvoir de gérer la façon dont il sera traité, et elle veillera à ce qu'il le soit bien. Malgré tous ses défauts, il est bon d'avoir quelqu'un comme Diana dans son camp. C'est peut-être ça, le problème, d'ailleurs : j'ai l'impression qu'elle n'a jamais

été dans le mien.

— Puis-je faire quoi que ce soit ?

Diana hausse vaguement les épaules, avec une tristesse que je ne lui ai jamais vue. Elle cligne lentement des paupières en serrant le coussin doré contre elle. Elle paraît si fragile en cet instant que j'ai envie d'attraper un plaid et de l'en envelopper. Jamais une telle idée ne me serait venue à l'esprit avant ce jour.

— Diana…

La sonnerie de mon téléphone m'interrompt. C'est Ollie.

— Excusez-moi, je dois décrocher. C'est peut-être à propos de Harriet.

— Ne lui dites pas, Lucy. Je vous en prie, ne lui dites pas.

Diana me regarde, et l'on dirait que son esprit vient soudain de regagner son corps – ça y est, la dureté est de retour dans ses yeux. J'en conçois une certaine tristesse et, en même temps, le curieux sentiment d'avoir eu un privilège en l'ayant vue baisser la garde, même quelques minutes seulement.

— D'accord.

Elle détourne la tête comme pour nous donner un peu d'intimité.

— Harriet est réveillée, me dit Ollie.

Je l'entends babiller derrière lui, et, peut-être à cause de l'annonce de la maladie de Tom, j'éprouve soudain un besoin irrépressible de serrer ma fille dans mes bras.

— Je me disais que tu voudrais peut-être venir, ajoute Ollie.

— Oui. Oui, je viens. J'arrive tout de suite.

— Merci, dit Diana quand je raccroche. Tom tient vraiment à l'annoncer en personne aux petits.

C'est drôle de l'entendre appeler Ollie et Nettie « les petits ». J'imagine qu'une mère considère toujours ses enfants de la sorte. Même adultes. Et je me demande si ce n'est pas cela, la source de tous nos problèmes.

Réunion de famille dans le salon de Diana et Tom ; cette fois, je suis dans le secret des dieux. Nettie et Patrick sont assis côte à côte, tout ouïe, sur le canapé ultra moelleux. Ollie et moi occupons des fauteuils en vis-à-vis. Diana et Tom, quant à eux, ont pris place dans le canapé en face de Nettie et Patrick.

— Quelqu'un veut boire quelque chose ? propose Diana.

Nous secouons tous la tête, trop impatients d'en venir aux

faits. Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes pas réunis, et je sais qu'Ollie présume qu'il s'agit de parler de ce qui est arrivé à Harriet. Je n'ai pu l'en dissuader sans risquer de trahir ce que Diana m'a confié au sujet de Tom, et cela est hors de question. D'une part, j'estime que Tom a le droit le plus strict de l'annoncer lui-même à ses enfants. Et d'autre part, pour une fois que j'ai la confiance de Diana, je suis bien décidée à lui prouver que je la mérite.

J'observe Tom, en quête de symptômes visibles de sa maladie. À première vue, il est en bonne santé. Quant à son léger bredouillement, c'est un détail qui m'attendrit depuis quelque temps chez lui, et je l'ai toujours attribué au fait qu'il est souvent un peu éméché quand nous nous voyons.

— Bien, je ne vais pas tourner autour du pot, commence-t-il. Vous savez que nous sommes réunis pour que je vous fasse une annonce, et vous sentez sûrement qu'il ne s'agit pas d'une bonne nouvelle… ce que je vous confirme, malheureusement. Alors, voilà : on m'a diagnostiqué une maladie du motoneurone, si vous en avez entendu parler. C'est celle pour laquelle tout le monde faisait ce truc débile du *ice bucket challenge,* il y a quelques années. Elle s'appelle aussi SLA, ou maladie de Charcot. Bref, c'est une maladie dégénérative qui affecte les nerfs du cerveau et de la moelle épinière, ceux qui disent à vos muscles ce qu'ils doivent faire. Avec l'évolution de la maladie, mes muscles vont s'affaiblir, se raidir et se paralyser, si bien que je ne pourrais plus marcher ni parler correctement, manger ou boire, tout ça… Même respirer deviendra difficile.

Tom parle précipitamment, d'un ton presque agacé, mais je sais que c'est parce qu'il ne se sent pas dans son rôle. Dans la famille, c'est toujours lui qui arrondit les angles et finit par tout arranger. Cette fois, c'est lui qui crée un problème.

— Bref, c'est comme ça, et je vais faire tout ce que je peux, conclut-il abruptement.

La réaction de Nettie et Ollie me surprend, dans le sens où ils n'en ont aucune. Aucun mouvement, aucun soupir chargé d'émotion, juste quelques battements de paupières à quelques secondes d'intervalle. Patrick lève une main à son visage et pose son menton sur son pouce.

— Tu vas mourir ? demande finalement Nettie.

— Oui, je vais mourir. Comme toi, comme ton frère, ta mère,

Lucy et Patrick… Nous allons tous mourir. Mais il est fort probable que je serai le premier à partir. Dans les cinq prochaines années, sûrement. Voire l'année prochaine.

Diana prend la main de Tom.

— Personne n'est éternel, reprend Tom, alors je voudrais que l'année prochaine se passe bien. Ce qui veut dire, pour moi, prendre du temps avec ma famille. Ma femme, mes enfants et leurs conjoints…

Il me regarde.

— Et mes petits-enfants, si vous le voulez bien, Lucy. C'est moi qui suis responsable de ce qui est arrivé à Harriet. Je ne me le serais jamais pardonné, si elle n'en était pas sortie indemne.

— Bien sûr que vous pourrez voir les enfants, Tom. Autant que vous voudrez.

— Papa, je…

Ollie glisse à l'avant de son fauteuil. Il semble hésiter, avant de se lancer :

— Je sais qu'il est un peu tôt, mais il va falloir que tu prennes des dispositions. Concernant tes procurations, tes directives anticipées. Il va falloir élaborer un planning de succession pour l'entreprise, envisager de vendre à un partenaire si tel est ton choix.

Naïvement, je me demande comment Ollie connaît tout cela. Son discours est fluide et maîtrisé, comme s'il était notaire de métier et non recruteur. Et puis, brusquement, il semble moins à l'aise.

— Il faudra aussi t'assurer que ton testament est à jour.

— Chéri, je crois qu'il est un peu tôt pour discuter de ça, dis-je.

— Tout est en ordre, répond Tom.

Ollie opine du chef.

— Je peux te demander ce qui est prévu ?

— Ollie ! nous exclamons-nous, Diana et moi, simultanément.

Je sais que les mauvaises nouvelles entraînent parfois des réactions inattendues, mais je trouve qu'Ollie fait preuve d'un manque de sensibilité stupéfiant.

— Je n'ai rien à vous cacher, dit Tom. Si je décède, tout ira à Diana. Et si Diana part avant moi, tout sera pour vous et votre conjoint, les enfants, à parts égales.

Je lance un regard à Ollie. Il paraît rassuré.

— On ne s'imagine jamais devoir parler de ça avec sa famille, poursuit Tom. Au fond, on croit toujours qu'on va vivre éternellement. J'avoue que pour le coup, la prise de conscience est assez brutale.

Il tente de rire, mais sa voix se fissure.

— Oh, papa…

Ollie se lève pour rejoindre son père et l'enlacer.

— Je suis désolé. Tellement, tellement désolé…

Tom se penche sur Ollie et ferme brièvement les yeux. C'est un beau moment.

J'aurais juste aimé qu'il se produise avant qu'ils ne discutent du contenu du testament.

39

LUCY

Présent

Il n'est pas facile de revenir chez Tom et Diana. Gerard nous a clairement signifié que nous ne devions rien prendre d'autre que quelques objets à valeur sentimentale, mais Nettie et Patrick sont venus hier, et plusieurs objets ont déjà disparu, notamment un vase qui trônait dans le grand salon. Difficile de leur en vouloir. Vu la galère financière dans laquelle nous sommes, j'avoue que je pourrais moi-même être tentée de prendre une chose ou deux. Cela dit, c'est un soulagement qu'Ollie ne l'ait pas suggéré – il se comporte tellement bizarrement, ces derniers temps… Je suis contente de voir qu'il est encore l'homme intègre que j'ai épousé.

Nous sommes dans la bibliothèque. Je le regarde ouvrir un album photos, qu'il feuillette vaguement avant de le poser sans même y jeter un œil.

— On n'est pas obligés de faire tout ça aujourd'hui, tu sais.

— Il le faudra un jour ou l'autre, répond-il. Autant s'y coller tout de suite.

Je le prends par la main et l'emmène jusqu'au canapé pour m'asseoir près de lui.

— Ollie. Parle-moi.

Il ferme les yeux en se massant le front du pouce et de l'index.

— C'est juste le fait d'être là, dans cette maison… Bizarre, non ? Je n'arrive pas à croire que maman est morte.

— Moi non plus.

Il rouvre les yeux et regarde droit devant lui.

— Je n'ai plus de parents. Ça ne devrait pas me faire peur, à quarante ans passés, et pourtant si. Et pour couronner le tout, ma sœur ne veut plus entendre parler de moi.

Il cligne des paupières plusieurs fois, comme pour enregistrer l'information.

— Je n'ai plus que toi, Lucy. Toi et les gosses.

— Nous, on ne bougera pas, lui dis-je.

Il me regarde et hoche lentement la tête.

J'essaie d'imaginer à quoi va ressembler notre vie, notre nouvelle vie, maintenant que nous sommes ruinés. Je vais devoir trouver un travail. Du côté des enfants, les deux grands devront aller en accueil périscolaire matin et soir, et Edie en crèche toute la journée. Ce sera différent, c'est certain. Mais nous serons toujours là, ensemble.

Ollie tourne les yeux vers moi.

— Tu changes de style, ces derniers temps. Tes fringues sont moins… originales.

Je baisse la tête vers mon jean noir, mon tee-shirt gris et mes ballerines couleur chair. Il y a une image stylisée de la tour Eiffel à l'avant du tee-shirt, mais c'est une tenue très banale par rapport à ce que je porte habituellement. Je n'ai même pas d'accessoire à cheveux ou autre fantaisie. Mon seul bijou est le collier que Diana m'a donné.

— Eh bien, il faut croire que mon style… évolue.

Ollie sourit.

— En fait, cette tenue est du genre de celles que portait maman, me dit-il.

Je lui rends son sourire. Je m'abstiens de lui préciser que Diana ne portait jamais de jean et qu'elle se retournerait dans sa tombe si on lui suggérait un tee-shirt à motif fantaisie. Au fond, il veut juste dire que, depuis peu, je privilégie les tenues basiques, plus pratiques qu'avant. Et aussi curieux que cela puisse paraître, il n'est pas impossible que Diana y soit pour quelque chose.

Nous jetons un œil à deux ou trois autres objets avant de décider de partir. Alors que nous nous apprêtons à monter dans la voiture, j'entends le crissement du gravier de l'allée.

— Lucy ! Ollie.

Nous nous tournons comme un seul homme. Ahmed et Jones avancent vers nous, et je sens l'adrénaline monter dans mes veines.

— Bonjour, dis-je d'un ton hésitant.

Ils ne sont pas seuls : une femme en tenue de fitness et au

visage peu engageant marche à côté d'Ahmed. Elle s'arrête et se campe fermement au sol, à quelques mètres de nous.

— C'était lui, dit-elle à Ahmed à voix basse. J'en suis certaine.

Ahmed reste à côté de la femme, tandis que Jones continue de remonter l'allée pour faire halte devant nous.

— On peut vous aider ? demande Ollie.

— Nous venons de reparler à vos voisins, dit Jones, pour essayer de confirmer qui est la dernière personne à avoir vu votre mère vivante.

Elle lance un coup d'œil par-dessus son épaule vers la femme en tenue de sport ; celle-ci regarde toujours Ollie, mais un peu de biais, comme si elle craignait de croiser directement ses yeux. Franchement, qui a déjà eu peur de croiser le regard d'Ollie ?

— C'était bien lui, répète-t-elle, un peu plus fort.

— Lui, quoi ? dis-je.

— J'habite de l'autre côté de la rue, précise-t-elle.

Elle semble maintenant assez sûre d'elle pour me regarder en face.

— Je partais courir, la semaine dernière, le jour où Diana a été tuée, et j'ai vu cet homme entrer dans la propriété, explique-t-elle en montrant Ollie du doigt.

— Vous êtes venu ici, Ollie ? demande Jones. L'après-midi où votre mère a été tuée ?

Ollie secoue la tête, l'air sidéré.

— Non.

— Si, vous étiez là. Vous portiez… un pantalon bleu marine et une chemise à carreaux.

La femme amplifie son hochement de tête, de plus en plus convaincue par son propre discours.

— À carreaux bleus et blancs !

— Vous devez confondre avec quelqu'un d'autre, dis-je. Ou peut-être était-ce un autre jour ?

Les deux explications semblent plausibles. En outre, Ollie n'a pas un physique très singulier. Plutôt grand, de corpulence moyenne, cheveux bruns. Il serait facile de discréditer la version des faits de cette femme, et c'est ce à quoi je m'emploie. Jusqu'à ce qu'un souvenir me revienne subitement à l'esprit. Celui d'Ollie rentrant du travail le jour de la mort de Diana.

En pantalon bleu marine et chemise à carreaux bleus et blancs.

40

LUCY

Passé

— Moins de bruit ! dis-je aux enfants alors que nous pénétrons dans la maison de Tom et Diana.

Bien entendu, ça ne sert à rien. Il est impossible de réduire au silence des chaussures d'enfant en plastique claquant sur du marbre, et Archie et Harriet sautent partout comme des cabris.

Depuis quelque temps, nous entrons chez eux sans frapper. J'ai l'impression que cela ne plaît pas trop à Diana, mais elle a d'autres soucis, essentiellement d'ordre pratique, depuis qu'elle s'occupe de Tom à plein temps ; aller sans arrêt ouvrir la porte ne constitue pas sa priorité.

J'emboîte le pas aux enfants en portant Edie, calée dans son siège bébé. Tout a été déménagé au rez-de-chaussée depuis que Tom est en fauteuil roulant. Finalement, j'aime mieux la maison ainsi. Elle est plus remplie et plus chaleureuse qu'avant, avec ce supplément de meubles.

— C'est nous ! dis-je en entrant dans le salon qui donne sur l'arrière.

Le fauteuil de Tom est installé devant la table. Diana est assise à côté de lui, en train de lui lire le journal, mais elle s'interrompt pour embrasser Archie et Harriet qui se jettent dans ses bras avec fougue.

— Faites un bisou à papy, ordonne-t-elle.

Ils la regardent, hésitants, mais elle confirme d'un hochement de tête. Allez-y. Les enfants ont un peu peur de leur grand-père maintenant. Ses mains sont tordues et sa tête penchée. Il a du mal à articuler mais persévère, bien décidé à continuer de parler. Je trouve cela formidable, à la différence des enfants qui s'en agacent ou se désintéressent de lui, quand ils n'émettent pas quelque commentaire désobligeant.

« Il bave, papy », dit Harriet. Ou bien : « Pourquoi il met sa tête comme ça ? »

« Papy t'entend très bien, tu sais », dis-je d'un ton faussement léger.

Diana, elle, prend moins de précautions que moi. Il y a deux semaines à peine, elle a demandé à Archie et Harriet d'imaginer ce qu'on devait ressentir quand on veut parler à quelqu'un et que personne n'écoute. Archie est venu me voir quelques minutes plus tard en me disant qu'il écouterait toujours papy, maintenant, et je dois dire qu'il s'est montré très patient avec lui depuis lors. Moins empathique, Harriet m'a dit qu'elle ne comprenait pas pourquoi il ne se contentait pas de regarder la télé sans s'embêter à parler. J'oscille entre accepter le fait qu'elle n'est qu'une enfant, et un sentiment de responsabilité en songeant qu'un jour, Harriet aura une vie sociale et risque d'être trop centrée sur elle-même.

Ça ne devrait plus être long maintenant. Depuis des mois, Tom fait des allers et retours à l'hôpital, entre infections pulmonaires, difficultés respiratoires, douleurs et inconforts divers. Diana n'a pas une minute d'arrêt ; elle lui donne à manger, à boire, le bouge dans son fauteuil, lui administre ses traitements. Elle est devenue une sorte d'extension de son mari – il n'a qu'à la regarder, et elle bondit de sa chaise pour répondre à son besoin.

La maladie de Tom a eu l'avantage de mettre en veilleuse nos problèmes familiaux. Nous nous sommes tous mobilisés pour travailler comme une équipe afin de l'emmener à ses rendez-vous, déposer des plats préparés ou traverser la ville pour aller chercher je ne sais quel nouvel équipement destiné à lui faciliter le quotidien. Mais nous sommes tous fous de chagrin. Je suis folle de chagrin. Je ne parviens pas à imaginer cette famille sans lui.

Je regarde Diana, qui lui essuie régulièrement les coins de la bouche. Elle lui dit quelque chose et les yeux de Tom se plissent tandis que ses lèvres se courbent – il essaie de sourire. Si nous serons tous bouleversés quand Tom mourra, pour Diana, ce sera pire encore. Je ne sais pas comment elle le vivra. Je ne sais pas comment elle pourra continuer sans lui.

41

LUCY

Présent

— Est-ce qu'Ollie a été arrêté ? me demande Nettie.

Elle est assise par terre dans le salon, entourée de Lego, pendant que Patrick entame une partie de loup avec les enfants, avec des histoires de mares de lave en fusion et de coussins sur lesquels il faut se réfugier pour ne pas se brûler les pieds. Lorsque la femme en tenue de fitness a identifié Ollie en soutenant qu'il était venu chez Diana le jour de sa mort, et que Jones a déclaré vouloir discuter avec lui au commissariat, j'ai appelé Nettie pour lui demander si elle pouvait me donner un coup de main. (Je ne lui aurais jamais demandé de service pour moi-même, mais je savais qu'elle répondrait présente pour les enfants, et j'avais vraiment besoin de son aide.)

— Non, il répond juste à quelques questions. Il ne devrait pas tarder à rentrer.

À vrai dire, j'en suis beaucoup moins sûre que cela. Ollie n'était certes pas en état d'arrestation quand Jones et Ahmed l'ont emmené, mais je pense qu'il l'est, maintenant, et j'ignore s'il sera de retour dans cinq minutes ou dans cinq heures. Ce que je sais à coup sûr, c'est qu'il portait bien un pantalon bleu marine et une chemise à carreaux bleus et blancs le jour de la mort de Diana… et qu'il est rentré à la maison de bonne heure, alors même qu'il ne paraissait pas malade.

Maintenant, je me demande bien pourquoi.

Nettie a les traits tirés et inquiets. Elle a beau avoir six ans de moins que son frère, elle a toujours paru plus vieille que lui. Et malgré tous nos problèmes actuels, je sais qu'elle l'aime.

— Ça va ?

À cette question, ses yeux s'embuent immédiatement. Je pousse les Lego du pied et m'agenouille par terre à côté d'elle.

— Pardon, dit-elle en sortant un mouchoir de sa manche pour s'essuyer les yeux. Je ne sais pas ce que j'ai, en ce moment… mais avec tout ce qui se passe…

Je me tortille à côté d'elle, mal à l'aise. Autrefois, je l'aurais prise dans mes bras sans hésiter ; seulement, les choses ont changé. Je me contente donc de poser une main bienveillante sur son épaule. Elle me prend de court en jetant soudain ses bras autour de mon cou.

— Là, là… ça va aller, dis-je dans un murmure.

Mais non, ça ne va pas aller. Rien ne va plus. J'ai mal pour elle. Je me rappelle comme si c'était hier la souffrance que j'ai éprouvée en perdant ma mère, et songe alors que Nettie et moi avons cela en commun. Certes, elle est plus vieille que je ne l'étais quand ma mère est morte, mais je doute qu'il y ait dans la vie douleur plus profonde que celle d'une fille perdant sa mère.

— Excuse-moi, fait Nettie en s'écartant pour se moucher.

— Ne t'excuse pas. C'est normal.

— C'est juste… le fait d'être ici. Avec les enfants, les jeux… C'est dur pour moi, tu sais. Ça me rappelle… ce que je n'aurai jamais.

— Ce que tu n'auras… ?

Il me faut quelques instants pour comprendre. Elle ne pleure pas pour sa mère. Ni pour Ollie. Elle pleure à cause de… son infertilité.

Je m'écarte d'elle.

— Je pensais que c'était à cause de ta mère. Ou d'Ollie, qui est en plein interrogatoire.

— Oh, mais tout le monde y est passé, à l'interrogatoire ! dit-elle en balayant le sujet d'un geste de la main. Ce n'est pas bien méchant.

— Pas bien méchant ? La police t'a parlé de cette histoire de coussin, je crois ? Ils t'ont quand même dit qu'ils pensaient que quelqu'un avait pu assassiner Diana, il me semble ?

Nettie commence à ramasser des Lego, qu'elle range dans leur boîte d'un air absent.

— À l'âge que j'ai aujourd'hui, poursuit-elle d'une voix tremblante, je pensais qu'il y aurait des Lego partout par terre, mais chez moi. Des gribouillis sur les murs. Je pensais passer mes week-ends à aller de kermesse d'école en cours de danse. Tu as tout ce que je désirais, Lucy.

Je la regarde attentivement. Physiquement, elle est juste devant moi, mais dans sa tête, elle est ailleurs. Et je songe soudain qu'elle y est depuis un bon moment déjà.

— Je croyais vraiment que tu m'aiderais, tu sais, dit-elle avant de fondre en larmes.

— Nettie…

Je sens du mouvement derrière moi, et Patrick nous rejoint. Quelque chose me dit qu'il était là depuis un moment.

— Je pense qu'on va rentrer, dit-il.

Il rassemble les affaires de Nettie et, pour la première fois, je me demande ce qu'il doit vivre au quotidien, avec l'obsession de maternité de sa femme. Ça ne doit pas être simple pour lui non plus.

— Vous ne voulez pas rester un peu ? fais-je, désemparée. Je vous fais… un thé ?

Nettie se lève, le regard absent.

— Patrick a raison, conclut-elle d'une voix de robot. On ferait mieux de rentrer.

42

LUCY

Passé

— Entrez donc. Il y a des rafraîchissements par ici.

Postée aux grandes doubles portes de la maison de mes beaux-parents, j'oriente les petits groupes de personnes venues rendre hommage au défunt. L'enterrement de Tom a eu lieu à Sainte-Jeanne-d'Arc, l'église du coin ; la plupart des invités sont donc venus à pied, même les plus âgés. Il fait un temps magnifique, ce que tout le monde attribue à Tom – et pourquoi pas. S'il existe une vie après la mort, a dit Ollie dans son éloge funèbre, Tom a dû intervenir pour faire en sorte que tout soit au mieux ce jour-là, y compris la météo.

Il est mort vendredi dernier, d'une ultime infection pulmonaire. Tom tenait à rester chez lui, et Diana a dû se battre pour que son souhait soit respecté, mais au bout du compte, tous deux ont été forcés d'admettre que ce n'était pas la meilleure solution. Sa maladie avait progressé rapidement, bien plus vite qu'on ne s'y attendait, et le pauvre homme ne parvenait plus à respirer ni d'ailleurs à faire quoi que ce soit seul, ces derniers mois. Heureusement que Diana était là pour s'occuper de lui.

Edie a passé le plus clair de la journée dans les bras de Nettie, et les grands courent dans toute la maison comme s'il s'agissait d'un jour de fête plus que de deuil. Même Archie, qui a été pris d'émotion à l'église, semble plus détendu maintenant. Il poursuit Harriet entre les jambes des invités.

— Archie ! Si vous alliez plutôt jouer en haut ? Tu peux même allumer la télé, si tu veux.

En quelques instants, ils disparaissent à l'étage.

Des serveurs circulent dans la maison en portant des plateaux de petits fours. Une longue table couverte de sandwiches, de

gâteaux, de vin et de boissons sans alcool a été dressée le long d'un mur. Diana a tout organisé à la perfection, réussissant à rendre ce moment cordial sans être festif, solennel sans être déprimant. Tom aurait apprécié.

Mon rôle, assigné par Diana, est d'accueillir les gens à leur arrivée. Pas bien compliqué. Ils entrent, évoquent la magnifique cérémonie et expriment leurs condoléances. Je leur souhaite la bienvenue et leur indique où trouver une boisson et un sandwich au poulet. Un an plus tôt, j'aurais pensé qu'en me donnant ce rôle, Diana voulait simplement ne pas m'avoir dans les pattes, ou qu'elle ne m'estimait pas capable de mieux. Mais aujourd'hui, je sais ce que signifie pour elle le fait de m'avoir confié ce poste, et je m'y applique avec dévouement.

De là où je suis postée, j'aperçois régulièrement Diana aller de petit cercle en petit cercle pour recevoir les condoléances, exercice auquel elle se plie avec un calme et une grâce remarquables. C'est elle seule qui a géré toute l'organisation des obsèques, exception faite de l'oraison funèbre, déléguée à Ollie – mission qu'il a accomplie avec brio. J'ai regardé Diana à plusieurs reprises pendant la cérémonie, et l'ai trouvée à chaque fois si figée que j'ai eu envie de me rapprocher d'elle sur le banc pour poser une main sur la sienne. Je regrette maintenant de ne pas l'avoir fait.

— Entrez, dis-je à un nouveau groupe qui vient de franchir les grilles.

Je prends le bras d'une dame qui doit avoir plus de quatre-vingt-dix ans et l'aide à gravir les trois marches menant à la maison.

— Merci, ma belle, me dit-elle en souriant.

Cela me rappelle ma mère. « Le repas est prêt, ma belle. » Voilà bien longtemps qu'on ne m'avait pas appelée ainsi. J'avais oublié comme c'était agréable.

— Excusez-moi, Madame.

Interpellée, je me tourne pour faire face à un homme en veste grise qui semble être le maître d'hôtel.

— Sauriez-vous où est Mme Goodwin ? me demande-t-il.

Je regarde autour de moi et scrute la foule. Les bavardages continuent, les assiettes de petits fours à demi consommés gisent sur les tables et autres dessertes. Pas de Diana en vue.

— Eh bien… en son absence, peut-être puis-je vous aider ?

— Je voulais savoir si nous pouvions commencer à servir le thé et le café.

— Je pense que oui.

Je lance un coup d'œil vers l'allée, désormais vide, et estime qu'il est temps de quitter mon poste, maintenant.

— Je vais voir si je peux trouver Diana.

J'inspecte d'abord le rez-de-chaussée. J'y trouve Nettie dans le patio, Edie toujours calée sur une hanche.

— Lucy, sais-tu où est le sac avec ses affaires ? Edie est prête à faire sa sieste, il me faudrait sa tétine et son doudou.

— Il est dans la chambre en haut de l'escalier. Le lit parapluie est déjà installé. As-tu vu ta mère dans les parages ?

Nettie secoue la tête.

— Non, mais je sais qu'oncle Dave la cherche aussi. Ils sont sur le départ, avec tante Rose, ils veulent lui dire au revoir.

Nettie emmène Edie à l'étage et je me fraie un chemin parmi les convives en scrutant les visages. J'aperçois Ollie dans le premier salon, en train d'écouter son cousin Pete lui rejouer une histoire qui semble impliquer un âne.

— Lucy ! me lance-t-il. Où est maman ? Tout le monde la cherche.

— Moi aussi, justement.

Je monte l'escalier sans grand espoir de l'y trouver – Diana et Tom n'utilisent plus l'étage depuis un an. La porte de la première chambre, celle où j'ai installé le lit pour Edie, est fermée. Je passe donc mon chemin. Dans la deuxième, je trouve Harriet et Archie étalés sur le lit, bouche bée, les yeux rivés à l'écran de la télévision. La porte de la suivante, anciennement celle de Diana et Tom, est aussi fermée. J'hésite quelques instants avant d'y frapper doucement.

— Diana ?

Pas de réponse. J'entre. Je n'avais jamais mis un pied dans cette pièce, dont les dimensions me paraissent absurdes. Elle comporte un couloir d'entrée, un salon, la chambre en elle-même (où Tom et Diana ne dorment plus, désormais), et une salle de bain de même surface au sol que notre petite maison. Pour finir, un dressing à faire pleurer une star de cinéma se trouve derrière la dernière porte, avec des étagères de bois ouvragé et une échelle coulissante. Une ottomane occupe le centre de la pièce ; j'y découvre Diana, assise la tête entre les

mains.

— Diana ?

Elle lève la tête. Elle pleure, mais son visage n'est ni rougi ni bouffi par les larmes. Son maquillage n'a pas coulé. Diana reste digne et impeccable même quand elle craque.

— Ça ne va pas ?

Une immense fragilité émane d'elle en cet instant. Elle hausse faiblement les épaules, comme si ce simple mouvement était déjà trop pour elle, avant de pousser un soupir.

— Qui serait capable de répéter à l'infini les mêmes paroles ? « Oui, c'était une belle cérémonie. Oui, il fait un temps magnifique. Oui, ça aurait plu à Tom. » J'avais atteint mon quota, alors je suis venue me cacher ici.

J'opine. Elle regarde autour d'elle.

— C'est n'importe quoi, cette pièce, vous ne trouvez pas ? C'était l'idée de Tom, évidemment. Je n'ai même pas assez de vêtements pour remplir tous ces placards, dit-elle en désignant les dizaines de portes qui nous entourent. Tom a toujours été dans l'excès, il lui en fallait constamment davantage. C'est bizarre que je ne l'aie pas détesté, non ?

Elle rit sans attendre de réponse de ma part.

— Je devrais déménager dans un endroit plus petit… Ça n'a pas de sens, de rester toute seule dans une maison aussi grande. Mais maintenant qu'il est mort, je ne suis pas sûre de pouvoir m'en aller. Il fait partie de cette maison. Je le sens ici.

— Moi aussi, je le sens, dis-je.

Diana me regarde dans les yeux. Ses lèvres se pincent, et, un bref instant, je crois qu'elle va s'effondrer pour de bon. Les commissures de ses lèvres s'arquent vers le bas, son menton tremblote. Mais à la dernière seconde, elle se ressaisit.

— Je suppose que tout le monde me cherche, dit-elle d'une voix affreusement normale. C'est pour ça que vous êtes montée ? Pour me chercher ?

Elle ne bouge pas encore, mais je vois qu'elle se prépare déjà. Elle va s'essuyer le visage, redresser son chemisier, descendre et faire son devoir. En bonne Diana qu'elle est. Sauf qu'elle ne devrait pas avoir à faire cela, pas aujourd'hui. Je secoue la tête.

— Personne n'a remarqué votre absence, lui dis-je. Tout va bien. Restez ici le temps qu'il faudra.

Je passe l'après-midi à parler à des gens que je ne connaissais pas et à encaisser des dons pour des associations de soutien aux malades de la SLA. (Diana a demandé de procéder à des dons plutôt que d'acheter des fleurs, et, quoiqu'elle n'ait jamais parlé d'espèces, je me retrouve bientôt avec une enveloppe bourrée de billets.)

Je signe la facture du traiteur et ouvre le portail au moment où un groupe veut partir, après quoi je retourne me poster à la table des boissons pour effectuer le service moi-même. Patrick et Nettie ont bu plus que de raison, si bien que lorsque cette dernière me demande un autre verre de vin, je lui sers un thé à la place, même si je doute qu'elle le boira.

À 19 heures, les enfants s'endorment tous à l'étage.

À 20 heures, les gens ont faim, je commande des pizzas.

Autant que je sache, Diana est toujours dans son dressing. J'ai dit à tout le monde qu'elle ne se sentait pas très bien et qu'elle était partie se coucher tôt, espérant que le sous-entendu suffirait à faire partir ceux qui s'attardent. Raté.

À 22 heures, j'apporte un plateau de sandwiches que je fais tourner. Nettie est fin soûle, comme Patrick. Ollie, lui, est relativement sobre ; une fois Pete et ses autres cousins partis, il vient me donner un coup de main, avec Nettie.

— Mange un sandwich, Nettie, lui dis-je. Tu veux que je te fasse une autre tasse de thé ?

Elle secoue la tête, l'air maussade.

— Non. Je veux du vin.

— Je crois que tu assez bu, Nets, intervient Ollie. De toute façon, il n'y a plus de vin.

— Évidemment, elle a été radine sur le vin même pour l'enterrement de son mari, marmonne Nettie.

J'essaie encore de lui refiler un sandwich au rosbif et au raifort, mais elle le repousse d'un geste.

— Elle n'est même pas là pour parler avec les gens ! Quel manque de respect vis-à-vis de papa, franchement… Vous allez voir qu'elle ne va pas tarder à vendre la baraque. Et après, ce sera comme si papa n'avait jamais existé.

— Je ne pense pas qu'elle fera ça, dis-je.

— Oh, si, elle le fera, insiste Nettie. Je connais ma mère. Si ça se trouve, elle va même léguer tout ce qu'elle possède à la SPA, tiens.

Je m'éloigne d'elle pour partir en cuisine. Je dois vider le lave-vaisselle, et de toute façon, Nettie n'est pas en état de discuter. Je pense à Diana, là-haut, dans cette immense chambre. A-t-elle seulement bougé depuis que je suis allée la voir ? Je lui prépare une assiette de sandwiches avec une tasse de thé puis monte. Parvenue devant sa chambre, j'entre sans frapper. Elle est au lit, maintenant, mais ses yeux sont grand ouverts. Elle fixe le mur.

— Presque tout le monde est parti, dis-je en posant l'assiette et la tasse sur sa table de chevet. Patrick et Nettie sont encore là, je vais leur commander un Uber. La maison est à peu près rangée mais je reviendrai demain vous aider à passer l'aspirateur et la serpillère.

Diana pose les yeux sur moi, à travers moi.

— Je vous ai apporté des sandwiches et une tasse de thé, si ça vous dit.

J'attends, mais elle ne répond pas, alors je me retourne et repars vers le couloir. Au moment où je vais franchir la porte, j'entends faiblement, derrière moi :

— Merci, ma belle.

43

DIANA

Passé

C'est Tom qui a insisté pour qu'Ollie ne sache pas qu'il n'était pas son père. Je n'étais pas d'accord, au début, mais Tom a fini par réussir à me convaincre.

— Je crois qu'il ne faut pas lui mentir, Tom. Il ne faut pas mentir aux enfants.

— Les gens répètent toujours ça, mais pourquoi en faire une généralité ? On ferait mieux de procéder à une analyse bénéfice/risque, au cas par cas. Alors, voilà. Si on ne le dit pas à Ollie, on prend le risque qu'il l'apprenne plus tard et qu'il nous reproche de l'avoir privé d'un lien avec son père biologique, lequel, si je puis me permettre, n'a jamais désiré cet enfant. Voyons maintenant le bénéfice à ne rien dire. Ollie croira qu'il est né de deux parents qui s'aiment et l'ont désiré. Il croira avoir une sœur biologique à cent pour cent. Il aura toute la stabilité dont bénéficient les enfants issus de familles biparentales. Pourquoi le priver de ça, juste pour s'éviter des reproches plus tard ? Après tout, à quoi servent les parents, si on ne peut même plus les tenir responsables des problèmes qu'on a dans la vie ?

Tom s'était montré si intraitable que j'avais fini par céder. Sa logique à mes yeux ne tenait pas debout, mais s'il avait envie de porter ce secret jusque dans la tombe pour le simple bien-être de mon fils, je ne me sentais pas en situation de le lui refuser. C'était sa décision en tant que nouveau père, m'étais-je dit. Et je le laissai donc faire.

Tom n'est pas là.

J'ai passé tellement de temps à m'efforcer de ne pas être faible que j'avais oublié le bien que cela fait. Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours dû être forte pour ma

famille. Être fort a des avantages. Cela vous donne un sentiment de puissance, comme si vous pouviez tout affronter, survivre à tout. C'est la raison pour laquelle j'ai vécu ma vie de cette manière, en travaillant dur, sans jamais m'apitoyer sur mon sort ou céder à la faiblesse. Mais le pouvoir est une chose surfaite. Et être faible – et s'apitoyer sur soi-même – est étonnamment jouissif.

Tom n'est pas là.

Je m'allonge sur le canapé d'en bas et regarde l'âtre vide. La femme de ménage vient tout nettoyer le mardi et le jeudi et nous sommes aujourd'hui mercredi, ce qui me soulage. Je vais peut-être annuler ces heures de ménage. Je peux le faire moi-même.

« Ne dis pas de bêtises ! » gronde la voix de Tom dans ma tête. Mais ce ne sont pas des bêtises. Franchement, j'ai toujours trouvé que le personnel de ménage représentait davantage une contrainte qu'une aide. Pour moi, les jours de ménage impliquaient toujours de devoir faire un tour complet des lieux, et puis la nécessité de me faire discrète, sachant qu'il m'était insupportable de rester à la maison en me tournant les pouces pendant qu'une jeune femme (toujours) étrangère s'échinait à récurer les toilettes particulières de mon mari. Tom se faisait beaucoup moins de souci à ce sujet. S'il était chez nous à ce moment-là, il traînait sur le canapé, journal et café à la main. Une fois, je me rappelle l'avoir vu soulever un pied, puis l'autre, alors que la jeune femme passait l'aspirateur sous ses chaussures. Il lui a fait un clin d'œil, et la fille a souri. Il n'y avait que Tom pour gérer une situation pareille avec une telle décontraction.

Tom n'est pas là.

Je ne suis pas seule. Il y a des gens que je pourrais appeler pour me tenir compagnie. Ollie accourrait, j'en suis sûre. Il quitterait son bureau sur-le-champ pour venir me voir, ravi de faire une bonne action pour sa maman. C'est d'ailleurs probablement la raison pour laquelle son affaire se casse la figure – il n'a pas le sens des priorités. Il devrait rester au travail et gagner sa croûte et celle de sa famille.

Nettie viendrait peut-être, si je le lui demandais – sauf si elle est occupée à quelque chose qui soit en rapport avec une possible grossesse. Ma position dans la hiérarchie de ses

priorités est élevée mais je ne suis pas au sommet, ce qui est parfaitement normal. En outre, j'ai l'impression qu'elle a ses propres problèmes à gérer. D'autres rumeurs me sont parvenues depuis la fois où Patrick a été vu à Daylesford. Quelqu'un l'a reconnu à Bright, quelqu'un d'autre à Albury. Mon gendre semble être un homme bien occupé. Un jour, je l'ai mis au pied du mur, lui demandant ce qu'il avait à dire pour sa défense. Aujourd'hui, j'ai à peine assez de volonté pour sortir du lit.

Je pourrais aussi appeler Kathy, Liz ou Jan. Elles m'ont téléphoné et ont laissé des messages, proposant de passer m'apporter des plats préparés, ou de sortir. Liz est parvenue à me convaincre de venir au Baths boire un verre, il y a quelques jours, mais je ne m'en suis pas encore remise. La normalité de cette sortie était trop pour moi – je ne suis pas encore prête à revenir à tout ce qui est normal. Tom est mort. *Je me fiche bien de ta belle-fille, de ta dispute avec ton mari ou de l'histoire rigolote de tes problèmes de fuites urinaires au parc pour chiens. Je me fiche royalement de tout cela.*

Parce que Tom n'est pas là.

Son contact me manque. La semaine dernière encore, il avait beau n'être plus que l'ombre de lui-même, je pouvais tout de même le toucher. Il a toujours été chaud, au propre comme au figuré. Sa chaleur était son superpouvoir. Les gens voulaient qu'il soit leur chef. Les amis voulaient être près de lui. Nos enfants l'aimaient plus que tout.

Je l'aimais plus que tout.

Les mères ne sont pas censées dire cela. Mais c'est la vérité. J'étais venue au monde pour aimer Tom Goodwin.

On sonne à la porte. Je ne bouge pas. Ce canapé me fait l'effet d'un radeau : le monde alentour est une mer infestée de requins. J'attrape le plaid et le pose sur mes épaules, espérant que le sommeil va venir et m'emmener jusqu'au soir, où je pourrai enfin mettre mon pyjama et me couler dans la pénombre réconfortante de la nuit. Je me ferai peut-être une tartine et une tasse de thé, j'allumerai la télévision pour tuer un peu le silence en traînant dans cette grande et vieille maison. Parfois, la nuit, je fais comme si Tom était encore là. Je fais semblant de m'affairer, prête à soulager une de ses crampes ou à lui donner une gorgée d'eau. Ces moments que nous partagions à l'aube me paraissent maintenant d'un luxe inouï – tous ces moments que

nous avons volés au monde, lui et moi, ensemble.

— J'arrive, mon amour, dis-je tout bas dans la maison vide. Tu vas bientôt te sentir mieux, tu vas voir.

On sonne à nouveau à la porte.

44

LUCY

Présent

Il fait nuit quand j'entends le bruit de la clé dans la serrure. Nettie et Patrick sont partis, les enfants dorment et je suis sur le canapé, dans le silence et le noir.

— Ollie ? C'est toi ?

Je reconnais le tintement des clés dans le vide-poche, puis Ollie pénètre dans le salon. Il s'affale sur le canapé, laisse sa tête basculer en arrière et ferme les yeux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il garde les paupières closes.

— Ils m'ont interrogé.

— Sur quoi ?

— Sur tout.

— Ollie…

Il ouvre les yeux.

— Sur tout, je te dis. Ce que je faisais le jour où maman est morte, ma relation avec elle. Ils m'ont posé des questions sur ma relation avec Nettie, avec toi. Sur mon boulot.

Je fronce les sourcils.

— Ton boulot ? Pourquoi, qu'est-ce que ça peut leur faire ?

— Eh bien, apparemment, ils savaient que ça ne se passait pas très bien. Ils avaient tout le détail de nos comptes. Une dette, c'est un beau mobile pour assassiner quelqu'un dont on doit hériter.

— Mais tu n'as pas tiré profit de sa mort !

— Sauf que j'ignorais que je n'en tirerais pas de profit. Jones n'a pas manqué de le souligner.

— Elle allait te le dire.

Il se tourne vers moi.

— Qui ?

— Diana. Je veux dire… enfin, c'est très probable. Elle comptait sûrement t'en informer.

Ollie hausse les épaules.

— Honnêtement, je n'en sais rien.

Son front se plisse.

— J'ai vu Eamon au commissariat. Lui aussi a été interrogé.

— Au sujet de la mort de ta mère ?

— Je suppose… Mais qui sait ?

Il s'enfonce dans le canapé, exténué.

— Lucy, je peux te poser une question ?

— Oui.

— Est-ce que tu crois que j'ai tué ma mère ?

Je regarde cet homme dont je connais chaque trait sur le bout des doigts – les angles de son visage, ses yeux bruns si honnêtes, la courbe de son torse.

— Non. Mais je crois que tu mens à propos de quelque chose. Et je veux que tu me dises ce que c'est.

45

LUCY

Passé

Je n'ai jamais été du genre à croire au destin ou aux pressentiments. Pourtant, en passant sur Beach Road, un besoin irrépressible de passer voir Diana me saisit soudain. Pour tout dire, je prends la décision si rapidement que je manque de renverser un cycliste et me mets à gesticuler des excuses tandis qu'il dresse le poing vers moi.

— Désolée ! dis-je à travers la vitre, malgré le doigt d'honneur qu'il m'adresse.

Je tourne dans l'allée de chez Diana. Elle risque de ne pas apprécier que je débarque à l'improviste, mais il se trouve que je ne peux m'empêcher de penser à elle, depuis les obsèques de Tom. Elle doit se sentir très seule dans cette grande maison. À deux reprises, j'ai demandé à Ollie de l'appeler pour prendre des nouvelles, ce qu'il a fait. « Elle avait l'air d'aller bien, m'a-t-il dit à chaque fois. Un peu éteinte, peut-être, mais il fallait s'y attendre. »

Certes. Ce qui ne veut pas dire qu'une présence amicale ne lui ferait pas plaisir. En admettant qu'elle me considère ainsi.

J'appuie sur la sonnette. Sans réponse, j'essaie d'ouvrir la porte ; elle n'est pas verrouillée.

— Ohé ? Diana ? C'est Lucy.

Je la trouve dans le salon, couchée sur le canapé.

— Diana ?

C'est à peine si elle lève la tête du coussin. Et je prends alors conscience que ça ne va pas. Pas du tout.

Diana regarde par la vitre passager de ma voiture, l'air hagard. Elle est vêtue de son uniforme habituel – pantalon marine, chemisier blanc, collier de perles –, mais ses habits sont

froissés, comme si elle les avait portés hier et laissés par terre toute la nuit avant de les remettre. Et elle a des tennis noires aux pieds, au lieu de ses sempiternelles ballerines beiges. Ses cheveux sont aplatis d'un côté, probablement celui sur lequel elle dormait. Elle n'a même pas pris la peine d'y passer la main pour les regonfler. Aucun mot n'est sorti de sa bouche depuis qu'elle est montée dans ma voiture, pas même un commentaire sur les miettes de gâteau que j'ai chassées de son siège avant qu'elle ne s'assoie.

Nous nous arrêtons à un feu rouge.

— Comment vous sentez-vous, Diana ?

Elle fixe l'étendue de sable au bord de la route, avec ses adeptes du kitesurf qui constellent l'horizon de Brighton Beach, mais j'ai l'impression qu'elle ne voit rien de tout cela.

— Ça va, finit-elle par répondre, alors que je m'apprête à répéter ma question.

Je lui ai proposé d'appeler Ollie (« Non, il a trop de travail ») et Nettie (« Non, elle ne pense qu'à avoir un bébé en ce moment »), mais visiblement, Diana se satisfait de ma présence. Elle prétend ne pas être malade, seulement il est évident qu'elle va mal. Je l'emmène donc voir son médecin de famille, le Dr Paisley.

Une fois que nous sommes garées sur le parking, Diana ne bouge pas d'un pouce.

— Voilà, dis-je d'une voix faussement gaie qui me fait pitié. On est arrivées.

Elle finit par bouger, au ralenti, comme une personne très âgée, et file directement s'asseoir dans la salle d'attente, me laissant le soin de nous annoncer à l'accueil. Ce n'est pas la Diana que je connais. Elle est abattue depuis la mort de Tom, mais aujourd'hui, on dirait presque une enfant. Je dois admettre qu'elle est bien plus facile à gérer ainsi. Sauf que mon but n'est pas de la « gérer ». C'est un choc de voir quelqu'un passer du contrôle total à un tel désarroi.

Une fois enregistrée au secrétariat, je m'assois près d'elle en salle d'attente. Diana saisit le magazine que je lui tends, sans l'ouvrir. Je n'ouvre pas le mien non plus. Lorsqu'on appelle son nom, quelques minutes plus tard, je me tourne vers elle pour lui demander :

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

Elle a un haussement d'épaules que je considère comme un oui.

Le Dr Paisley est une femme d'une bonne cinquantaine d'années, souriante et replète, vêtue d'un caftan aux couleurs vives. Apparemment, Diana la voit depuis des années.

— Bonjour, dit-elle en s'asseyant derrière son bureau, avant de me tendre la main. Je suis Rosie. Ravie de vous connaître.

Elle se tourne vers Diana.

— J'ai appris la triste nouvelle pour Tom, Diana. Toutes mes condoléances.

— Merci.

— Que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

Je regarde Diana, qui me regarde à son tour. Puis soupire.

— Eh bien, je ne suis pas très en forme depuis la mort de Tom. Ce qui est assez normal, je suppose. Mais Lucy a tenu à m'emmener vous voir.

Les yeux du docteur croisent les miens un bref instant.

— Vous avez raison, personne ne se sent très en forme après avoir perdu son conjoint. Pendant longtemps parfois. Mais il faut garder un œil sur votre santé durant cette période, alors Lucy a bien fait de vous emmener.

Nouveau haussement d'épaules de Diana.

— Bon.

— Comment est votre sommeil ?

— Fragmenté.

— Faites-vous encore des choses que vous faisiez avant ? Comme sortir avec des amis, voir vos petits-enfants ?

— J'ai pris un verre avec des copines au Baths la semaine dernière.

— Et comment ça s'est passé ?

Diana regarde par la fenêtre.

— Bien, j'imagine.

Tout en discutant, Rosie passe un brassard autour du bras de Diana avant de commencer à pomper pour prendre sa tension. Diana s'en rend à peine compte.

— Votre moral est-il bas, globalement ?

— On peut dire ça.

— Des problèmes de mémoire ?

— Je ne m'en souviens pas, répond Diana, impassible, tandis

que je réprime un sourire.

Rosie pose quelques questions de plus, hochant la tête à chaque réponse, comme si tout cela allait de soi.

— Bien, dit-elle enfin, je crois qu'il serait pertinent d'effectuer une analyse de sang.

Diana hausse un sourcil.

— Une analyse de sang ? Pour mesurer quoi ?

— Plusieurs éléments : anémie, thyroïde, et divers contrôles de routine.

Elle tape sur son clavier d'ordinateur et une feuille bleue d'ordonnance sort bientôt de son imprimante.

— Mais d'après ce que vous m'avez dit, Diana, il ne fait aucun doute que vous souffrez de dépression. Je dois donc vous demander si… Avez-vous déjà eu des pensées suicidaires ?

Diana ne répond pas. Au bout d'un moment, les yeux du docteur se posent sur moi.

— Peut-être préféreriez-vous que votre fille nous laisse seules un moment, Diana ?

— Inutile. Non, je n'ai pas pensé au suicide.

— Bien. Bien.

Le Dr Paisley lui recommande un bon psychologue et lui prescrit des antidépresseurs, puis nous convenons de revenir la voir dans une semaine. C'est en sortant de son cabinet que je me rends compte que le docteur m'a ouvertement prise pour la fille de Diana. Et que celle-ci ne l'a pas corrigée.

46

LUCY

Présent

— Ollie, dis-je alors que le téléphone fixe se met à sonner. Es-tu allé chez ta mère le jour où elle est morte ?

Il se redresse, les mains sur les genoux, et inspire à fond.

— Oui.

— Pour quelle raison ? dis-je avant d'en venir au plus important. Et pourquoi me l'as-tu caché ?

— Je voulais te le dire.

— Alors pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Le téléphone continue de sonner et de nous vriller les tympans. J'ai envie de fracasser ce truc contre le mur.

— Je vais répondre, dit Ollie en se levant.

— Ollie, non ! Laisse…

Mais il décroche déjà.

— Allô ?

Je jure entre mes dents.

— C'est Ollie, à l'appareil.

Il reste muet quelques instants, puis lève les yeux vers moi.

— OK. Une minute, s'il vous plaît.

Il me tend le téléphone.

— C'est Jones.

— Pour moi ?

J'attrape le combiné, un peu inquiète.

— Oui ?

— Lucy, c'est l'inspecteur Jones. Ahmed et moi devons vous parler, de toute urgence.

Sa voix est sèche et tendue.

— Vous pouvez venir nous rejoindre au commissariat ?

— Pour quoi faire ?

J'ai envie de lui dire que j'en ai assez que la police nous

appelle à n'importe quelle heure pour nous retenir au poste, Ollie et moi. J'ai envie de lui dire que nous avons des enfants en bas âge qui dorment, et qu'à moins de me mettre en état d'arrestation, elle devra attendre demain matin. Mais je ne dis rien de tout cela. Parce que j'ai le sentiment que ma capacité de révolte vient de prendre du plomb dans l'aile.

— Nous voulons vous parler d'une organisation appelée EVI. Pour « Euthanasie Volontaire International ». Nous avons reçu des informations selon lesquelles votre belle-mère en faisait partie… et nous avons des raisons de croire que vous étiez au courant.

Alors je lui dis que j'arrive aussi vite que possible.

47

LUCY

Passé

Quand j'arrive chez moi après le rendez-vous médical de Diana, Patrick et Nettie sont en train de se garer devant la maison.

— Salut ! dis-je en sortant de voiture. En voilà une surprise !

— On a appelé Ollie, répond Nettie. Il a répondu qu'on pouvait passer.

— Ah. Super. Je suis contente de vous voir.

— Nous aussi, dit Nettie, étrangement joyeuse.

Patrick, en revanche, n'a pas l'air ravi. Il prend son temps pour verrouiller la voiture puis remonte l'allée lentement, quelques pas derrière nous.

— Tu as passé une bonne journée ? me demande Nettie.

Je les fais entrer dans la maison.

— Un peu bizarre, en fait. Du coup, je suis contente que vous soyez là. Il faut que je vous parle de Diana.

Nous entrons dans la cuisine, où Ollie décapsule une bière devant le réfrigérateur.

— Salut tout le monde, lance-t-il. Une bière, Patrick ?

— De maman ? m'interroge Nettie. Pourquoi, qu'est-ce qu'elle a ?

— Oui, qu'est-ce qui se passe ? renchérit Ollie.

Les enfants, plantés devant la télé en pyjamas, lèvent les yeux vers nous un instant avant de reprendre leur occupation favorite.

— Ils ont mangé ? dis-je à Ollie.

— Nuggets de poulet, petits pois et maïs, annonce-t-il fièrement. Un verre de vin, mesdames ?

— Avec plaisir.

— Pas pour moi, merci, répond Nettie.

Ollie tend une bière à Patrick, qu'il saisit et décapsule en un temps record. Je me demande s'il va bien, mais je suis trop préoccupée par Diana pour me poser la question bien longtemps.

— Si on passait dans la salle à manger, histoire de s'éloigner des petites oreilles indiscrètes ? Et je vous raconterai ce qui se passe avec Diana.

Alors que je débarrasse le bazar qui encombre la grande table, je surprends Nettie en train de couler un regard à Patrick, entre le sourire et le clin d'œil complice. J'ai compris : elle est enceinte. C'est sûrement ça.

— Alors… Vous avez quelque chose à nous dire ? dis-je à Nettie et Patrick, une fois que nous sommes assis.

Le sourire de Nettie indique que oui, mais elle secoue la tête.

— Non, toi d'abord. Parle-nous de maman.

— D'accord. En fait, je suis passée la voir aujourd'hui. Sans prévenir.

Un bref silence s'ensuit. Même Patrick me regarde comme si j'avais deux têtes.

— Tu es passée voir maman, comme ça ? dit Ollie.

J'admets que je ne suis pas coutumière du fait. Mais je suis quand même surprise de leur stupéfaction.

— Eh bien… on l'a à peine vue depuis la mort de Tom, et on n'a presque pas eu de nouvelles. Alors je m'inquiétais, et il se trouve que j'avais raison. On dirait qu'elle dort tout habillée et qu'elle ne mange presque plus. Je l'ai emmenée chez le médecin, pour qu'elle se fasse examiner.

Ollie pose sa bière.

— Et alors, qu'a dit le médecin ?

— On lui a prescrit des examens, mais avant tout, elle est en dépression. Elle va prendre des antidépresseurs. Le docteur lui a aussi recommandé de faire de l'exercice et de maintenir un peu mieux sa forme. Je me suis dit qu'on pourrait se relayer pour la faire sortir, lui apporter à manger, ce genre de tâches.

— Bonne idée, fait Ollie.

— Oui, pourquoi pas, dit Nettie.

Mais Nettie semble distraite. Fébrile. Son regard part dans tous les sens, comme celui des enfants qui arrivent chez un copain pour jouer et ne savent pas quel jeu prendre en premier. Je trouve cela perturbant.

— Tout va bien, Nettie ?

— C'est-à-dire qu'en fait… Patrick et moi aimerions vous parler.

Elle adresse un sourire radieux à son mari, qui lui sourit avec un peu moins d'enthousiasme.

— Tu es enceinte ! s'exclame Ollie.

Le sourire de Nettie redescend un peu.

— Non. Pas encore. Mais c'est à propos de ça que nous voulions discuter avec vous. Vous savez, mes problèmes de fertilité sont multiples. Il n'y a pas que mes ovaires polykystiques qui débloquent, mais aussi mes ovules et mon utérus. Parlez-moi de n'importe quel problème de fertilité, je l'ai.

Elle rit dans un petit gloussement vide et sans joie.

— Cette semaine, le docteur nous a dit que notre meilleure chance de concevoir serait d'avoir recours à l'ovule d'une donneuse et à une mère porteuse.

Je bois une gorgée de vin et baisse les yeux.

— Évidemment, ce n'est pas la façon dont nous imaginions devenir parents. Le bébé n'aurait pas de lien biologique avec moi, mais il en aurait un avec Patrick et il aurait été conçu pour être le nôtre. Je crois que c'est notre meilleure chance d'avoir un enfant.

— Waouh, lâche Ollie.

Vu son expression, il ne semble pas savoir s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle. Moi, par contre, je sais déjà que ce n'en est pas une.

— Alors, demande-t-il, vous allez faire ça ? Don d'ovule et mère porteuse ?

— Justement, c'est là que ça se complique, répond Nettie en grimaçant légèrement. On aimerait bien, mais en Australie, la procréation et la gestation pour autrui ne sont autorisées qu'à titre altruiste : on ne peut pas payer quelqu'un pour ça. Il faudrait que quelqu'un se porte volontaire pour…

— Vous ne pouvez pas aller à l'étranger ? interrompt Ollie. J'ai vu un documentaire, un jour, sur des gens qui allaient faire ça en Inde ou aux États-Unis.

— C'est une possibilité. Seulement, ça coûte très cher. Et surtout, le bébé serait loin de nous pendant tout le temps de la grossesse. On ne pourrait pas se rendre aux échographies, suivre

la santé de la mère, et peut-être même pas être là pour la naissance, si elle a lieu avant le terme. En plus, on ne connaît pas le système de santé là-bas. Comment savoir s'il est fiable ?

Patrick n'a toujours pas dit un mot. Ce qui se comprend un peu, vu le débit de Nettie.

— Bon, alors qu'est-ce que vous comptez faire ? demande Ollie.

Il ne comprend toujours pas. Et il est bien le seul. Je prends une autre grosse gorgée de vin et me force à l'avaler.

— Elle veut que je le fasse, dis-je.

Nettie me regarde. On sent son excitation, qu'elle tente prudemment de maîtriser. Elle sort alors de son sac à main une pochette plastifiée qu'elle pose sur la table, entre nous.

— J'ai apporté des informations, dit-elle.

Les mots « Devenir mère porteuse » sont inscrits en première page d'une brochure violette, à côté de l'image d'une femme enceinte sans tête.

— En fait, la procédure est relativement simple, ajoute-t-elle.

Ollie dévisage Nettie, l'air sidéré.

— Tu veux que Lucy te donne un de ses ovules ? Et soit votre mère porteuse ?

Nettie ne me quitte pas des yeux.

— Je sais que je n'ai aucun droit de demander ça.

— Tu as le droit de demander, dis-je. Mais…

Nettie avance sur sa chaise et croise les mains sur la table, comme à une réunion de travail. J'ai l'impression qu'elle est au taquet, prête à réfuter le moindre de mes arguments. Je sens la sueur perler sous mes aisselles.

— Attends, reprend Ollie. Tu veux que Lucy donne un de ses ovules et porte le bébé ? Donc, ce serait l'enfant de Lucy et de… Patrick ?

— Non, répond Nettie.

Son énergie tout en nervosité semble être un peu redescendue ; elle est étrangement posée, maintenant.

— Ce serait l'enfant de Patrick et moi.

— Mais… poursuit Ollie sans lâcher le morceau – ce que je ne peux qu'approuver –, biologiquement, ce serait celui de Lucy ?

— Oui, admet Nettie en me regardant. Je ne veux pas te mettre au pied du mur, Lucy, mais… peux-tu me dire ce que tu en penses ?

Je m'adosse dans ma chaise, abasourdie.

— Euh… tu me prends un peu au dépourvu, Nettie. C'est forcément le genre de sujet qui mérite réflexion.

— Bien sûr, dit Nettie en hochant la tête. C'est normal. Cela dit… tu pourrais peut-être nous faire part de ta première réaction ?

— Elle vient de dire qu'elle avait besoin de réfléchir ! lance Patrick d'un ton bourru. Lâche-la un peu, tu veux ?

À l'inverse de la posture volontaire de Nettie, celle de Patrick est plutôt maussade et renfrognée. Il se tient raide, les bras croisés sur la poitrine et la tête baissée.

— Ma première réaction, c'est le choc, Nettie. Il faut réfléchir à beaucoup d'aspects. Et je dois en discuter avec Ollie…

— Donc, c'est une possibilité que tu acceptes d'envisager ?

Elle plisse les yeux et serre les poings comme pour faire un vœu.

— Franchement ? Je ne pense pas, non, dis-je.

Elle rouvre les yeux mais les garde baissés.

— Désolée. J'ai déjà réfléchi à ça, sous un aspect plus philosophique, et… je ne pourrais pas. Après tout, ce serait mon enfant…

— À moitié seulement, corrige-t-elle d'une toute petite voix.

— Une moitié d'enfant, ça n'existe pas. Ce serait le mien aussi bien qu'Archie, Harriet et Edie. Je suis désolée, mais je ne pourrais pas concevoir un enfant, le porter pendant neuf mois puis le donner à quelqu'un. Je ne pourrais pas, c'est tout. Même pour toi.

— Tu ne veux pas y réfléchir malgré tout ? Te laisser le temps, pendant quelques jours ? Juste pour voir.

— Je peux. Mais ma réponse sera la même.

Nettie se lève en poussant sa chaise derrière elle avec assez de force pour heurter le mur.

— Nettie, lui dis-je. Vraiment, je suis désolée.

Patrick se passe une main sur le visage et se frotte le front. Je ne saurais dire si c'est un geste de déception ou de soulagement. Quant à l'expression qui se lit sur le visage de Nettie, elle est sans ambiguïté : c'est la haine.

48

DIANA

Passé

« Mettre fin à sa vie sans douleur. »

J'entre ces mots dans le moteur de recherche et tape sur la touche entrée. Je ne sais à quand remonte la dernière fois où je me suis servi de cet ordinateur, mais ça doit faire un bail, car la pile de la souris est morte. Résultat, je dois me servir de ce maudit pavé tactile, ce qui m'agace au plus haut point. Je réussis enfin à placer le curseur sur le premier lien, Lifeline Australia, une association de prévention contre le suicide. Ce n'est pas ce que je cherche, mais je suppose que c'est plus prudent. Il doit y avoir des tas d'adolescents qui veulent se suicider après une rupture amoureuse ou un scandale qui les expose à moitié nus sur Internet. Ces gosses ignorent que leur petite crise passera et qu'ils ne se porteront que mieux après avoir vécu ce genre d'expérience. Un jour, ils diront à leurs enfants qu'autrefois, ils ont cru que la vie ne valait pas la peine d'être vécue, mais haut les cœurs, regardez ce qu'ils sont devenus, parents, heureux, et tout et tout ! Il est bon que ces personnes tombent sur Lifeline en premier et puissent appeler ce numéro. Pas des gens comme moi. Je suis une vieille dame. J'ai eu une bonne vie, j'ai été mariée, j'ai fait des enfants.

Moi, j'ai besoin d'aide pour mourir, pas pour vivre.

Je me débats à nouveau avec le pavé tactile et affine ma recherche. « Euthanasie volontaire, Australie. » Google me dit des choses que je sais déjà, comme le fait que l'euthanasie est illégale en Australie, même si cela se produit régulièrement dans les hôpitaux avec les malades incurables en phase terminale. Google me dit aussi ce que j'ignore, comme ceci : il est incroyablement difficile d'acheter des produits qui permettent de s'euthanasier dignement. Je ne rentre pas dans les cases pour

postuler à Dignitas, en Suisse, n'étant pas gravement malade, et les pièces justificatives qu'ils exigent sont nombreuses et impossibles à falsifier. Ce qui ne me laisse plus que la débrouille sur Internet, semble-t-il.

Je prends l'antidépresseur prescrit par le Dr Paisley depuis presque six mois maintenant, et je crois que cela fait effet. Je dors mieux. J'ai plus de plaisir à faire les choses. J'arrive à m'habiller, à manger et à effectuer quelques tâches. Seulement, Tom est toujours mort. Aucune pilule au monde ne changera rien à cela.

Je tombe sur le lien d'une association appelée Euthanasie Volontaire International (EVI). Sous la ligne bleue, je lis :

> NOTRE PHILOSOPHIE : Que tous les adultes en possession de leurs capacités intellectuelles aient le droit de mettre un terme à leur vie de manière fiable, paisible, au moment de leur choix. EVI estime que le contrôle sur notre vie et notre mort est un droit fondamental qui ne devrait être refusé à aucune personne saine d'esprit.
>
> NOTRE MISSION : Informer nos membres et les soutenir dans la prise de décision relative à leur fin de vie.

Je clique sur le lien. Et continue de lire.

49

LUCY

Présent

Je roule en direction du commissariat. Ollie a proposé de venir avec moi, mais je lui ai répliqué que c'était n'importe quoi – il faut bien que quelqu'un reste à la maison pour s'occuper des enfants. Je ne lui ai pas avoué la véritable raison de mon refus : je n'ai pas envie de voir sa tête quand il apprendra ce que j'ai fait.

J'avance vers l'accueil pour m'annoncer, mais Jones apparaît immédiatement.

— Lucy. Venez par ici.

Dans l'ascenseur, elle s'excuse d'avoir appelé si tard. Je lui réponds que ce n'est pas grave, si je peux aider, mais ma voix est bizarre tant je suis stressée. Ollie devait être dans cet ascenseur il y a moins d'une heure. Nettie et Patrick y sont passés eux aussi. Et même Eamon, apparemment. Une plaisanterie me vient à l'esprit. Combien de personnes faut-il pour tuer une vieille dame pleine aux as ?

J'aimerais bien le savoir.

Nous entrons dans une salle d'interrogatoire qui sent le parfum bon marché et la cigarette. Je m'assois, Jones aussi. Les secondes passent, et elle ne dit rien. Je finis par engager la conversation :

— Vous aviez… des questions ?

— Nous attendons d'abord l'inspecteur Ahmed.

— Me voilà, dit-il en arrivant au même moment.

La pièce est petite, et semble plus petite encore maintenant que nous sommes trois. Cette promiscuité fait monter mon stress d'un cran. Dans un coin, la caméra est prête à filmer, et ils me servent à nouveau leur refrain : nous allons être enregistrés. Puis nous en venons aux faits.

— Ainsi que je vous l'ai dit au téléphone, commence Jones, nous vous avons convoquée parce que nous avons appris que votre belle-mère était membre d'un groupe de partisans de l'euthanasie volontaire. Cette association organise des réunions durant lesquelles ils fournissent des informations sur la manière dont on peut mettre fin à ses jours, dans la dignité.

Je m'efforce de conserver une expression neutre, puis surprise.

— Ah oui ?

— D'après nos sources, votre belle-mère a assisté à l'une de ces réunions et s'est inscrite en tant que membre.

— Ah bon ?

Jones me regarde droit dans les yeux.

— Tout à fait.

— Alors… vous croyez qu'elle s'est suicidée, finalement ?

— Nous croyons qu'elle y pensait. Cela n'explique pas sa mort, étant donné qu'on n'a trouvé aucune substance létale dans son corps… mais c'est une piste intéressante.

Ne sachant que répondre à cela, je reste muette.

— Pouvez-vous me parler de votre parcours professionnel, Lucy ? reprend Jones après presque une minute de silence.

Je tire sur une petite peau morte, près de l'un de mes ongles.

— Je suis mère au foyer.

— Et avant ça ?

— J'étais dans le recrutement.

— Dans le recrutement ?

Jones lance un regard à Ahmed sans tenter de dissimuler un rictus.

— Et dans quel domaine ?

J'hésite un instant.

— Technologies de l'information.

— Vous avez un diplôme universitaire en informatique et analyse de données, c'est exact ?

— Absolument.

— Donc, si quelqu'un vous demandait de crypter des adresses mail, vous sauriez le faire ?

La forme a beau être celle d'une question, dans la bouche de Jones, il s'agit davantage d'une affirmation.

— Je…

— Vous sauriez vous débrouiller ? suggère-t-elle.

— Probablement, oui.

— Savez-vous ce que sont les bitcoins ?

Les questions de l'inspectrice arrivent de plus en plus vite. Est-ce une technique pour me déstabiliser ? Si c'est le cas, cela fonctionne.

— Oui… je crois… Pourquoi ?

Tous deux me dévisagent d'un air entendu. La panique commence à me gagner.

— Excusez-moi, est-ce que je suis en état d'arrestation ? Parce qu'il est tard, et je dois vraiment rentrer retrouver mes enfants.

— Une dernière question, Lucy, dit Jones. Après quoi vous pourrez rentrer chez vous. Mais je veux vraiment que vous y réfléchissiez avant de répondre, d'accord ? Réfléchissez bien.

— D'accord.

— Savez-vous qu'aider quelqu'un à commettre un suicide est un crime en Australie ? Un crime passible de vingt-cinq ans de prison.

50

DIANA

Passé

Je ne m'y attendais pas du tout, mais il y a des manifestants devant la bibliothèque. Une vraie bande d'excités, avec des pancartes et des crucifix, qui entonnent des chants selon lesquels Dieu est le seul à pouvoir décider de la mort d'une personne. Ce qui est évidemment faux, me dis-je, sans quoi ils ne seraient pas là pour protester.

Je regrette de ne pas avoir emporté de bouquin avec moi. J'aurais alors pu le brandir, et ils m'auraient fiché la paix. « Je viens juste rendre un livre », aurais-je dit. Au lieu de quoi un homme portant un panneau jaune fluo avec les mots « LE SUICIDE EST UN APPEL À L'AIDE, PAS UN DÉSIR DE MOURIR » vient vers moi et propose de prier pour mon âme. Une mère avec une poussette et deux jeunes étudiants de type asiatique munis d'ordinateurs portables entrent en même temps que moi sans être approchés.

Je n'ai eu aucun mal à obtenir mon ticket d'entrée. Les critères requis étaient d'être âgé de plus de cinquante ans ou de pouvoir justifier d'une maladie grave. Il est assez évident que je réponds largement au premier. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre. Peut-être à un genre de poignée de main secrète avant de pénétrer dans une obscure arrière-salle. Mais la réunion a lieu en plein Toorak, un des quartiers les plus cossus de Melbourne. Laissons au moins les nantis choisir leur mort.

La rencontre se tient dans une grande salle au sous-sol de la bibliothèque. Un homme et une femme sont postés à la porte, elle tenant un bloc-notes, lui pour assurer la sécurité, à en juger par son gabarit et son immobilité. Je ne suis jamais venue à la bibliothèque de Toorak avant ce jour, mais elle me paraît très fréquentée pour un jeudi après-midi. Est-ce à cause de cette

réunion ?

Je m'approche de la femme au bloc-notes.

— Je suis Diana Goodwin. J'ai réservé une place sur Internet.

Je sors le billet plié que j'ai imprimé ce matin, et la femme cherche mon nom dans sa liste.

Sur Internet, il était mentionné que sur place, on pourrait demander aux participants de produire une pièce d'identité. La mienne est déjà prête, mais après m'avoir bien regardée, la femme ne me demande rien. Son regard est cependant inquisiteur, au point qu'il me rappelle certains passages aux frontières, avec vérifications de papiers et interrogatoire, histoire de s'assurer que vous êtes bien qui vous prétendez être. Je finis par être admise et entre dans la salle.

L'intérieur est décevant – moquette chinée gris-bleu, chaises en métal noir avec assise en tissu bordeaux disposées en une vingtaine de rangées de deux fois six, séparées par une allée. À l'avant, un vieux tableau blanc et des marqueurs. Je m'assois à l'avant-dernier rang pour me faire discrète. À quelques chaises de moi, une dame dans mes âges essaie visiblement d'en faire autant. Devant nous s'installe une femme qui a nettement moins de cinquante ans, à côté d'un vieil homme en fauteuil roulant – son père, peut-être. L'homme est branché à une multitude de tubes qui partent d'une bonbonne d'oxygène accrochée à l'arrière de son fauteuil, comme des clubs de golf à une voiturette, et je ne peux m'empêcher de penser à mon cher Tom. Le reste des personnes présentes montrent divers niveaux de santé – deux portant des masques à oxygène, trois anormalement chauves. Un homme d'environ soixante-dix ans tient la main de sa femme, laquelle souffre visiblement de problèmes mentaux et jure en permanence tout bas – je saisis vaguement quelques horreurs. Seules deux personnes ont eu le cran de s'asseoir au premier rang ; ils semblent être mari et femme et ont les cheveux gris mais le dos bien droit. De fiers adhérents d'EVI, j'imagine. L'homme a un col de chemise rentré sous un pull en laine bleu marine et est assis en arrière, les bras pliés sur la poitrine, les jambes tendues et croisées aux chevilles. La femme porte un chemisier blanc, un pull vert sapin et un collier de perles ; elle est à moitié retournée et, bizarrement, discute avec une autre femme de mauvaises herbes et du mal qu'a cette dernière à faire pousser son basilic. La femme en vert

semble en connaître un rayon sur le basilic. J'éprouve un pincement en la regardant, et me demande si ce n'est pas dû à la présence de son mari à ses côtés. Pour un observateur lambda, il semble en bonne santé. Mais tout le monde ne saisit pas entièrement ce qu'il y a à voir, je ne le sais que trop bien.

Quelques minutes plus tard, les portes se ferment et la femme au bloc-notes vient à l'avant de la salle, laissant le grand costaud à l'extérieur. C'est elle qui anime la conférence. Je savais qu'elle serait dirigée par un médecin – et, de façon un peu sexiste, j'avais présumé qu'il s'agirait d'un homme. Si Tom avait fait la même supposition, je ne l'aurais pas loupé.

— Bonjour, dit-elle. Merci à vous tous d'être venus. Je reconnais quelques visages familiers, et j'en vois aussi de nouveaux. Je suis le Dr Hannah Fischer.

Le Dr Fischer est une femme chaleureuse, vive et efficace, qui livre un discours parfaitement maîtrisé. Et pour cause : elle a consacré toute sa vie professionnelle à ses convictions sur le suicide assisté et l'euthanasie volontaire. Elle évoque les grandes lignes de l'histoire de l'euthanasie, la législation actuelle à ce sujet, la préparation des dernières volontés et d'un testament. En insistant sur l'importance d'être clair dans ses intentions.

— Si vous partez de votre propre chef, dit-elle, il faut être clair sur le fait que telle était votre intention. Il est nécessaire d'être aussi clair que possible, afin d'éviter que vos proches ne soient tenus responsables de votre mort et envoyés en prison. Nous recommandons d'écrire une lettre précisant vos intentions et de la laisser en évidence. Il est arrivé que nous ayons connaissance d'accusations portées contre des membres de la famille. Si vous possédez beaucoup de biens, il peut être bon d'en faire don à une association, pour que vos proches n'aient aucun intérêt financier à vous assister dans la mort.

Je songe à mon patrimoine. Il est considérable, sans aucun doute. J'imagine la tête d'Ollie et de Nettie quand ils apprendront qu'ils sont déshérités. Mais je me dis que ce serait tout de même moins horrible que de se retrouver soupçonnés de m'avoir tuée.

On nous distribue un petit manuel intitulé *Une fin sereine,* qui indique les aspects spécifiques de l'euthanasie, y compris la façon de se procurer le matériel nécessaire par Internet.

— Comment peut-on acheter ce médicament que vous avez

recommandé ? Le… Latuben ? demande la femme assise près de l'homme en fauteuil.

— Nous allons en parler tout à l'heure, répond le Dr Fischer. Je vous conseille de prendre des notes. Ce que je vais évoquer est une façon efficace de mettre fin à sa vie, mais il faut se battre un peu pour se procurer le produit.

Je me redresse sur ma chaise, stylo et carnet dans la main. Enfin des informations qui m'intéressent.

51

DIANA

Passé

— Aarash ! Pose ça tout de suite.

Le petit garçon se retourne, mon vase bleu et blanc entre ses mains collantes. Tom avait acheté ce vase à Paris, il y a plusieurs années. Il lui avait coûté plus de 10 000 euros, à l'époque – une somme absurde, même si j'aime beaucoup cet objet.

— Laissez-le faire, Ghezala. Ce n'est pas grave.

En fait, je suis contente de voir Aarash se promener dans ma maison comme s'il était chez lui. Sa sœur, Aziza, est tout aussi à l'aise. Les choses ont bien évolué : les premières fois qu'Aarash est venu, il se déplaçait partout avec prudence, comme dans un musée. Maintenant, il se sent à l'aise et me rappelle beaucoup mes petits-enfants, qui se glissent sous les meubles, trouvent des petits coins où se cacher et touchent à tout. Pourquoi pas, d'ailleurs ?

— Comment va Hakem ?

— Il travaille beaucoup, répond Ghezala. Il vient d'embaucher deux personnes de plus pour son chantier. Un Afghan et un Soudanais.

— C'est formidable.

Je m'efforce de sourire. Je me sens mieux avec Ghezala qu'avec beaucoup de personnes, mais le sourire ne me vient pas très naturellement en ce moment.

— Nous avons beaucoup d'amis afghans maintenant. La sœur d'Hakem et son mari sont ici.

— Quelle bonne nouvelle, dis-je, cette fois avec un authentique sourire. Ont-ils trouvé du travail ?

— Ils cherchent. Mais ça fait un moment déjà.

— Quel genre de métier faisaient-ils dans leur pays ?

— Oh, c'était assez divers. La vente, les télécommunications… Aarash, pose ça !

Aarash tient encore le vase, dont il a appliqué l'ouverture sur son œil comme s'il s'agissait d'un télescope, avant de le rabattre brusquement en entendant la voix menaçante de sa mère. Le précieux objet ne se brise pas, mais Ghezala porte une main à son cœur et ferme les yeux.

— Prends-le si tu veux, dis-je au petit. C'est bon, tu peux jouer avec.

Je ne peux pas trouver de travail à tous les amis de Ghezala, malheureusement. Même si Tom était encore là, ce serait impossible. En revanche, je peux laisser Aarash et sa sœur jouer avec mes vases hors de prix. En prendre un, s'en servir comme d'un télescope et même le casser.

— Et où habitent vos amis ?

— Dans un appartement, près de chez nous, me dit Ghezala. Ils savent qu'ils ont de la chance, même s'ils en ont un peu moins que nous. Tout le monde n'a pas une Diana pour vous prendre sous son aile…

Un grand fracas retentit soudain, et Ghezala colle ses deux mains devant sa bouche.

— Aarash ! Oh, non…

Nous tournons la tête. Le vase est brisé en trois gros morceaux sur le parquet, sous le regard pétrifié des enfants.

J'éclate de rire, un long rire.

52

DIANA

Passé

— J'ai quelque chose à vous confier, dis-je à Lucy au cours de la semaine suivant ma rencontre avec EVI.

Elle est face à l'évier, en train de laver ma vaisselle. À ses pieds, Edie joue avec des boîtes et des couvercles de tupperware. J'ai envie de demander à Lucy de laisser cette vaisselle, que je pourrai faire plus tard, mais je ne suis pas sûre d'en être capable. Je me sens profondément épuisée, au point d'avoir l'impression que si je posais la tête sur le plan de travail, je n'arriverais plus à la relever. Et puis je dois admettre que j'apprécie qu'on s'occupe de moi. C'est loin de combler le manque laissé par l'absence de Tom, mais ça m'aide un peu tout de même.

— Oui, de quoi s'agit-il ? dit Lucy.

— J'ai vu le Dr Paisley, la semaine dernière.

Ses gants de vaisselle aux mains, Lucy écarte une mèche de cheveux de son visage.

— Je ne savais pas que vous aviez pris un nouveau rendez-vous chez le médecin.

— C'était un rendez-vous de suivi, pour des résultats d'examens.

Elle me coule un regard en biais.

— Quels examens ?

— Mammographie et échographie. Le suivi habituel tous les deux ans.

— Ah, fait Lucy en attrapant un torchon. Vous auriez dû me le dire, je vous aurais emmenée.

— Je ne suis pas invalide, je peux encore conduire.

Lucy semble blessée.

— Je n'ai jamais dit que vous étiez invalide.

— Pardon. Ma remarque était déplacée. Vous m'avez été d'une aide précieuse ces derniers mois.

Elle semble maintenant touchée. C'est fou l'effet que les mots ont sur elle. J'en regretterais presque ce que je m'apprête à lui annoncer.

— J'ai un cancer du sein, Lucy. Assez avancé.

Elle se fige, une assiette en main. Des gouttes d'eau coulent sur la porcelaine avant de tomber au sol.

— Oh, non… Diana…

— Je ne l'ai pas encore dit aux enfants. Je vais le faire, bien entendu. Mais je voulais vous l'apprendre avant. En fait, j'espérais que vous pourriez m'aider…

— Bien sûr que je vais vous aider, affirme Lucy en reposant l'assiette. Je serai là, quand vous leur annoncerez. Je les aiderai à tenir le coup… et vous, aussi.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je cherche les mots que j'avais préparés, mais ils ne me reviennent pas. Tout cela est plus dur que je ne l'avais prévu.

— J'ai besoin d'aide… pour autre chose.

Lucy retire ses gants.

— Pour quoi avez-vous besoin d'aide, alors ?

— Il faut que j'achète des choses. Sur Internet. Seulement… j'ai besoin d'une adresse mail cryptée, et de bitcoins. J'ai pensé que vous deviez savoir comment faire ça.

Lucy cligne des paupières. Elle paraît d'abord perplexe, mais son expression vire peu à peu à la suspicion.

— Est-ce que vous prenez vos médicaments, Diana ?

— Oui.

— Et vous vous sentez mieux ?

Je hausse les épaules.

— Tom est toujours mort. Aucun remède n'y changera rien.

Un silence s'installe entre nous, seulement rompu par le joyeux babil d'Edie, qui continue de jouer par terre. Je regarde Lucy : elle paraît soudain comprendre où je veux en venir.

— Et maintenant, dit-elle lentement, vous venez d'apprendre que vous êtes malade et vous voulez acheter « quelque chose » sur Internet, qui nécessite un mail crypté et des bitcoins ?

— Oui.

C'est drôle. Longtemps, je me suis sentie incapable de communiquer avec elle, et voilà qu'aujourd'hui, j'ai pu lui faire

comprendre une décision cruciale sans prononcer le mot précis.

— Si je vous en dis plus, je risque de vous exposer à certains problèmes, Lucy. Alors je vous en prie, évitez de me poser davantage de questions. Je vais rédiger une lettre qui expliquera clairement mes intentions. Personne ne saura jamais que vous avez mis votre grain de sel là-dedans. Pas même Ollie. Personne.

Elle ferme les yeux.

— Diana…

— Faites ça pour moi, Lucy. Je vous en prie. Vous êtes la seule à qui je puisse le demander.

C'est la vérité. Ni Ollie ni Nettie ne pourraient m'aider dans cette démarche. Je suis leur mère, ce qui implique qu'ils seront toujours des enfants dans notre relation, et qu'ils ne verront la situation que de leur point de vue. Ils ne voudront pas que je meure, donc mon projet ne pourra aboutir. Lucy, elle, me considère différemment. Comme une belle-mère, certes. Mais aussi comme une femme.

Une belle-fille est l'alliée idéale pour ce projet.

53

LUCY

Présent

Pour rentrer du commissariat, je prends la route la plus longue. En conduisant, les questions se bousculent dans ma tête. C'est ce que vous vouliez, Diana ? Que je finisse en taule ? Mon implication dans cette histoire faisait-elle partie de votre plan machiavélique ? Ou alors tout est-il complètement parti en vrille à un moment ? J'envisage chaque possibilité, torturée de ne pouvoir poser ces questions à la principale intéressée.

J'ai quitté les policiers en déclarant ne rien savoir. Maintenant, je vais devoir me trouver un avocat. Alors que nous n'avons pas les moyens. Nous sommes en faillite totale, sans héritage à venir pour nous tirer d'affaire. Je vais sûrement devoir me résoudre à recourir à l'aide juridictionnelle.

Je considère tous les pans de ma vie qui se sont écroulés ces dernières semaines. L'entreprise de mon mari va être liquidée. Ma relation avec ma belle-sœur, si agréable autrefois, est un naufrage. Et ma belle-mère est morte. L'ironie du sort, c'est qu'il y a peu de temps encore, l'annonce de sa mort ne m'aurait pas bouleversée (au-delà du sentiment de compassion pour mon mari et mes enfants). Aujourd'hui, cette perte me touche au plus profond de moi.

Tout est calme quand je pénètre dans la maison. Puis j'entends Ollie. Sa voix est basse.

— Lucy ?

Je pose mes clés dans le vide-poche et suis le son, en direction de la chambre. Une lampe de chevet est allumée. Ollie est assis au bord du lit, en caleçon, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains. Il lève les yeux quand j'entre dans la pièce.

— Ça va ?

— Pas trop, non. Je voudrais t'expliquer pourquoi je suis

passé voir maman le jour où elle est morte.

« Pourquoi je suis passé voir maman le jour où elle est morte. » Il me faut quelques instants pour comprendre de quoi il parle, puis je me souviens. Avant mon départ pour le commissariat, Ollie a reconnu être allé chez Diana ce jour-là. Cette conversation me semble déjà très lointaine.

— OK.

Je m'assois à côté de lui et allume l'autre lampe de chevet.

— Vas-y, explique-moi.

— Je suis passé chez elle sans prévenir, commence-t-il. Je voulais lui parler de mes problèmes de boulot.

— Mais… pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? J'étais au courant de ces problèmes depuis une semaine déjà.

Ollie baisse les yeux et, soudain, je redoute sa réponse. Je ne le crois pas capable de faire du mal à sa mère, mais de toute évidence, il s'est passé quelque chose lors de cette visite. À en juger par le regard déterminé d'Ollie, je ne vais pas avoir d'autre choix que de l'entendre.

— Parce qu'il y a longtemps, dit-il en laissant retomber sa tête entre ses mains, tu m'as fait promettre de ne plus jamais lui demander de l'argent. Jamais.

54

DIANA

Passé

Je retrouve Nettie dans un café, à son initiative. Ce n'est pas notre habitude, mais rien ne se passe comme prévu ces derniers temps.

J'ai annoncé aux enfants que j'avais un cancer il y a deux semaines. Ollie est passé par la phase du choc puis celle de la tristesse, ainsi que je m'y attendais. La réaction de Nettie a été plus surprenante. Je pensais qu'elle réagirait de manière contrôlée mais inquiète – en demandant des informations, des chiffres, le nom des médecins, etc. Mais elle n'a pas posé une seule question. Cette fois encore, son esprit était ailleurs.

Je trouve son comportement de plus en plus bizarre depuis la mort de Tom. Lorsqu'elle vient à la maison, au lieu de parler avec moi, elle arpente les lieux, comme si elle cherchait son père entre les plis des rideaux ou les coussins du canapé. Ce qu'elle n'avoue pas, bien sûr, mais je le sais : je suis passée par là, moi aussi. Un jour, quelques semaines après le départ de Tom, je suis rentrée et ai trouvé ma fille pelotonnée du côté du lit où il dormait. Je l'ai laissée, m'éclipsant discrètement pour qu'elle ne sache pas que je l'avais vue. Parfois, on a besoin de faire son deuil à plusieurs, et d'autres fois, on veut le faire seul.

En approchant du café, je remarque une aire de jeux, de l'autre côté de la route, remplie de mamans en anorak qui manient une poussette ou crient à leurs enfants de venir prendre un goûter. Je me demande si je ne devrais pas nous trouver une table à l'écart de ce spectacle – pour éviter des états d'âme à Nettie – quand je la vois assise en terrasse.

— Maman !

Je la reconnais à peine. Elle a énormément maigri. Sa peau est terne et pâle. En même temps, elle paraît un peu plus vivante

que la dernière fois que je l'ai vue. Je songe un instant qu'elle est peut-être enceinte. Sans pouvoir me dire si ce serait une bonne nouvelle ou non.

— Bonjour, ma chérie.

Je l'embrasse et m'assois en face d'elle, sur une chaise de métal. Il y a des parasols chauffants un peu partout et des couvertures en laine sur les dossiers, mais cela ne remplace pas le confort qu'on a entre quatre murs.

— Tu n'as pas froid, ici ?

— Non, je suis bien, répond Nettie en souriant.

Presque tous les gens que je connais m'affirment que Nettie est une fille joyeuse et positive, qui ne dit jamais de mal des autres. Elle est effectivement très souriante – du moins, elle l'était. Mais certaines choses n'échappent pas à une mère. Le sourire qu'elle affiche en cet instant, par exemple, n'est pas un sourire heureux. C'est un sourire tactique ; elle marque son territoire. Il dit : « On reste en terrasse. Si ça ne te plaît pas, c'est toi qui feras des histoires. » Tous les sourires de Nettie ont un sens.

— Bon, alors si tu es bien, restons ici, dis-je en souriant à mon tour.

Je songe soudain que je devrais profiter de toutes les occasions de passer un moment dehors. Je devrais respirer de l'air frais, aller marcher dans la nature, et avancer dans ma liste de tâches. Seulement, ma liste de tâches est très brève, et peu excitante. À vrai dire, la seule qui y figure, c'est de passer plus de temps avec ma famille et de m'assurer que tout s'arrangera bien pour eux une fois que je ne serai plus là.

— Le site Internet dont vous avez besoin pour l'adresse mail est ici, m'a dit Lucy deux semaines plus tôt en me tendant un papier.

Elle était arrivée chez moi à l'improviste, une fois encore, et avait commencé à parler très vite, comme si elle risquait de se dégonfler en procédant autrement.

— Concernant les bitcoins, la première étape est de se constituer un portefeuille. Il y a une appli que vous pouvez télécharger sur votre portable. Après, vous pourrez acheter des bitcoins. Vous devriez pouvoir le faire directement par l'appli.

J'ai dû la regarder comme si elle parlait chinois. Elle m'a fixée pendant une ou deux secondes avant de soupirer et

d'attraper mon téléphone.

Une demi-heure plus tard, j'avais tout ce qu'il me fallait. Deux flacons du médicament, le Latuben, m'ont été livrés hier et occupent maintenant un petit coin de mon réfrigérateur, prêts à être bus. (Apparemment, le produit est insipide et doit être ingéré seul, mais on peut prendre un verre de vin après, si l'on veut.) J'ai rédigé ma lettre. Il faut encore que je voie Gerard pour mon testament – tout mon patrimoine, jusqu'au moindre centime, sera légué à l'association afin que ma famille ne soit pas inquiétée par la police après ma mort. Les enfants seront informés de mon geste. Après quoi j'irai retrouver Tom, où qu'il puisse être maintenant.

La serveuse arrive et prend notre commande – un thé pour chacune de nous.

— Comment vas-tu ?

— Bien, dit-elle avant de marquer une pause. Enfin, je ne suis pas enceinte, si telle est ta question.

— Je me le suis demandé, en effet. Pardon, chérie.

— Justement, c'est de ça que je voulais te parler. Lors du dernier rendez-vous FIV, le Dr Sheldon a dit qu'il y avait deux problèmes, mes ovules et mon utérus. Selon elle, ma meilleure chance serait de faire appel à un don d'ovules et à une mère porteuse.

Nettie marque un temps d'arrêt.

— Je sais ce que tu penses, continue-t-elle après quelques instants.

— Ah, bon ? Je ne sais même pas ce que je pense, moi.

La serveuse revient avec nos consommations et les pose sur la table. Je prends ma tasse et bois une gorgée.

— Écoute un peu, dit encore Nettie. Il m'a fallu un moment pour intégrer ça, moi aussi. Je veux dire… biologiquement, ce ne serait pas mon enfant, au sens où il n'aurait pas mes gènes et je ne le porterais pas. Au début, ça ne me paraissait pas du tout envisageable. Puis, j'ai réfléchi… Ce serait un enfant créé par nous, pour nous. Je pourrais participer à la grossesse, et assister à la naissance. Je serais mère quand même. Et c'est ce qui compte le plus au monde pour moi, maman.

— Et l'adoption, alors ?

Le visage de Nettie se décompose, et je me rends compte que j'ai raté le moment où j'aurais dû me réjouir avec elle.

— Tu sais combien d'adoptions ont eu lieu dans l'État de Victoria, l'an dernier ? dit-elle. Six. Six ! Dont quatre au sein d'une même famille. Il est quasi impossible d'adopter en Australie.

— Et la gestation pour autrui ? C'est autorisé ?

— Uniquement pour raison altruiste, quand une amie ou une personne de la famille propose de le faire. J'ai demandé à Lucy si elle serait d'accord, mais elle a refusé.

Nettie parle à toute vitesse, c'est effrayant. Je remarque aussi que ses mains tremblent.

— Par contre, il est illégal, ici, d'être mère porteuse pour de l'argent. Donc, le plus souvent, comme l'a expliqué le docteur, les gens vont chercher un don d'ovules en Inde et paient une mère porteuse aux États-Unis. Le hic, c'est que… ça coûte cher. Le tout, avec les ovules, l'insémination, les dépenses médicales et les frais de la mère porteuse… ça peut monter à plus de 100 000.

Elle se tait enfin et peut reprendre son souffle.

— 100 000 dollars ? Tu peux te permettre ça ?

Nettie soutient mon regard.

— Non, répond-elle. Mais toi, oui.

Je pose ma tasse dans sa soucoupe. Je comprends soudain le but de ce rendez-vous, et me sens bête de ne pas y avoir songé plus tôt.

— Cet argent ne te manquerait même pas, dit-elle, contrant déjà des arguments que je n'ai même pas eu le temps de formuler. Et tu aurais un petit-fils, ou une petite-fille !

— Et si ça ne marchait pas ? Si on trouvait une mère porteuse, qu'on lui implantait un embryon et que ça ne… prenait pas ? Qu'est-ce qui se passerait, alors ?

— Il faudrait recommencer.

— Combien de fois, Nettie ? À 100 000 dollars la tentative ?

Elle hausse les épaules comme si ce n'était qu'un détail à régler ultérieurement.

— Autant de fois qu'il le faudra, que veux-tu !

Comment ai-je pu passer à côté de ça ? Je savais qu'elle mourait d'envie d'avoir un bébé, et je soupçonnais même qu'elle soit en dépression à cause de cela. Mais aujourd'hui, je me demande si ce n'est pas plus grave. S'il ne s'agit pas du début – ou de la suite ? – d'une descente dans la folie.

— Donc, ce que tu me demandes, en réalité, dis-je prudemment, c'est un accès illimité à mon compte en banque ?

— C'est ma dernière chance, maman. J'ai besoin de toi.

Brusquement, je me retrouve à Orchard House, assise face à ma mère, en train de la supplier. La supplier de me laisser garder mon bébé. Je ferme les yeux et inspire à fond.

— Bon, je vais y réfléchir, d'accord ?

55

DIANA

Passé

Je suis dans la salle à manger, en train de trier des habits pour bébé, quand j'entends un bruit de pas sur le parquet. Je me fige. Un pas plus lourd que celui de Nettie, moins précis, moins retenu. C'est en de tels moments que je prends conscience de ma vulnérabilité – je suis une femme vieillissante, seule dans une immense maison cossue. Je franchis prudemment les quelques mètres qui me séparent des doubles portes et aperçois une immense silhouette sombre qui avance vers moi.

— Oh, fais-je en portant une main à mon cœur. Patrick.

— Pardon de vous avoir fait peur, dit-il. La porte n'était pas fermée à clé.

Il est rare que Patrick débarque à l'improviste. À vrai dire, je crois qu'il n'est même jamais venu sans Nettie.

— Je voudrais vous parler… de Nettie, annonce-t-il.

Il tire la chaise la plus proche de moi et s'assoit. Je reste debout.

— Il y a un problème ?

Il arque un sourcil.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas remarqué qu'elle avait un problème.

L'agacement succède à la surprise. Je trouve Patrick bien culotté, de se pointer ici et de me parler sur ce ton, alors que tout le monde sait qu'il trompe ma fille.

— C'est à propos de cette histoire de mère porteuse ?

J'étale sur la table le contenu d'un nouveau sac d'habits pour bébé.

— Évidemment, grogne-t-il.

D'un geste machinal, Patrick attrape un petit gilet en tricot.

— Elle doit délirer, parce qu'elle dit que vous envisagez de

payer ces frais.

Je fronce les sourcils.

— Et vous êtes venus plaider sa cause ?

— Non, je suis venu plaider la cause contraire.

Je ne m'attendais pas à cela.

— Vous venez me déclarer que vous ne voulez pas de cet argent ?

J'avoue que je suis perdue. Lors de toutes les visites que m'ont rendues mes enfants et leurs conjoints, jamais on ne m'a demandé de *ne pas* donner d'argent.

— Nettie me tuerait si elle savait que je suis venu vous dire ça.

Patrick regarde le jardin par la fenêtre.

— Elle est en mission, avec ce bébé. C'est une véritable obsession.

— Vous croyez que je ne le sais pas ?

— Vous ne savez rien.

Il hausse le ton, faisant fi de toute bienséance entre nous.

— Elle est comme possédée. Certains jours, j'ai beau lui parler, c'est comme si elle n'était pas là ! Ses jambes et son ventre sont couverts de bleus à force de se piquer aux hormones. Elle passe sa vie sur Internet, à lire des histoires de gens qui ont réussi à concevoir après des années de tentatives infructueuses. Elle traîne sur des forums de femmes qui ont eu recours aux inséminations, aux FIV, et maintenant, aux mères porteuses. Elle ne parle que de ça. Que de ça.

Il balance le petit gilet sur la table.

Je reste quelques instants interdite. Quelques instants seulement.

— Ça a dû être terrible pour vous, dis-je posément. Pas étonnant que vous ayez eu besoin de multiplier les conquêtes pour vous soulager un peu.

Patrick me dévisage, éberlué.

— Il faudrait aller faire ça un peu plus loin que l'État de Victoria si vous ne voulez pas que ça se sache, Patrick.

Il a la décence de paraître honteux, ce qui est un début.

— Donc… vous ne voulez pas d'enfant, c'est bien ça ? Vous ne voulez pas être enchaîné à Nettie ?

— Non, ce n'est pas ça. Je veux avoir des enfants. Du moins, je le voulais. Mais j'ai accepté depuis quelques années déjà que

ça n'arriverait pas. Nettie, non. Et maintenant, je… je ne sais plus comment l'aider. J'ai affaire soit à un zombie, soit à une folle excitée par sa dernière idée pour devenir maman à tout prix. Ce n'est plus la femme que j'ai épousée.

Il a l'air si triste que je tempère ma colère.

— Mais alors qu'attendez-vous de moi, Patrick ?

— Rien du tout. Justement.

— En fait, si, vous voulez quelque chose. Vous voulez que je garde mon argent pour vous éviter la conversation que vous devriez avoir avec ma fille.

Patrick ouvre la bouche mais je reprends en premier :

— … Et que se passera-t-il ensuite ? Une fois que Nettie aura renoncé à son rêve de bébé ? Vous laisserez tomber vos petites copines et vivrez heureux ensemble jusqu'à la fin des temps ?

Il soupire.

— Je ne sais pas, je l'avoue.

Mais si, il sait. Et soudain, moi aussi. Il y a une limite d'âge pour les candidats à la gestation pour autrui, en Australie. Dans quelques années, Nettie et Patrick seront trop vieux pour accéder au protocole. Ce qui signifie que Patrick a juste à supporter la folie de Nettie pendant encore un an ou deux. Et avec l'annonce récente de mon « cancer », dans deux ou trois ans, il devrait pouvoir jouir d'une existence confortable, sans enfants. Une existence avec tous les petits extras dont il profite chez nous depuis des années – whisky, cigares, maison en bord de mer. Maintenant que c'est à portée de main, il n'a pas l'intention de jeter le bébé avec l'eau du bain, si j'ose dire.

— Écoutez, dis-je. Que je donne ou non cet argent à Nettie, il faut que vous lui parliez. Vous devez lui dire qu'il y a eu d'autres femmes, et que vous ne voulez plus avoir d'enfant.

Patrick secoue la tête. Ça ne se passe pas comme il l'espérait. Je songe soudain qu'il envisageait sûrement de former une sorte d'alliance avec moi en venant ici. Lui et moi contre ma fille. Cette simple idée me révulse.

— Diana, je ne crois vraiment pas que…

— Si ce n'est pas vous qui le faites, Patrick… ce sera moi.

Il se lève brusquement, le regard noir, et arbore un affreux rictus.

— Non mais regardez-vous, à faire comme si vous vous préoccupiez de votre fille. Nettie a passé sa vie à essayer de

susciter votre attention, et vous ne lui avez pas donné une cacahuète ! Vous avez passé plus de temps à vous soucier de vos réfugiées que de vos propres enfants. Et maintenant, vous jouez les saintes-nitouches ! Mais vous vous prenez pour qui, à la fin ?

— Pour sa mère, tout simplement.

— Tu parles d'une mère.

Il se dresse de toute sa hauteur devant moi, mais je n'ai pas peur. Si Patrick veut me faire changer d'avis, il devra me tuer.

56

DIANA

Passé

Après sa pitoyable tentative d'intimidation, Patrick part enfin. Je finis de trier les vêtements pour bébé puis me rends dans le bureau. Là, je m'assois dans le vieux fauteuil de Tom et caresse la surface du sous-main, manipule stylos et carnets, pour toucher les objets qu'il a touchés. Voilà un an qu'il est mort et qu'il a commencé à disparaître des autres pièces, nettoyées de nombreuses fois ; mais ici, je sens encore sa présence.

Je me rappelle cette conversation que nous avions eue il y a quelques années, à propos des enfants et de l'argent. « On parle d'aide, de soutien », avait dit Tom. « Du fait d'en donner, ou pas. » Patrick ne veut pas que je donne de l'argent pour une mère porteuse. Nettie, elle, le veut. Quoi qu'il arrive, elle va devoir faire face à des jours pénibles, et elle aura besoin de quelqu'un pour la soutenir.

Quelques minutes plus tard, j'entends une clé dans la serrure.

— Diana ? Vous êtes là ?

C'est la voix de Lucy.

Je me redresse immédiatement. Lucy n'est pas revenue depuis le soir où elle m'a créé une adresse cryptée et m'a montré comment se servir des bitcoins. Je ne savais pas si je la reverrais un jour, après cela. Mais la voilà qui surgit, en jean, tee-shirt blanc et ballerines rose vif, un foulard à motif peau de zèbre autour du cou. Toujours un look branché, et même un peu plus classe, ces temps-ci. Comme si elle avait mûri, découvrant peu à peu qui elle est vraiment.

— Désolée de ne pas être passée dernièrement, dit-elle.

— Ne vous excusez pas. Je comprends.

Je comprends réellement. Ce n'est pas simple de revenir voir quelqu'un après l'avoir aidé à se procurer des produits illicites

pour mettre fin à ses jours. De quoi pourrions-nous parler ? Nous n'avons plus d'avenir en commun, plus de projets pour Noël ou les prochaines vacances. Il n'y a aucune discussion possible. Cependant, j'avoue être assez contente de voir Lucy. Je me suis habituée à elle, ces derniers mois, quand elle venait me faire à manger, s'occuper de la vaisselle ou de mes rendez-vous. Le silence n'en était que plus frappant quand elle repartait. J'ai été surprise, et même impressionnée par son dévouement. Ce qui m'a plus étonnée encore, c'est que même si je la sais opposée à mon suicide, pas une seule fois elle n'a tenté de m'en dissuader. Cela me rappelle son soutien inconditionnel à Ollie. D'un coup, je prends la mesure de la chose : c'est une bénédiction.

— Qu'est-ce que vous faites dans ce bureau ? me demande-t-elle.

Je balaie la pièce du regard. Même remplie de meubles elle me paraît vide. J'avoue la vérité dans un sourire :

— Je cherche Tom.

Elle sourit aussi, avec douceur.

— C'est très touchant, l'amour que vous avez pour lui.

— C'est drôle, je me disais justement cela à propos du vôtre pour Ollie.

L'avantage avec la mort, c'est qu'elle remet beaucoup en place. Je sais maintenant ce qui compte pour moi. Mes enfants, mes petits-enfants. Que mon association continue de fonctionner. Que les gens aient leur chance dans la vie.

Et Lucy.

Elle pince les lèvres et déglutit.

— Vous… vous ne m'avez jamais dit ça, avant.

— Non, et j'en suis désolée. J'aurais dû.

Elle traverse la pièce et vient m'enlacer.

— Vous allez me manquer, murmure-t-elle avant de se mettre à sangloter dans mes bras.

— Allons, allons, dis-je en lui tapotant le dos. Ça va aller, ma belle.

Je me sens m'attendrir à son contact. Personne ne m'a touchée comme ça depuis… Tom. À mon tour, j'en ai les larmes aux yeux.

— Je ne vais pas le faire, Lucy, dis-je dans un murmure à son oreille.

Lucy se fige, mais reste entre mes bras pendant un moment. Lorsqu'elle finit par s'écarter, j'éprouve un brusque sentiment de perte, et une sensation de froid, là où sa tête reposait l'instant d'avant.

— C'est vrai ?

— Je ne peux pas abandonner Nettie, avec tout ce qui lui arrive en ce moment. Je ne peux pas abandonner Ollie et mes petits-enfants. Je ne peux pas abandonner mon association.

Les cheveux de Lucy sont pleins d'électricité statique et se déploient comme une crinière autour de sa tête. Je les aplatis, replace une mèche derrière ses oreilles.

— Et je ne veux pas vous abandonner, Lu…

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase : Lucy m'enlace à nouveau, avec une force qui me coupe le souffle.

— Je vous aime, Diana, dit-elle.

Je souris.

— Moi aussi, je t'aime.

Et nous restons là, au milieu de la pièce, à pleurer dans les bras l'une de l'autre.

57

DIANA

Passé

On dit souvent que les petits garçons tombent amoureux de leur maman, et je crois qu'il y a du vrai là-dedans. Les petites filles aussi aiment leur mère, naturellement, mais l'amour qu'éprouve un garçon pour sa mère est pur, inconditionnel. À leurs yeux, elle est à la fois une protectrice, une admiratrice et un soutien. Les fils s'enivrent de l'amour de leur mère sans le remettre en question ni le mettre à l'épreuve.

Ce que je préfère, dans l'amour entre mère et fils, c'est sa simplicité. Quand Ollie était bébé et que je ne roulais pas sur l'or, je me sentais parfois coupable de ne pouvoir lui offrir certaines choses. Un peu plus tard, je me rappelle lui avoir un jour demandé ce qu'il souhaitait pour son anniversaire ; il m'a répondu : « Je voudrais aller à la mer et puis manger des sandwiches à la pâte à tartiner. » C'était à peu près tout ce que nous pouvions nous permettre à l'époque. J'ai cru un moment que c'était la raison de sa réponse, avant de me rendre compte qu'il était trop petit pour le comprendre. Manger des sandwiches à la plage : telle était simplement sa conception d'une journée idéale.

Alors aujourd'hui, quand Ollie m'appelle pour me demander s'il peut venir me voir, je ne me pose pas plus de questions. C'est une simple visite. Ollie a des engagements envers Lucy et sa famille passe bien sûr en premier, mais j'aime à penser qu'une partie de son cœur appartient encore à sa chère maman. Pourtant, dès qu'il franchit la porte, je sens tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une visite normale. Il semble être dans tous ses états et ne cherche même pas à le cacher – son costume est froissé et débraillé, comme s'il avait dormi au bureau.

— Que se passe-t-il, chéri ?

Il ferme les yeux et secoue la tête.

— On peut se poser pour parler ?

Nous marchons jusqu'au fumoir, où Ollie décline ma proposition d'un thé ou d'un café, avant de se laisser tomber sur le canapé. Je m'assois à côté de lui, et il bascule, la tête sur mes jambes. Je passe une main dans ses cheveux bruns qu'il ne tient ni de Tom ni de moi, les caresse comme je le faisais quand il était petit. En cet instant, c'est un petit garçon de quarante-huit ans.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ?

— Ma boîte est foutue. On ne va pas pouvoir rembourser notre emprunt, dit-il. Et la banque réclame son argent.

Ma main se fige dans ses cheveux.

— Oh, non… Je ne savais pas.

— Figure-toi que moi non plus. Je me tue à la tâche pour cette affaire depuis des années, mais visiblement, ça ne suffit pas. Honnêtement, je ne sais pas où passe le fric.

— Probablement dans la poche d'Eamon, dis-je dans un souffle.

Je n'y avais jamais songé avant, mais la réponse me paraît soudain évidente.

Ollie lève la tête et me dévisage.

— Je peux me tromper, dis-je. Mais je parierais que non.

Il cligne des yeux, l'air abasourdi, puis se redresse.

— Non, Eamon ne ferait pas…

— Quoi ? Tu ne le crois pas capable de tout pour soutenir son train de vie ?

Ollie secoue la tête.

— Je ne sais pas. Ça fait des mois que je n'ai pas eu de vraie discussion avec lui.

— As-tu essayé ?

— Bien sûr. À chaque fois, il dit que tout va bien et qu'on parlera plus tard.

— Il faut insister.

Ollie rit jaune.

— Même si j'y arrivais, il n'y a plus rien à dire maintenant, maman. C'est fini. La boîte ne vaut plus un rond, on va déposer le bilan.

Il se couvre le visage des deux mains. Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil.

— Pas si tu rembourses ton emprunt, dis-je au bout de quelques secondes.

Ollie fronce les sourcils.

— Mais… comment… ?

— Je pourrais m'associer, comme bailleur de fonds. Du moins, si Eamon n'en faisait plus partie. À vrai dire, j'ai une idée pour ton entreprise. Ce serait un vrai tournant par rapport à ce que tu fais maintenant.

— Enfin… quel genre de tournant ?

Lorsque j'expose mon idée à Ollie, il paraît si surpris et impressionné que je lutte pour ne pas me sentir vexée. Ton père n'était pas le seul à avoir de la jugeote en affaires, ai-je envie de lui dire. Il réfléchit, le menton posé dans le creux de sa main, et ressemble tellement à Tom en cet instant que j'ai du mal à croire en leur absence de lien biologique. *Nous survivons,* me dis-je alors. *Nous survivons à travers nos enfants.*

— Tu sais quoi, dit-il enfin. Je crois que j'adorerais me lancer là-dedans…

58

LUCY

Présent

Le téléphone sonne encore dans le salon, et il ne s'arrête pas. Mais ni Ollie ni moi ne bougeons.

— Tu as demandé de l'argent à Diana ? Pour ta boîte ?

— Oui.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

Ollie se pince l'arête du nez, puis il inspire.

— Tu as dit que ce serait un motif de rupture.

— Quoi ?

— Oui. Il y a des années, tu as dit que ce serait un motif de rupture entre nous, si je demandais encore de l'argent à maman. Je ne voulais pas te perdre, en plus de tout le reste.

Je pousse un profond soupir.

— Mais non, Ollie. Tu ne vas pas me perdre.

— Le plus bizarre dans tout ça, c'est qu'elle a accepté, continue-t-il. Je ne m'y attendais pas du tout.

— Dans ce cas, pourquoi lui avoir demandé ?

— Je ne sais pas. Peut-être que… j'avais juste envie de parler à ma mère. Tu vas sûrement avoir du mal à le croire, mais elle pouvait être… très sage, parfois.

— Je te crois, dis-je avec un petit sourire en coin.

Le téléphone fixe cesse enfin de sonner, et un silence absolu règne pendant quelques instants… avant que la sonnerie du portable d'Ollie ne se mette à retentir. J'ai envie de le fracasser contre le mur.

— Elle était différente, dit-il en plissant le front, l'air de convoquer ce souvenir. Elle ne m'a pas dit de me débrouiller ou d'essayer d'arranger ça moi-même. Elle a dit qu'elle m'aiderait, qu'on rembourserait Eamon et qu'on monterait une autre affaire ensemble !

— Elle voulait monter une affaire avec toi ?

— Oui, et elle avait même une super idée. Une agence de recrutement pour les réfugiés haut diplômés. Ingénieurs, docteurs, spécialistes des nouvelles technologies… Avec un service global qui aiderait à faire reconnaître en Australie les qualifications des candidats, et qui leur fournirait tous les outils nécessaires pour trouver de bons postes, dans tous les domaines. C'était vraiment une bonne idée. Elle pensait que ça pourrait t'intéresser, aussi.

— Ah bon ?

— Oui. Ce serait une entreprise familiale, avait-elle imaginé.

Le menton d'Ollie se met à trembloter.

— Et après, elle se suicide ! Pourquoi est-ce qu'elle aurait dit tout ça… et se serait suicidée, moins d'une heure plus tard ?

Je n'en ai pas la moindre idée. Quand Diana m'a dit avoir changé d'avis sur son suicide, je l'ai crue. Pourquoi faire une telle déclaration, si ce n'était pas vrai ? Et quand bien même elle aurait changé d'avis ensuite, cela n'expliquait pas la lettre dans le tiroir ni le fil doré dans sa main. Pas plus que le coussin manquant.

— Je ne vois qu'une seule explication possible, dis-je à Ollie. Quelqu'un est passé la voir après toi.

59

DIANA

Passé

Après le départ d'Ollie, je vais dans le bureau de Tom et sors ma lettre du tiroir. Je la relis.

J'aurais pu être plus prolixe, mais en fin de compte, je n'ai que deux choses importantes à dire.

J'ai travaillé dur pour tout ce qui comptait à mes yeux.

Et rien de ce qui comptait à mes yeux n'a coûté le moindre centime.

Maman

Je n'ai jamais été très bavarde. Certes, j'aurais pu laisser à mes enfants une lettre expliquant pourquoi j'avais décidé de mettre fin à mes jours, ou combien je les aimais… mais ce n'est pas mon style. Et puis, à quoi cela leur servirait-il ? Les bons sentiments ont tendance à diluer la vérité, et s'il fallait laisser quelques dernières paroles de sagesse à mes enfants, autant que le message soit clair.

C'est en tout cas ce que je souhaitais. Avant. Mais aujourd'hui, je n'ai plus besoin de cette lettre. Au début, j'ai songé à la brûler. Et finalement, je me demande si je ne devrais pas la garder, pour me souvenir de ce que j'ai ressenti cette dernière année. Il est peut-être bon de se souvenir. Je remets donc la lettre dans le tiroir du bureau et me dirige vers l'escalier, lorsque je vois Nettie arriver.

— Salut, maman, lance-t-elle. On peut parler ?

Elle entre dans le salon, où je la suis et m'assois à côté d'elle. Là, elle attrape un coussin et commence à en tripoter

nerveusement les pampilles dorées.

— Je suis venue discuter de l'argent, évidemment, dit-elle sans perdre de temps en politesses. Pour la mère porteuse. J'ai parlé à l'agence qui s'en occupe, je vais devoir payer un acompte bientôt. Je suis désolée de te mettre la pression, mais c'est ma…

— … dernière chance.

— Oui.

Je repense à Patrick. À son regard noir.

« Elle est en mission, avec ce bébé. C'est une véritable obsession. »

« Elle est comme possédée. »

— Et Patrick, il est… partant ? dis-je d'un ton léger. Pour une mère porteuse ?

— Bien sûr.

Elle évite mon regard, comme elle le faisait quand elle était petite et ne voulait pas évoquer tel ou tel sujet.

— Bien sûr qu'il est partant.

— Comment ça va, avec Patrick, Nettie ? Est-ce que votre relation est… solide ?

Elle hausse les épaules.

— Évidemment.

— Tu es sûre ?

Elle relève les yeux, s'aperçoit de mon air sceptique et se met sur la défensive.

— Quoi ? aboie-t-elle avec un soupçon de colère.

— Tu es au courant qu'il te trompe, n'est-ce pas ? Tu dois le savoir, Antoinette.

Son expression de rage et de stupeur mêlées est telle qu'un instant, je me demande si elle était réellement au courant. Puis elle éclate de rire.

— Bien sûr que je le sais. Tout le monde le sait !

J'hésite quelques secondes, troublée par son rire étrange, puis décide de continuer. Si je veux aider ma fille, il faut que je comprenne son état d'esprit et ses motivations.

— Dans ce cas, pourquoi veux-tu faire un bébé avec lui, vu l'état de votre relation ? Explique-moi, ma chérie.

Elle lève les yeux au ciel.

— Mais il ne s'agit pas de Patrick, maman, tu ne saisis donc pas ? Il s'agit de moi, là.

Elle se lève et commence à faire les cent pas dans la pièce.

— Nettie, je me fais du souci pour toi. Tu n'es pas en état de te lancer dans une démarche de gestation pour autrui. Je crois que tu devrais voir quelqu'un, un professionnel.

Elle se fige d'un coup et me regarde droit dans les yeux.

— Es-tu en train de me dire que tu refuses de m'aider ?

— Tout dépend de ce que tu veux dire par « aider ». Je peux t'aider à trouver un bon psy. Je peux t'aider si tu décides de quitter Patrick, et je t'aiderai aussi si tu décides de rester avec lui. Mais je ne financerai pas ton projet de don d'ovules et de mère porteuse, non. Pas pour le moment.

Elle se plante devant moi, les poings tremblant de rage, et commence à se balancer d'un pied sur l'autre. Je n'ose bouger, comme par peur d'effrayer un animal déjà terrorisé.

— As-tu la moindre idée de ce qu'on ressent quand on vous enlève ce qu'on désire le plus au monde ?

Sa voix se fait de plus en plus forte, de plus en plus intense.

— Oui. Tom m'a été enlevé.

— Est-ce que ça t'a fait reconsidérer certains aspects de ta vie ? de tes aspirations ?

— Oui.

— Je ne te crois pas. Si tu savais de quoi je parle, tu ne me ferais jamais ça.

— Crois-moi, Nettie, je sais. Je comprends ce que c'est, de tout miser sur une seule chose, une seule personne.

Je n'avais pas l'intention de parler à Nettie de mon suicide programmé, mais soudain, il me semble que c'est la seule annonce qui soit susceptible de la ramener à la raison.

— Tu sais, j'ai envisagé de me suicider après la mort de ton père. J'ai effectué des recherches à ce sujet, j'ai même acheté du poison sur Internet – il est encore dans le réfrigérateur ! Mais tout cela n'était que folie. J'aimais follement Tom ; seulement, il n'était pas toute ma vie non plus. Je t'ai, toi, et Ollie, et Lucy. J'ai mes petits-enfants. Mes amis. Mon association. Alors, tu ne t'en rends peut-être pas compte en ce moment, Nettie, mais ta vie ne se résume pas à avoir un bébé.

Je me lève pour que nos yeux soient au même niveau.

— Oublie cette histoire de bébé. Donne un nouvel élan à ta vie. Tu peux encore faire tout ce que tu veux !

— Donc tu ne me donneras pas l'argent ? crache-t-elle quand

j'ai terminé.

— Nettie ! Tu as entendu ce que je viens de dire ou pas ?

Elle me tourne le dos et, un bref moment, le silence règne dans la pièce. Mais au bout de quelques instants, j'entends un petit bruit bizarre, comme un frottement sur le bord tranchant d'une boîte de conserve. Il me faut trois ou quatre secondes pour comprendre que ce bruit provient de Nettie. Je tends la main vers son épaule, mais avant que je la touche, elle fait soudain volte-face et se jette sur moi avec une énergie démentielle. Son coude heurte mon nez et je titube en arrière avant de tomber sur le coccyx. Je pousse alors un cri tandis que Nettie fonce sur moi, en agrippant le coussin avec une telle force que les veines de ses mains semblent prêtes à exploser.

— Nettie. Ma chér…

Je ne peux plus parler. Son visage est l'incarnation de la haine pure et dure. Je pense à la visite d'Ollie, juste avant, et compare en un éclair le rapport entre mère, fils et fille. Les fils voient le meilleur de vous, mais les filles vous voient réellement. Avec vos défauts et vos faiblesses. Elles voient tout ce qu'elles n'ont pas envie d'être. Elles vous voient exactement telle que vous êtes… et vous détestent pour cela même.

— C'est fini, maman, déclare Nettie, et je ne sais trop ce qu'elle veut dire par là, jusqu'à ce qu'elle presse le coussin sur mon visage et le maintienne avec une énergie signifiant qu'elle ne lâchera pas.

Je sens son poids sur ma poitrine, je lui attrape les poignets et les serre de toutes mes forces, mais elle ne cesse d'appuyer le coussin sur mon visage, de plus en plus fort.

Je ne peux plus respirer. Mes poumons sont en feu. Et tandis que les contours de ma vision virent au noir, je me dis que… c'est de moi qu'elle tient une telle détermination.

60

Nettie

Passé

Ce sont les jambes qui cessent de bouger en premier. Maman ne s'est pas laissée faire, c'est bien son genre. Et ça a finalement joué en ma faveur, puisqu'à chaque coup de pied qu'elle donnait, elle s'affaiblissait un peu plus. Maintenant je suis à califourchon sur elle, comme le faisait Ollie sur moi quand on était petits et qu'il voulait me faire parler, lorsque j'étais allée fouiner dans sa chambre. Son étreinte sur mes poignets se desserre lentement puis se relâche complètement et elle reste immobile, mais je continue d'appuyer sur le coussin pendant plusieurs minutes de plus. Je finis par me lever, en laissant le coussin sur son visage.

Maman est morte. Ses jambes se sont affaissées sur les côtés, si bien que ses chaussures pointent dans des directions opposées. En les regardant, je pense à la Méchante Sorcière de l'Est, quand la maison de Dorothy lui tombe dessus. Maman m'avait emmenée voir *Le Magicien d'Oz* au Grand Theatre pour mes neuf ans, elle m'avait même offert une paire de souliers rubis en cadeau, ce jour-là. J'avais raté une bonne partie du film parce que je passais mon temps à admirer les reflets des lumières sur mes pieds pendant la séance. J'ai porté ces chaussures tous les jours qui ont suivi, jusqu'à ce que les semelles soient fines comme du papier et que je sente le moindre caillou du sol au travers. C'est l'une des rares fois où maman a su me faire plaisir.

J'essaie de synthétiser toutes les informations dont je dispose pour déterminer quoi faire maintenant. Le bras gauche de maman est replié sur sa tête. Elle a un horrible vernis à ongles rose pâle, et à l'annulaire, sa série de bagues en or, toutes assez discrètes. Je ne l'ai jamais vue sans ces bagues. Elles forment une sorte de phalange bizarre, comme une partie vivante de son

corps. Ou plutôt une partie morte, désormais.

Je prends peu à peu conscience du pétrin dans lequel je suis. J'ai tué ma mère. De mes propres mains, comme on dit dans les films. Et pourtant, en la regardant, là, par terre, silencieuse et immobile, je ne ressens que de la paix. Loin de la terreur vertigineuse qui m'a saisie à la mort de papa. De la paix. C'est drôle ; théoriquement, un père et une mère ont la même mission. Ils vous nourrissent, vous protègent, essaient de faire de vous un être humain viable. S'ils s'y prennent bien, vous avez les pieds sur terre. S'ils s'y prennent mal, ils vous coupent les ailes. La différence est subtile, mais énorme.

Pour moi, c'est papa qui m'a donné la vie.

Papa. Son nom franchit mes lèvres dans un souffle. Je me dis soudain que c'est la première fois que j'ai un problème, un problème sérieux, et qu'il n'est pas là pour m'aider.

« Ce n'est qu'un problème, Antoinette, dirait-il sûrement, et un problème n'en est un que jusqu'à ce qu'on trouve la solution. »

Je me masse doucement le poignet droit, puis le gauche. Pour une personne aussi menue, maman avait une sacrée force. Et une sacrée détermination.

« J'ai envisagé de me suicider, après la mort de ton père. J'ai effectué des recherches à ce sujet, j'ai même acheté du poison sur Internet – il est encore dans le réfrigérateur ! »

Elle a dit ça, non ? Ou est-ce que je l'ai rêvé ?

Je vais dans la cuisine et ouvre la porte du réfrigérateur, que je bloque avec ma hanche. Une brique de lait entamée est rangée à côté d'une bouteille d'eau minérale et de deux flacons en verre marron avec des étiquettes couvertes de jargon médical. Je m'accroupis pour les examiner. Le mot « LATUBEN » y est inscrit en gros caractères verts et rouges.

Une idée commence à germer dans ma tête.

J'enfile une paire de gants de vaisselle et emporte les deux flacons au salon. Là, je retire le coussin de la tête de maman, et la regarde juste le temps de voir qu'elle n'a pas un air serein. Son visage est figé en une grimace atroce, une sorte de pleur outré. Je pose un des flacons, retire le couvercle de l'autre et m'emploie à en verser le contenu dans sa bouche. Une bonne partie lui coule bientôt sur les joues en débordant de ses lèvres, alors je vide le reste dans la cheminée et laisse le flacon vide

près de sa main inerte. Ne voyant pas trop l'intérêt d'utiliser l'autre, je le glisse dans mon sac. Ce n'est pas un plan génial, mais c'est tout ce que j'ai.

Je m'apprête à partir et me frotte les poignets. Je vais avoir des bleus, demain.

61

LUCY

Présent

Le portable d'Ollie cesse enfin de sonner. Mais l'angoisse me saisit en entendant la sonnerie du mien prendre le relais.

— On devrait répondre, dis-je.

Ollie hoche la tête, comme s'il venait d'avoir la même pensée. Mon téléphone est à côté de lui sur le lit ; il décroche et le colle à son oreille.

— Allô ? Oui ?

Il me regarde.

— Comment ça ?

Ses sourcils remontent sur son front.

— Qui est-ce ?

Au lieu de me répondre, Ollie lève une main devant lui.

— Vous êtes sûrs ? dit-il avant d'observer un long silence.

Je ne sais s'il écoute, s'il réfléchit, ni ce qui se passe. Ses paupières se ferment et se plissent avec force, tout son visage grimace. Je n'ose plus rien ajouter. J'ose à peine respirer.

— D'accord, dit-il après un moment interminable. On arrive.

Il raccroche.

— Qu'est-ce qui se passe, Ollie ?

— C'est Nettie. Elle est morte.

62

Nettie

Passé

Qui sommes-nous, une fois morts ? Je me le demande. La question vaut la peine d'être posée. La plupart des gens n'y trouvent pas de réponse immédiate. Ils restent perplexes et réfléchissent quelques minutes. Attendent même parfois que la nuit leur porte conseil. Puis les réponses commencent à arriver.

Nous sommes nos enfants. Nos petits-enfants. Nos arrière-petits-enfants. Nous sommes tous ceux qui continueront de vivre parce que nous avons vécu. Nous sommes notre sagesse, notre intellect, notre beauté, filtrés par les générations, continuant de se déverser dans le monde et de changer les choses.

La plupart des gens en arrivent à cette conclusion. Ils hochent alors la tête, satisfaits et sûrs de leur contribution, convaincus que leur vie n'aura pas été dénuée de sens.

Bien sûr, il y a de multiples manières de donner un sens à sa vie autrement qu'en ayant des enfants. Tout le monde le dit. Certains y croient. Mais au bout du compte, peu m'importe ; parce que moi, je n'y crois pas. Et c'est ma vie, après tout.

Le problème, c'est que Patrick est arrivé pile au mauvais moment. J'étais assise dans mon lit, en pyjama. Après avoir sondé le Net en long, en large et en travers pour m'assurer qu'un seul flacon de Latuben suffirait à me tuer, j'ai versé le liquide dans une tasse. Elle était posée sur ma table de chevet. J'avais un bloc-notes et un stylo à la main. Je venais juste de poser la pointe du stylo sur le papier quand j'ai vu la voiture de Patrick arriver dans l'allée.

Je comptais rédiger un mot expliquant tout à Patrick, pour lui éviter de se sentir coupable ou responsable. Je tenais à lui offrir cela. En dépit de tout ce qui s'est passé, j'avais de l'affection pour lui. Il a fait de son mieux. Si j'étais tombée enceinte

facilement, Patrick et moi serions sûrement heureux aujourd'hui. Les gens sous-estiment le rôle que joue le destin dans nos vies. Les imbéciles.

Alors, quand je vois sa voiture arriver, je porte la tasse à mes lèvres et en bois tout le contenu, en une seule grande gorgée. Puis je m'allonge et ferme les yeux. Je pars.

63

LUCY

Présent

Le jour de l'enterrement de Nettie, mon père arrive de bonne heure avec un sac de *donuts* pour les enfants. Il nous donne un coup de main tandis qu'Ollie et moi courons dans toute la maison, cherchant une chaussette ou une cravate perdue (pour Archie, qui a désormais, nous dit-il, un « costume d'enterrement »). Les photographes sont de retour devant la maison. Ils sont arrivés deux jours après la mort de Nettie, quand la presse a eu vent de l'histoire. « ARGENT, FAMILLE ET CONVOITISE : MEURTRE ET SUICIDE DANS LA HAUTE SOCIÉTÉ ». L'article ne possédait pas beaucoup de contenu, mais la police nous avait prévenus que l'affaire risquait d'éclater au grand jour. L'histoire d'une famille huppée tombant dans une telle disgrâce ne pouvait que plaire – les gens adorent ce genre de faits divers, et plus c'est sordide, plus ça se vend. La police nous avait également indiqué que des paparazzi risquaient de se tenir en embuscade durant l'enterrement, et qu'ils essaieraient de nous photographier en train de pleurer. (Hier, Harriet a fait le signe de la paix doublé d'une bouche en bec de canard au photographe qui la suivait, à l'instant où elle est sortie de la voiture. J'imagine que l'image a dû faire la Une quelque part, mais je n'ai pas eu le cœur de regarder.)

— Ça va, tu tiens le coup ? me demande mon père.

Je suis en train de repasser la seule robe propre d'Edie, qu'elle va devoir porter sur des chaussettes dépareillées puisque je ne parviens pas à en dénicher deux semblables. Au regard de tout le reste, c'est le cadet de mes soucis.

— Franchement, tu veux savoir ? J'ai l'impression que rien ne sera plus jamais pareil.

— Rien ne dure éternellement, ma chérie.

Je lève les yeux de ma planche à repasser, refoulant les larmes qui montent en moi à une vitesse déconcertante, ces derniers jours.

— Comment le sais-tu ?

La question est puérile, mais bon… c'est mon papa.

— Je le sais parce que… je suis passé par là.

Même une fois adulte, on a vite tendance à oublier que les parents sont des gens comme les autres. Je songe soudain que, oui, évidemment, il est passé par là. La mort de ma mère a suivi de peu celle de sa propre mère, ma mamie. Je n'en avais pas fait grand cas à l'époque ; après tout mon père était un adulte, et moi une toute jeune fille. Et mamie était déjà vieille (soixante et un ans) à mes yeux. Mais ce n'est qu'un an plus tard, presque jour pour jour, que papy, le père de mon père, était mort d'une crise cardiaque. Il avait soixante-sept ans.

Cela faisait beaucoup de deuils en un an.

Je pose mon fer à repasser.

— Combien de temps est-ce que ça dure ?

Il me coule un petit sourire triste.

— Ça dure… un moment, répond-il.

— Mamaaaan ! crie Harriet. Archie regarde l'iPad !

— J'y vais, dit mon père.

Les enfants sont tristes que Nettie soit morte. Ils ont tous pleuré, de nombreuses fois, même Edie, mais leur chagrin est incroyablement inconstant et volatile – déchirant à un instant, envolé celui d'après. Je commence à m'habituer à cela aussi.

— Comment je suis ? me demande Ollie.

Il apparaît dans l'encadrement de la porte de la buanderie, vêtu de ce que j'appelle son « costume d'Eamon » – bleu marine, très ajusté. Il est beau, comme ça.

— Je le vendrai demain sur eBay, dit-il.

Il ne servirait à rien de lui dire de ne pas s'en préoccuper pour l'heure, ou que nous pourrions en parler dans une semaine ou deux. Depuis la mort de Nettie, Ollie s'échine à gagner, économiser ou récupérer de l'argent par tous les moyens possibles et imaginables. Nous avons vendu nos montres, tous mes bijoux et quelques autres objets ayant un tant soit peu de valeur. Il y a quelque chose de l'ordre de la fuite dans cette quête, mais en même temps, cela me réconforte. Comme s'il s'engageait à nouveau dans son rôle au sein de la famille, pour

nous montrer quelle personne il veut être.

— J'ai vu qu'il y avait une page Facebook pour les gens qui veulent acheter des costumes Hugo Boss d'occasion, lui dis-je. Si ça se trouve, tu en tirerais un meilleur prix par ce biais-là. Je peux poster une annonce, si tu veux.

— Pourquoi pas, oui. Ou alors donne-moi les infos exactes et je m'en charge.

Il me semble compliqué de trouver un avantage à la mort tragique de Nettie, mais si je devais en formuler un, je dirais que cela a créé une harmonie nouvelle entre Ollie et moi. Je ne sais comment, nous nous sommes retrouvés en parfait accord sur les objectifs de notre famille, chacun en partenaire idéal pour l'autre. Ça n'a jamais correspondu à Ollie, d'être le seul à se lever tous les matins pour faire bouillir la marmite, et le plus drôle c'est que je l'ai toujours su. Maintenant que nous travaillons comme une équipe, je me rends compte que nous exploitons bien mieux nos forces respectives. J'ignore ce qui se passera demain, après les obsèques. J'ignore si nous pourrons nous permettre de garder la maison. Je ne sais rien de ce qui nous attend. Ce ne sera probablement pas facile pendant un moment. Mais j'espère que cela s'arrangera avec le temps.

— Il va être l'heure d'y aller, dis-je.

Je débranche le fer et retire la robe d'Edie de la planche à repasser. Ollie s'approche de moi et tire doucement sur mon collier.

— C'était celui de maman, je ne me trompe pas ?

J'acquiesce d'un hochement de tête. Je le mets tous les jours depuis la mort de Diana. Ollie fait tourner le pendentif entre ses doigts.

— Je me rappelle l'avoir vu au cou de maman quand j'étais petit. Elle disait que c'était un symbole de force.

Nous baissons tous deux les yeux vers le pendentif.

— Dommage qu'elle ne l'ait pas donné à Nettie.

Nous restons muets quelques instants en contemplant ce bijou. Puis Ollie le laisse retomber sur ma poitrine.

— Peut-être savait-elle que Nettie n'était pas assez forte pour le porter.

64

LUCY

Dix ans plus tard

— Lucy ? Abdul Javid est arrivé pour son entretien. Est-ce qu'Ollie est là ?

Je regarde ma montre.

— Il doit avoir un peu de retard, Ghezala. Je m'en occupe.

— D'accord. Je vais rentrer, bonne soirée à vous.

Je raccroche le téléphone et enfile ma veste de tailleur. Lorsque je n'ai pas d'entretiens, je porte souvent un simple legging et un tee-shirt, au bureau – c'est l'un des avantages à travailler à son compte –, mais aujourd'hui, Ollie et moi avions des entretiens toute la journée. Notre bureau est à quelques minutes seulement de la maison, dans une vieille maison de ville un peu décrépite, non loin de l'endroit où Ghezala vivait autrefois. Beaucoup de réfugiés s'installent dans ce quartier, ce qui est pratique pour eux et bon marché pour nous. Ollie et moi avons chacun notre bureau (anciennement des chambres), et celui de Ghezala est installé dans l'ex-salon. Les jours où elle vient, elle apporte à manger et nous déjeunons avec elle. Elle a également apporté un parc pour bébé, pour les fois où elle ne peut pas faire garder son petit dernier.

Ghezala a cinq enfants, maintenant. Hakem gagne suffisamment d'argent pour qu'elle ne soit plus obligée de travailler, mais outre ses fonctions au sein du conseil d'administration de l'association de Diana, elle vient régulièrement nous donner un coup de main ici – pour traduire, accueillir les candidats, expliquer les différences culturelles, etc. C'est elle qui est venue vers nous, quelques mois après la mort de Diana. Elle avait entendu parler de l'entreprise que nous souhaitions lancer et avait connaissance d'une coquette somme d'argent que Diana avait souhaité allouer à des « structures

considérées par le C.A. comme ayant une visée commune à celle de l'association ».

La nôtre correspondait à ce critère.

Je passe dans le couloir et serre la main d'un homme de très grande taille, à la peau noire comme l'ébène.

— Monsieur Javid ?

— Madame Goodwin ?

— Enchantée. Vous pouvez m'appeler Lucy.

— Dans ce cas, appelez-moi Abdul.

Il m'adresse un sourire d'une blancheur éblouissante. Mis à part le bas de pantalon de son costume, trop court pour lui, sa présentation est impeccable. Abdul était chef de projet dans un gros groupe de BTP au Sud-Soudan. Il est arrivé en Australie il y a quatre mois et travaille de nuit comme agent d'entretien à l'hôpital le plus proche, en attendant de retrouver un poste en rapport avec ses compétences.

— Entrez, Abdul. Ollie, mon associé, va nous rejoindre dans quelques minutes.

— On parle de moi ?

Ollie surgit par la porte du fond. Il porte une chemise et un jean – sa période costard chic et ajusté est depuis longtemps révolue. Comme il effectue beaucoup d'entretiens par Skype, il peut maintenant se permettre juste un haut assez classique et ce qu'il veut en bas. Il travaille beaucoup, encore plus qu'avec Eamon. Il a toujours du retard, se penche rarement sur la paperasse, mais il est plus vivant que jamais. Ollie passe des heures avec les candidats, prenant tout le temps qu'il faut pour les préparer à un entretien d'embauche.

Pour ma part, je bosse surtout avec des associations ; ma mission consiste à trouver des postes là où il n'y en a presque pas et à ouvrir l'esprit des décideurs des grosses structures, pour qu'ils acceptent de recevoir quelqu'un qui ne correspond pas exactement à leur idéal, au début.

« Recevez-le au moins pour un entretien, tel est mon refrain. Juste un entretien. » Régulièrement, cet entretien débouche sur une embauche. Comme Ollie, je vis désormais pour ça. L'équipe que nous formons n'a qu'une seule obsession : que chacun ait sa chance. J'aime penser que nous tenons cela de Diana, et qu'elle serait fière de nous.

L'entreprise d'Ollie et d'Eamon a déposé le bilan peu après la

mort de Diana. Une enquête pour détournement de fonds a été menée, au terme de laquelle Eamon a été condamné. Ollie n'a pas récupéré l'argent volé par son associé, mais il a tiré une certaine satisfaction de savoir que celui-ci avait passé six mois en prison (et que sa petite copine Bella l'avait quitté pour un Monsieur Muscle, avec lequel elle serait en train d'écrire un livre de « recettes paléo »).

Nous prenons place autour de la table ronde. Abdul commence à nous parler de sa vie en Australie, de ses difficultés à trouver du travail. Difficultés en partie liées au fait qu'il maîtrise mal l'anglais ; Ollie intervient pour proposer que nous l'aidions sur ce point :

— Nous pouvons vous fournir une aide à plusieurs niveaux explique-t-il. Cours d'anglais, relations interculturelles, coaching…

Après le décès de Nettie, Ollie s'est lancé dans le travail avec une telle ardeur que je me suis demandé si c'était très sain. Il avait perdu ses deux parents et sa sœur en une seule année ; il avait besoin de panser ses blessures. Il m'a fallu un peu de temps pour me rendre compte que toute cette activité était pour lui la meilleure façon de se remettre.

Nous ne voyons plus Patrick. Nous lui avons envoyé nos vœux à Noël deux ans de suite, mais depuis qu'il s'est remarié (apparemment à l'héritière fortunée d'un industriel dans l'emballage) et qu'il est devenu père de deux petits garçons, des jumeaux, nous avons laissé tomber. Ollie a assez mal vécu tout cela.

— Ce n'est pas juste. Tout ce que Nettie voulait, c'était être mère. Sans ces problèmes de fertilité, elle serait encore en vie… et maman aussi.

C'est peut-être exact. Ou pas. Le fait est que les enfants et moi sommes désormais la seule famille d'Ollie, et cela n'a jamais été aussi vrai depuis que nous sommes ensemble à longueur de journée.

— Bien, dis-je à Abdul. Si vous nous parliez un peu de vous, maintenant ?

Notre agence a vite connu un grand succès, considérant le nombre de candidats que nous avons réussi à placer, particulièrement auprès de structures qui n'auraient jamais envisagé d'embaucher du personnel sans expérience sur le sol

australien. Malgré tout, il est possible que nous ne devenions jamais propriétaires. Nous louons une maison à proximité du bureau, non loin de la zone industrielle. L'école des petits est à la fois dure, formidable et pleine de diversité, avec des personnes de tous les horizons. Chaque jour après la classe, les enfants viennent ici faire leurs devoirs ou jouer avec ceux de Ghezala. Tout cela aurait beaucoup plu à Diana – et sûrement déconcerté Tom. Je crois que c'est ce qui donne autant d'énergie à Ollie. Quel que soit notre âge, nous voulons tous recevoir l'approbation de notre mère. Et tout le monde, sans exception, cherche aussi celle de sa belle-mère.

Je lève les yeux vers la lettre d'adieu de Diana. La police nous l'a donnée, une fois l'enquête sur sa mort terminée. Elle est désormais encadrée au mur de mon bureau, et j'y tiens plus que tout au monde.

J'aurais pu être plus prolixe, mais en fin de compte, je n'ai que deux choses importantes à dire.

J'ai travaillé dur pour tout ce qui comptait à mes yeux.

Et rien de ce qui comptait à mes yeux n'a coûté le moindre centime.

Maman

La leçon a été dure à apprendre. Mais nous la connaissons, maintenant.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur

www.facebook.com/larchipel

Achevé de numériser en juillet 2020
par Soft Office